

JOURNAL
LITTÉRAIRE
DE LAUSANNE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Il emprunte d'ailleurs ce qui fait son éclat.

MOIS DE JUILLET.

N^o. 7.

TOME VI.



A LAUSANNE,
De l'Imprimerie d'HENRI VINCENT.

1796



JOURNAL LITTÉRAIRE
DE LAUSANNE.

CONFESSION D'ADRIENNE,

Ou le mépris des préjugés.

SANS doute on ne peut éviter son sort ; puisque les intentions les plus droites, ni la conduite la plus irréprochable ne m'ont pas sauvé du mien, & que j'ai perdu sans retour la confiance de mon époux..... puisse-tu, ma fille, être plus heureuse ! C'est pour toi seule que j'écris : ces lignes t'apprendront quelque jour que j'ai mérité ton estime ; & lorsque j'aurai cessé de souffrir, tu t'attendras sur cette suite d'infortunes qui ont empoisonné mon existence.

Le premier de mes malheurs fût de perdre ma mère au berceau ; mon père, dont j'étois l'idôle, voulût que je fusse élevée auprès de lui ; l'éducation du couvent lui paroissoit insuffisante à plusieurs égards, dangereuse à d'autres. Les préjugés bannis du monde, ont dû, disoit-il, se réfugier dans les cloîtres.



JOURNAL LITTÉRAIRE
DE LAUSANNE.

CONFESSION D'ADRIENNE,

Ou le mépris des préjugés.

SANS doute on ne peut éviter son sort ; puisque les intentions les plus droites, ni la conduite la plus irréprochable ne m'ont pas sauvé du mien, & que j'ai perdu sans retour la confiance de mon époux..... puisse-tu, ma fille, être plus heureuse ! C'est pour toi seule que j'écris : ces lignes t'apprendront quelque jour que j'ai mérité ton estime ; & lorsque j'aurai cessé de souffrir, tu t'attendras sur cette suite d'infortunes qui ont empoisonné mon existence.

Le premier de mes malheurs fût de perdre ma mère au berceau ; mon père, dont j'étois l'idôle, voulût que je fusse élevée auprès de lui ; l'éducation du couvent lui paroissoit insuffisante à plusieurs égards, dangereuse à d'autres. Les préjugés bannis du monde, ont dû, disoit-il, se réfugier dans les cloîtres.

& ce qu'il abhorroit par dessus tout, c'est les préjugés. Le plan de sa tendresse devoit être de m'y soustraire : dès mon enfance il m'environna de lumières, j'eus des maîtres en tout genre; & quand ce bon père fourioit à mes progrès, c'étoit avec la complaisance qu'on a pour son propre ouvrage. J'avois à peine quinze ans, lorsqu'il me chargea de faire les honneurs de sa maison; une marque de confiance si flatteuse devoit naturellement m'enorgueillir : qu'on juge ce que c'est d'être maîtresse de maison à quinze ans; & qui plus est, maîtresse d'une maison de fermier général.

Une ame aussi pure que sensible, une tête vive, quelque beauté, la fraîcheur, ainsi que l'inexpérience de mon âge, l'expectative d'une fortune brillante, une confiance sans bornes en moi-même, la plus entière liberté : tels sont les avantages & les inconvéniens avec lesquels je débutai dans le monde. Mon père, qui étoit ce qu'on appelle *un penseur*, passoit sa vie avec des beaux esprits, des philosophes; on lui attribuoit à lui même quelques brochures hardies qui avoient fait sensation; & quoi qu'il fût homme du monde, sa société habituelle avoit le ton qu'on reproche aux gens de lettres, beaucoup plus que celui des gens aimables, mais ce ton ne m'en parût

& ce qu'il abhorroit par dessus tout, c'est les préjugés. Le plan de sa tendresse devoit être de m'y soustraire : dès mon enfance il m'environna de lumières, j'eus des maîtres en tout genre; & quand ce bon père fourioit à mes progrès, c'étoit avec la complaisance qu'on a pour son propre ouvrage. J'avois à peine quinze ans, lorsqu'il me chargea de faire les honneurs de sa maison; une marque de confiance si flatteuse devoit naturellement m'enorgueillir : qu'on juge ce que c'est d'être maîtresse de maison à quinze ans; & qui plus est, maîtresse d'une maison de fermier général.

Une ame aussi pure que sensible, une tête vive, quelque beauté, la fraîcheur, ainsi que l'inexpérience de mon âge, l'expectative d'une fortune brillante, une confiance sans bornes en moi-même, la plus entière liberté : tels sont les avantages & les inconvéniens avec lesquels je débutai dans le monde. Mon père, qui étoit ce qu'on appelle *un penseur*, passoit sa vie avec des beaux esprits, des philosophes; on lui attribuoit à lui même quelques brochures hardies qui avoient fait sensation; & quoi qu'il fût homme du monde, sa société habituelle avoit le ton qu'on reproche aux gens de lettres, beaucoup plus que celui des gens aimables, mais ce ton ne m'en parût

que plus imposant : à quinze ans , on n'a le goût ni bien difficile , ni bien sûr. Mon amour propre , au surplus , s'accommodoit à merveille des éloges que je recevois dans un cercle dont j'étois le centre ; & ces Messieurs , qui dinoient chez mon père deux fois par semaine , avoient un talent de me louer sur tout , que je n'ai jamais retrouvé depuis dans le monde. “ Qu'elle est belle ! s'écrioit l'un. „ — Assurément , disoit l'autre , en s'adressant à mon père , ce n'est point là *une pensionnaire de couvent*. “ Vous m'éclairez , Mademoiselle , me répondoit un troisième , je n'avois pas d'abord fait le vrai sens de l'auteur , mais rien n'échappe à votre sagacité ”. Ce qui frappoit singulièrement un quatrième , c'étoit l'énergie de mon caractère , *elle me mettoit au-dessus de cette foule de préjugés qui ont eu la gloire d'hébéter tant de femmes charmantes , en les condamnant à méconnoître à jamais , la nature & la vérité*.

Je n'étois que trop sensible à tous ces éloges : la réputation de ceux qui me les prodiguoient , l'opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes , y donnoient à mes yeux le plus grand prix ; & je finis tout simplement par me persuader que , pour en être l'objet , il falloit avoir un mérite supérieur. Il est vrai que je trouvois le monde bien moins indulgent que la société de mon père ; l'attention dont on

m'honoroit ailleurs n'avoit pas toujours de quoi me flatter, on m'écoutoit moins, & d'un tout autre air; j'entendois souvent l'éloge des autres, & jamais le mien qu'à demi. Ces observations me dégoûtèrent du monde, & particulièrement de la maison de la marquise de Luzeran, sœur de mon père. Cette dame, qui avoit une place à la cour, voyoit à Paris une société choisie, & ne paroissoit pas trop satisfaite de la tournure philosophique de mon esprit. Je me souviens que, soupant un soir chez elle avec mon père, je pris part à la conversation générale pour censurer hautement cette cabale de dévots qui avoit tenté de priver le plus grand homme de la France, des honneurs de la sépulture, en raison de l'incrédulité qu'il avoit affichée dans plusieurs de ses ouvrages. Très scandalisée de cette sortie un peu vive, Madame de Luzeran eut cependant la modération de se contraindre pour le moment, mais elle m'honora d'une visite dès le lendemain, & ne se vit pas sitôt en tiers avec mon père & moi, qu'elle se plaignit de mon indiscretion de la veille.

« Eh ! quoi, Madame, m'écriai-je, se peut-il qu'avec autant d'esprit que vous en avez, on puisse être à ce point l'esclave des préjugés ? & quels préjugés encore... ! »

— J. vous le déclare, ma chère Adrienne,

me répondit Madame de Luzeran, je respecte toutes fortes de préjugés, j'en fais gloire; & j'espère que ma fille les respectera de même..... mais j'espère surtout qu'à votre âge, elle ne se permettra pas de prononcer sur ce qui peut être préjugés ou vérités démontrées en certains points, dont la discussion n'est pas convenable. Si jamais enfin, elle avoit le malheur de donner dans les opinions philosophiques, je me flatte au moins qu'elle n'auroit pas *l'impudeur* de les afficher. —

Mon père, qui me parut peiné de la sévérité de cette réplique, convint que j'avois manqué la veille aux convenances de mon sexe & de mon âge, en soutenant mon opinion avec trop de chaleur; il défendit cependant cette opinion comme la sienne propre, & s'avoua le partisan zélé du tolérantisme illimité en matière de religion; mais Madame de Luzeran lui ayant prouvé que, l'excès de la tolérance sur ce point, n'étoit au fond que l'excès de l'indifférence, le supplia de m'éloigner de ce cercle d'esprits forts où je puisois de si dangereux principes. Elle ajouta qu'elle prévoyoit les plus facheuses conséquences dans le cas où il ne déféreroit pas aux instances que lui dictoit son attachement pour moi; & que, quelque put être d'ailleurs l'opinion qu'il avoit lui même, il ne devoit

pas se dissimuler qu'une femme court de bien grands risques, en arborant l'étendart de la philosophie du jour. Je ne fais si Madame de Luzeran convainquit mon père par ses raisonnemens, mais il est certain qu'elle l'ébranla; je m'en apperçus, & ne m'en crus que plus obligée à me montrer invariable dans les principes qu'il m'avoit donnés. On avoit trop vanté l'énergie de mon caractère, pour devoir espérer quelque succès d'une réprimande qui, selon moi, alloit me donner le mérite d'être persécutée par la cabale des dévots, ce qui m'affimiloit à la destinée des grands hommes, qui avoient proclamé la vérité en dépit de tous ses vils ennemis. En effet, de ce moment, je vis redoubler la considération & les éloges de ces *Mesieurs*; & rien n'étoit plus propre à me dédommager de l'approbation de ma tante.

Si j'ai fait mention du souper de Madame de Luzeran, c'est qu'il fit vraiment époque pour moi car je fus comptée dès lors, parmi les adeptes de nos philosophes, & comme telle, dévouée à l'admiration ou au blâme dans chaque société de Paris, suivant l'esprit qui la dominoit. Cette célébrité me flatta; je voyois des tirans partout, je leur déclarai *une guerre à mort*, & nouveau Don-Quichote, je me posai pour champion de toutes ces opinions

hardies, au moyen desquelles la philosophie ébranle les fondemens antiques du trône, ou de l'autel, ainsi que le sanctuaire des loix. C'étoit peu de m'être signalée chez Madame de Luzeran, en faveur du patriarche des incrédules, je déclamaï avec autant de force contre un arrêt célèbre du parlement de D..... qui venoit d'être cassé; & m'érigeant en juge de cette erreur prétendue, j'en conclus contre tous les arrêts rendus ou à rendre par les cours souveraines du royaume. Le fanatisme qui m'inspiroit, me fermoit les yeux sur le ridicule que je pouvois me donner en discutant de semblables matières à dix-sept ans; & je me rappelle qu'ayant été priée au bal, chez l'ambassadrice de Portugal, j'y dissertai sur le commerce de l'Inde pendant les repos d'une contredance.

En dépit de tant de travers, j'avois une fortune trop brillante pour manquer d'aspirans; mais soit que mon pere voulut éloigner l'instant de se séparer de moi; soit que, parmi ceux qui sollicitoient son choix, aucun n'eut de quoi remplir ses vues, j'avois dix-huit ans accomplis avant qu'il eut paru s'occuper de m'établir. Je fus surprise un matin de le voir entrer chez moi, pour me déclarer que, si le comte Jules d'Alby, qui devoit m'être présente le jour même, avoit de q oi me plaire,

c'étoit là l'époux qu'il me destinoit. Le marquis de Luzeran dont il étoit parent éloigné, devoit nous l'amener pour dîner : mon père ayant ajouté que le comte Jules étoit un jeune homme très-aimable, me recommanda en souriant, de ne pas négliger ma toilette, & sortit pour me laisser la liberté de m'en occuper. Il est inutile de dire que j'y mis ce jour-là plus d'importance qu'à l'ordinaire ; quel que put être M. d'Alby, je desirois de lui plaire ; & comme a dit un de nos poètes en parlant de la toilette :

Aux Dêités, elle ne messied pas,
L'art est un Dieu qu'au ciel même on honore ;
On le chérit quand on est sans appas :
Quand on est belle, on le chérit encore.

Le comte Jules valoit bien toute la peine que j'avois prise. Qu'on se figure un homme de vingt-deux ans, parfaitement bien fait, ayant le maintien noble, une tournure élégante, la physionomie la plus spirituelle, de beaux yeux noirs, un regard tendre, un de ces sons de voix qu'on ne peut entendre sans émotion. Il parloit peu, & rioit encore moins ; mais tout ce qu'il lisoit étoit si bien fait pour être retenu, mais son sourire laissoit entrevoir de si belles dents, que sa manière d'être, étoit précisément celle qu'il eut pu choisir par calcul, tant le naturel avoit en lui d'agrément.

J'avoueraï de bonne foi que tout le brillant de nos philosophes parut s'éclipser en présence de M. d'Alby : aussi simple , aussi modeste que *ces Messieurs* l'étoient peu , il avoit le don de persuader sans *trancher* , en présentant ses opinions ainsi que des doutes ; & pour la première fois je sentis combien le ton de la bonne compagnie est supérieur à celui des gens de lettres , quel que soient d'ailleurs les avantages que ceux-ci peuvent avoir sur les gens du monde.

Inspirée par le desir de plaire au protégé du marquis de Luzeran , je ne parlai que pour faire les honneurs de la table , ou pour répondre à ce qui m'étoit directement adressé. Un pouvoir suprême venoit d'opérer en moi une métamorphose complète ; & l'une des plus fières héroïnes de la secte philosophique , se vit tout-à-coup transformée en jeune fille timide qui n'ose parler , & semble éviter jusqu'aux regards dont elle est l'objet. M. de Luzeran en croyoit à peine ses yeux ; & le comte Jules , que ma tante avoit prévenu sur les travers que je me donnois , me justifia le lendemain auprès d'elle , avec une chaleur qui prouvoit l'impression que j'avois fait sur lui. De mon côté , ayant donné un plein consentement aux vues de mon père sur cet aimable jeune homme , je crus mon bonheur

assuré lorsqu'il me fut permis de recevoir l'aveu des sentimens que je lui avois inspiré ; mais ce bonheur ne devoit pas durer long-tems. Notre mariage ne devant se faire que dans deux ans, M. d'Alby alla joindre au printemps son régiment, destiné à passer en Amérique ; malgré son amour, il avoit désiré faire une campagne, & mettoit du prix, disoit-il, à mériter son bonheur. Je passe sur les regrets que me coûta son départ, pour dire que sa mère qui craignoit qu'une si longue absence ne nuisit à ses intérêts, vint passer l'hiver suivant à Paris. Je n'ai jamais connu de femme plus aimable que la vicomtesse d'Alby, & certainement il n'est pas de mère plus tendre ; elle me subjuga aisément, & me racomma si bien avec Madame de Luzeran, que je ne passois plus de semaine sans en destiner trois ou quatre jours à ces dames qui étoient inséparables. Cependant je n'avois pas entièrement perdu l'habitude de disserter, ni celle de déclamer contre les préjugés, mais ma tante ne me monroit plus la même sévérite. « Arrangeons-nous une bonne fois, ma chère enfant, me dit-elle un jour, passez-moi ce qu'il vous plait d'appeller *mes préjugés*, & je vous passerai vos éternelles diatribes contre la bastille & les lettres de cachet, qui malgré tout ce que vous pouyez en dire, effrayent

bien peu, puisque les déclamateurs enthousiastes qui vous ont inspiré leur délire, vivent dans la félicité la plus parfaite en prêchant sans cesse contre l'autorité „

A cela je ne fus que répondre à Madame de Luzeran, dont l'argument étoit victorieux: bientôt même je trouvai du charme dans sa société, qui étoit infiniment aimable, & Madame d'Alby acheva de me subjuguier. Cependant je ne pouvois me détacher absolument de ceux qui composoient le cercle favori de mon père: si le comte Jules n'eut point quitté Paris, il est probable que le triomphe de Madame de Luzeran eut été complet; mais pour m'arracher aux séductions de la vanité, il ne falloit pas moins que le pouvoir irrésistible de l'amour; & ce moyen manquant aux efforts qu'on tenta pour m'y soustraire, je demeurai flottante entre les deux partis qui se disputoient l'empire.

A cette époque, je perdis mon père; il n'avoit vécu que pour mon bonheur; ma douleur fut ce qu'elle devoit être. Dans l'ordre ordinaire des choses, j'aurois dû passer au couvent l'année de mon deuil, mais il n'y avoit pas d'apparence de m'y déterminer, & ma tante se contenta de me proposer sa maison au défaut du couvent. Cette proposition n'avoit rien qui put me déplaire, mais ayant

été à la tête de la maison de mon pere dès l'âge de quinze ans, je ne crus pas pouvoir la quitter raisonnablement à dix-neuf lorsqu'elle devenoit la mienne, & sans m'arrêter aux objections de Madame d'Alby, ni aux raisonnemens de ma tante, je résolus d'y demeurer. Un parti si ferme réchauffa le zèle un peu refroidi de la société de mon père, tous ces *messieurs* accoururent pour me féliciter de l'énergie que je venois de montrer. Résister à dix-neuf ans aux astucieuses instances des prudes & des dévots, ne se laisser influencer par qui que ce soit, sauver sa liberté des entraves d'un sot préjugé, c'étoit un trait unique de caractère : que ne devoit on point attendre de celle qui, si jeune encore, échappoit aux chaînes de l'opinion ?

Ces éloges me consolèrent à peine du chagrin que Madame d'Alby ne pût me dissimuler ; elle me dit adieu d'un air triste, & partit pour ses terres, en me priant de me souvenir de son fils, & de voir souvent Madame de Luzeran. Le dernier point étoit moins aisé que l'autre ; la sévérité de ma tante me révoltoit ; on ne m'avoit point accoutumée à supporter la contradiction. Je cessai bientôt de voir une parente dont les principes s'accordoient si peu avec les miens : elle s'en plaignit avec bonté, vint chez

moi , me poursuivit par l'infatigable intérêt qu'elle prenoit à ma conduite ; & finit par perdre l'ascendant qu'elle avoit pris sur moi au moyen de Madame d'Alby. Cependant le terme de l'absence du comte Jules alloit expirer , jé ne pouvois y penser sans une sorte d'embaras ; j'avois un pressentiment confus que l'énergie que j'avois déployée pour me soustraire aux usages établis n'auroit pas son approbation ; déterminée à ne pas céder sur ce point , je prévoyois une lutte douloureuse , & mon cœur en souffroit d'avance : cependant je m'y préparois ; il falloit bien soutenir mon caractère jusques au bout. Je devois passer l'été dans une terre que j'avois à une lieue de Paris ; j'eus beaucoup de monde à dîner la surveille de mon départ ; & la conversation ayant pris la tournure ordinaire , après avoir beaucoup déclamé contre les préjugés en général , on tomba sur le duel. Un ancien militaire , devenu homme de lettres depuis qu'il avoit quitté le service , croyant devoir quelque chose à la croix dont il étoit décoré , prétendit prouver que , si l'abus du point d'honneur est reproché par la morale Chrétienne , le point d'honneur en lui-même est assez utile à la société pour qu'il pût être très-embarrassant de l'en bannir tout-à-fait : il

ajouta qu'un galant homme trouve aisément le moyen de concilier l'honneur avec la raison sur ce point ; & ce qu'il avança sur ce sujet, n'étoit peut-être pas sans fondement. Quant à moi, je crus devoir *ramasser le gand* ; & je m'attachai à le refuter par tout ce que la philantropie & la philosophie purent me fournir de raisonnemens ou de sarcasmes. Cette discussion, dans laquelle chacun prit parti pour moi, nous ayant conduit à citer des exemples, un de mes auxiliaires raconta l'histoire d'un jeune officier de sa connoissance, qui pour avoir eu le courage de refuser de se battre, venoit d'être chassé de son régiment. Alors, m'enflammant à la seule idée de braver le préjugé que je venois de combattre, & saisissant avec ardeur une occasion aussi favorable de rechercher un homme déshonoré dans l'opinion, je priai le philosophe de m'amener son jeune ami, que j'étois bien déterminée à mettre avec éclat au rang des miens. On imagine que je n'eussai pas un refus : dès le lendemain, le chevalier d'Aligny (c'étoit le nom de mon héros) me fut présenté ; & je favourai le plaisir de me mettre au-dessus d'un préjugé. Indépendamment de l'énergie dont le chevalier avoit, selon moi, donné la preuve, ce
jeune

jeune homme doué de plusieurs talens agréables, avoit toute l'instruction, & tous les agrémens qu'on peut desirer en société; je m'applaudis d'avoir fait une connoissance aussi précieuse, mais sur-tout je me promis bien d'opposer mon estime à l'injustice des hommes, en le traitant avec d'autant plus de considération, qu'il n'avoit plus droit d'en espérer dans le monde. Bientôt il ne quitta plus le château que j'habitois; un bourg voisin devint sa demeure ordinaire; & ses soins furent attribués dans le public à tout autre motif qu'à la reconnoissance qu'il me devoit. La manière dont je traitois mon nouvel ami, paroissoit autoriser ses assiduités, & cependant, uniquement occupée du soin généreux de le venger de l'opinion, j'étois si loin d'une liaison particulière avec lui, que j'ignorois non-seulement les circonstances de sa malheureuse affaire, mais jusqu'au nom du régiment où il avoit servi. Je ne tardai pas à en être instruite; mais l'on verra que je ne devois être éclairée que par la foudre.

Un jour que j'avois eu nombreuse compagnie à diner, la porte du salon s'ouvrit, & l'on annonça le comte Jules d'Alty. L'émotion que dût me causer un nom si cher, étoit trop naturelle pour que j'eusse le projet de la dissimuler; & celle qu'il éprouvoit

lui-même se peignoit également dans ses yeux, lorsque je vis tout-à-coup l'indignation succéder à l'expression de la joie sur cette physionomie charmante. Un regard expressif du comte, jetté sur le chevalier, révéla trop bien ce qui se passoit dans son ame pour qu'il fut possible de s'y tromper; & j'attendois avec inquiétude quelle seroit la fin de cette scène muette, lorsque je vis d'Aligny atterré, chercher de l'œil par où il pourroit se dérober aux regards meprisans de Monsieur d'Alby, & disparaître comme un homme accablé de honte, sans ôser ni parler, ni saluer.

“ Chevalier.....! m'écriai-je, d'une voix altérée, chevalier! mais où court-il donc? „—

Eh! Mademoiselle, dit le comte Jules, le chevalier d'Aligny se fait justice, ma présence lui rappelle combien il est déplacé chez vous. —

Chacun se taisoit, le patron même du chevalier sembloit partager sa honte, & n'eut pas la force de hasarder un seul mot en sa faveur. Ce silence étoit fait pour m'indigner, je me crus appelée à défendre l'absent qu'on abandonnoit si lâchement, & je me fis une vertu de le défendre contre l'homme du monde que j'honorais le plus. “ Quoi, répliquai-je, est-ce, bien le comte Jules d'Alby,

qui affide avec cette rigueur inflexible les cruels préjugés de son état? —

Et vous, Mademoiselle, dit le comte Jules, avec l'air d'un homme qui se surmonte, se peut-il que vous protégiez les laches & les perfides? Ah! sans doute, vous ne le connoissez pas. . . . —

Je fais, Monsieur, que tout homme qui a le courage de se soustraire aux entraves tyranniques d'un préjugé aussi barbare ne peut être qu'un homme estimable; en pareil cas, c'est à l'agresseur que je ferai défendre ma porte; & je regarderai comme un devoir d'opposer mon opinion à celle du monde entier. —

C'est vous expliquer clairement, Mademoiselle, me répondit le comte Jules, en me faisant une profonde révérence, mais l'ignorance où je devois être de vos sentimens servira d'excuse à la liberté que j'ai prise de me présenter chez vous. — En parlant ainsi, Monsieur d'Alby étoit sorti du salon; & je demurai p trifiée en le voyant monter dans sa chaise de poste, & prendre le chemin de Paris. Mes regards interrogeoient tout le monde, tandis que ma langue sembloit avoir perdu la faculté de prononcer un seul mot. J'appris enfin, que c'étoit avec le comte Jules lui-même que le

chevalier d'Aligny avoit dû se battre; & si ma fierté naturelle ne m'eût soutenue en cette occasion, certainement une lettre eût incessamment réparé ce que mon procédé & mes discours avoient eu d'offensant pour l'homme du monde qui m'étoit le plus cher, mais je crûs devoir soutenir mon caractère. Le lendemain je reçus cette lettre à mon lever.

« Vous avez prononcé hier mon arrêt ,
 » Mademoiselle , c'est à moi de le respecter ,
 » quoique je doute encore si j'ai bien en-
 » tendu ces paroles inconcevables , *c'est à*
 » *l'agresseur que je ferai défendre ma porte ; &*
 » *je regarderai comme un devoir d'opposer mon*
 » *opinion à celle du monde entier.* Est-ce bien
 » vous, Mademoiselle, qui les avez pro-
 » noncées, est-ce bien à moi qu'elles s'a-
 » dressoient...? Je pourrois me plaindre,
 » peut-être, mais je ne veux que vous obéir,
 » & vous offrir une dernière preuve de mon
 » respect, & des sentimens qui m'attachoient
 » à vous. On vous trompe sans doute,
 » vous ignorez quel est l'homme que vous
 » recevez chez vous, comme vous oubliez
 » quel est celui que vous jugez à propos
 » d'en bannir. Je ne me charge point de
 » vous éclairer, ce seroit descendre à des
 » explications que vous ne m'avez point

21 demandées, mais daignez vous faire ex-
 22 pliquer l'état des choses par le duc de B.,
 23 notre colonel, ou tel autre officier du
 24 régiment que vous honorerez de votre
 25 confiance.... Mettre autant de prix à vous
 26 tirer d'erreur lorsque nous devenons si
 27 parfaitement étrangers l'un à l'autre, c'est
 28 bien vous prouver, Mademoiselle, que
 29 l'intérêt que vous inspirez résiste à tout,
 30 & la sincérité des sentimens que je vous
 31 avois voués.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Mademoiselle,

Le comte Jules d'Alby.

Je manquai m'évanouir à la lecture de
 cette lettre, mais le besoin de m'éclaircir sou-
 tint sans doute mes forces, puisqu'à j'eus celle
 de demander mes chevaux, & de voler à
 Paris chez Madame de Luzeran. Je lui ra-
 contai sans déguisement la fatale rencontre
 du comte Jules & du chevalier d'Aligny,
 dont j'ignorois absolument la querelle; je
 répétai les propos imprudens que j'avois
 tenus à cette occasion; enfin lui laissant voir
 toute l'étendue de mes regrets, je la priai
 de m'instruire au vrai de la malheureuse af-
 faire qui avoit causé la querelle de Messieurs
 d'Alby & d'Aligny. Ma tante me traita avec

plus de bonté que je n'osois l'espérer; elle me plaignit avec tendresse, me blâma l'indureté & m'apprit que le chevalier d'Aligny après avoir vainement offert ses hommages à Mademoiselle d'Alby, s'étant permis des propos injurieux sur le compte de cette jeune personne & sur celui de sa respectable mère, le comte Jules, forcé d'en tirer satisfaction, n'avoit pu l'obtenir de ce lâche calomniateur, qu'il avoit traité ainsi qu'il le méritoit : c'étoit l'éclat de cette scène qui avoit mis le chevalier dans la nécessité de quitter honteusement le régiment où il servoit. —

“ Il seroit barbare, répondit Madame de Luzeran, d'aggraver votre douleur par des réflexions tardives autant qu'amères; mais il n'est peut-être pas inutile de fixer votre attention sur l'inconvénient de composer mal la société. Convenez-en, ma chère Adrienne; on ne rencontre chez vous, au lieu des personnes qu'on devoit y chercher, que celles qu'on s'attend le moins à trouver en bonne compagnie. Des femmes qui affichent le mépris des préjugés ou plutôt des bienséances; les chefs des frondeurs de tout ordre social; ceux qui sont plus philosophes que sages et se font un jeu de leur école; des arts dont il est bon d'être cher les talents, mais qui n'ont que point dans l'humanité par ce qu'ils ont de spectacle,

enfin, je rougis de le dire, vous avez mis le comble à l'indécence de cette absurde *Atacédoine* en y joignant un homme déshonoré..... & cette imprudence vous coûte, avec un établissement avantageux, peut-être le bonheur de votre vie, en vous compromettant cruellement dans le monde.

— Que faire à cela, Madame? répondis-je en essayant quelques pleurs que j'échouai en vain de lui dérober.

— Changer de conduite, mademoiselle, voir à l'avenir une société moins dangereuse & plus convenable..... Si toutefois il en est tems, & que cette cruelle aventure ne vous ait point compromis sans retour dans l'opinion. —

Je quittai madame de Luzéan le cœur navré de honte & de douleur; mon intention étoit de me mettre au lit en arrivant chez moi, & de faire faire des excuses à la compagnie que j'y avois laissée; mais pendant mon absence on m'avoit préparé une fête. Je me vis encensée par des vers, des couplets, des couronnes civiques, que fais-je? On m'étourdit si bien sur les regrets & la confusion que je rapportois de Paris, on me loua tellement sur mon courage, que je finis par me réconcilier avec les philosophes; mon

mon amour propre trouvoit mieux son compte avec eux que dans le monde.

La suite à l'ordinaire prochain.

NOTICE historique sur M. le baron B. F. A. J. De Zurlauben, extraite, & traduite des papiers illustres de la Suisse.

Aussi célèbre dans la république des Lettres qu'il est distingué dans la carrière militaire, M. de Zurlauben est un de ces hommes qui prouvent, en honorant sa patrie, qu'une illustre naissance relève encore l'éclat du mérite personnel.

Originaire du Vallais, la maison de Zurlauben est une branche des barons de la Tour Châtillon, famille aussi ancienne qu'illustre, issue selon Guichenon, d'une branche cadette de l'ancienne maison de la Tour du Pin, en Dauphiné, & alliée par là du dernier Dauphin de Vienne, & de la branche de la Tour du Vinai, comme paroît le prouver la ressemblance des armes, ainsi que le mariage conclu à la fin du quatorzième siècle, entre le baron Antoine de la Tour avec *Billette*, héritière de la Tour du Vinay, Quoiqu'il en soit, tous les monumens historiques

de la race des La Tour Chatillons (en allemand Gestellenbourg) remontent au XI^e. siècle; on voit entr'autres dans les archives de l'abbaye de St. Maurice, une charte du 2 Avril 1157, qui fait mention d'un différent existant alors entre l'abbé & Guillaume Wilhelm de la Tour, qui avoit commencé avec les ancêtres de ce même Guillaume, & dont Ollon, aujourd'hui appartenant au canton de Berne, & Vevrier dans le bas Vallais, étoient les objets.

Cette famille illustre possédoit dès biens immenses, outre le château de Chatillon, dont on voit encôré les antiques ruines, près du village de Chatillon, dans la dixaine de Rarogne; elle avoit encore dans le haut & bas Vallais les seigneuries de *Lettschal*, d'*Aient*, de *Gradety*, de *Montagni*, de *Vauvier*, de *St. Branchier*, & le majordomat de *Sion*. En Savoie, les Seigneuries de *Lalringé* & de *Lugrin*. — Dans le canton de Berne, la baronnie de *Froutinguen*, le *Grindwald*, le château de *Lautpen* & *Ollon*.

Enfin, *Arconciel*, *Illens*, *Plassayon* & *Attalens*, situés dans le canton de Fribourg, lui appartenoient aussi, &c.

Les diverses branches de cette famille se distinguèrent, soit par le nom des Seigneuries, soit par celui de l'endroit où elles résidoient,

& par des mariages, cette famille illustre étoit allée aux maisons les plus considérables de la Suisse & de la Savoie; entr'autres celles de *Rarogne*, *Morestel*, *Roffillon*, *Wedisethwil*, *Grêtres*, *Thoirs*, *Villars*, & la *Baume-Montreuil*.

On voit par d'anciennes chartes du Vallais qu'en qualité de baron d'Empire, ceux de la Tour avoient le droit de battre monnoie; il existe même encore dans la collection de monnoie de la ville de Zoffingue, dans celle de l'abbaye de Mury, ainsi que dans la bibliothèque de Mr. le baron de Zurlauben, des pièces de monnoie aux coins des barons de la Tour. D'autres chartes prouvent les fondations & donations faites par diverses branches de cette famille, à des abbayes, chapitres & couvents (1).

Ce fut en 1375 & 1377, qu'après de longues & sanglantes guerres, soutenues par

(1) C'est *Alman de la Tour*, évêque de Sion, & frere de *Jean*, baron de la Tour Chatillon, qui fonda en 1231 une chartreuse à Girunda, pres de Sion dans le haut Vallais. Et les abbayes de *St. Maurice*, d'*Interlaken*, ainsi que le Chapitre du grand *St. Bernard*, eurent des donations considérables des barons de la Tour.

cette puissante famille contre les Vallaisans, elle perdit toutes ses possessions seigneuriales, dans le haut & dans le bas Vallais, & qu'elle vendit en 1400 aux Bernois la baronnie de Froustigen. Les annales de l'histoire Helvétique retracent le souvenir des guerres qu'elle soutint dans le XII, XIII, XIVeme. siecle, soit contre l'éveque de Sion, soit contre l'Etat de Berne, & les documens de cette maison répandent un grand jour sur l'histoire de cette guerre, sur la révolution qui, en changeant la face du Vallais, a dépouillé l'ancienne maison de la Tour de ses richesses & de sa puissance; les Vallaisans montrèrent alors une haine si acharnée contre la noblesse, & particulièrement contre la maison de la Tour, que

- Balthasar de Chatillon, pour se soustraire à la rage du peuple, changea son nom à la fin du 14me. siecle, & prit celui de Zurlauben; fait constaté par un anniversaire funèbre qui se célèbre annuellement dans la commanderie de l'ordre de St. Lazare, à Seedorf, dans le canton d'Uri, & que les deux fils de Balthasar, Jean & Maurice, fondèrent à la mémoire de leur père, & d'Anne de Poll leur mère; c'est donc à Balthasar de la Tour Chatillon que commence la branche de Chatillon Zurlauben Ce Balthasar

descendoit d'Aimon, frere cadet de Gerold, second de la Tour, & tous les deux étoient issus en droite ligne de Guillaume I, baron de la Tour qui vivoit en 1157.

Jean, fils de Balthazar, épousa Agnès Schveiber d'Uri. Antoine, fils de Jean, s'établit en 1488 à Zug, dont il reçut la bourgeoisie, après avoir déjà obtenu celle de Zurich en 1477, comme une récompense de ses hauts faits d'armes au siège de Grandson. Il eut deux fils de son épouse Dorothee Hermann de Zurich. C'est de ces deux fils que descendent les deux branches de la maison de Zurlauben, qui par les services considerables qu'elle a rendu au canton de Lucerne, obtint de lui en 1653 le droit de bourgeoisie perpétuelle.

Zug compte au nombre de ses *landammans* ou chefs de l'Etat, sept individus de cette famille, tous célèbres dans les annales Helvétiques. On a vu aussi plusieurs abbés & prélats de ce nom, entr'autres à Mury, à Rhimay, & les ordres de Malthe, de St. Louis, de St. Michel en France, de St. Maurice & St. Lazare en Savoie, enfin de St. George, à Parme, ont eu nombre de Chevaliers de cette maison.

Sous le règne de François I, les de Zurlauben, entrerent au service de France, & ils

n'ont jamais porté les armes contre cette couronne. Quatorze officiers-majors de ce nom, généraux, colonels, ou capitaines, ont sacrifié leur vie à son service, d'autres s'y sont distingués par d'honorables blessures. Charles IX récompensa l'héroïsme de Beat de Zurlauben, capitaine des gardes - Suisses, en ajoutant une fleur-de-lis aux armes de la famille, & Louis XIII confirma en 1693 cette grace inusitée, en élevant en 1639 Placide de Zurlauben, abbé de Mury, à la dignité de prince d'Empire : l'empereur Léopold donna à perpétuité à l'aîné de cette illustre race, la charge de maréchal héréditaire de cette abbaye principale.

A la fin du siècle passé, en 1681, Louis XIV donna la seigneurie de Val-de-Ville, située en Alsace, au baron Conrad de la Tour Chatillon Zurlauben, inspecteur général de l'infanterie dans les departemens de Roussillon & de Catalogne, & brigadier de l'armée Française. Ce seigneur étant mort célibataire en 1682 la terre de Val-de-Ville retomba à la couronne; mais le monarque l'érigeant en Baronnie, la redonna en 1686 au neveu du défunt & la décora en 1692 du titre de Comté. Lieutenant général & colonel d'un régiment d'infanterie allemand, le comte de Zurlauben ne jouit que 12 ans des faveurs du Roi. Victime de son grand courage, & le seul des

généraux français qui eut le bonheur de suite fuir l'ennemi, il mourut en 1704 d'une blessure qu'il avoit reçue à la bataille de Hochstedt, ne laissant de son union avec Françoise Honoree Julie de St. Maure, proche parente du duc de Montausier, qu'une fille qui, par son mariage, conclu en 1711 avec le marquis Henri de Choiseul Meuse, fit passer le Comté de Villé dans la maison de Choiseul.

Quelque fatigante que soit d'ordinaire une chronologie, l'histoire de celle de la maison de la Tour Chatillon, tient trop à l'histoire du Vallais, de la Suisse, de la Savoie, même de la France, pour que le lecteur ne pardonne point à l'auteur de cette notice, les détails où il est entré à cet égard ayant d'en venir au baron de Zurlauben lui-même. Dernier rejeton de cette famille illustre, orphelin presque au berceau, Mr. de Zurlauben fut élevé par un oncle, capitaine des Gardes-Suisses, ensuite colonel propriétaire du régiment de Zurlauben, qui n'ayant pas d'enfant adopta son neveu; & prévoyant combien il ajouteroit à l'illustration de sa race, il s'attacha à lui faire donner l'éducation la plus propre à réaliser les grandes espérances que donnoit cet enfant: après qu'il eut appris les élémens du latin dans les écoles de Colmar & de *Ratofsyeld*, il le mena à Paris en

1730, dans sa huitième année. Le jeune de Zurlauben y apprit la langue française, & le mérite de ses ancêtres lui procura une faveur royale qu'aucun Suisse avant ni après lui n'a obtenu, celle d'être admis au collège des quatre nations, fondées par Louis XIV, uniquement pour la noblesse des quatre Provinces conquises.

Le jeune de Zurlauben montrait déjà un penchant si décidé pour la belle littérature, que les plus célèbres professeurs de cet institut, lui prodiguoient des soins assidus pour avancer ses progrès, le bibliothécaire dans les heures de récréation lui donnoit une idée préliminaire de bibliographie, & bientôt le jeune baron remporta les prix de latin, de grec, de poésie, d'éloquence, & ce qui pour un Suisse étoit alors fort rare, ceux des traductions françaises.

Il quitta le collège dans sa 13^{me} année pour commencer sa carrière militaire en qualité d'enseigne dans les Gar les-Suisses. Son oncle le mit à même de s'instruire de tous les exercices nécessaires à la profession des armes & à l'éducation de la noblesse. Docile & plein d'émulation, le jeune officier s'y distingua, & fit de rapides progrès dans la géométrie & dans l'art du génie. Mr. Rollin, célèbre, à juste titre, par son ouvrage sur les

belles-lettres, étoit ami du baron de Zurlauben, & ses conseils ouvrirent au neveu de son ami la carrière littéraire. Quelque éloignée que fut la demeure du jeune baron de celle du recteur de l'université, il profitoit de tous les instans qu'il pouvoit donner à un homme qu'il regardoit comme son mentor, qu'il aimoit comme son ami.

Consacrant ainsi aux muses les momens de loisir que lui laissoient ses occupations militaires, ses études embrassèrent bientôt toutes les branches de l'histoire, celle des antiquités & de la numatique. Les savans les plus célèbres encouragèrent son zèle pour les sciences, & son courage & ses talens militaires lui procurèrent avec l'avancement le plus rapide, les faveurs méritées de la Cour. Après les campagnes de Flandre en 1742, celles du Rhin en 1744, il fut élevé au grade de capitaine dans la compagnie colonelle des Gardes-Suisses.

S'étant couvert de gloire à la bataille de Fontenoy & aux sièges de Tournay & d'Oudenarde, il fut décoré de la croix de Saint Louis, quoiqu'il n'eut encore que 24 ans, & seulement 10 ans de service militaire. Il se distingua cette même année 1746 à la bataille de Raucour; deux ans après, il se trouva

trouva au siege de Mastrickt, où il reçut le brevet de brigadier d'infanterie.

Malgré les pertes douloureuses qui l'avoient affligé en 1771, où la mort lui enleva le célèbre Rollin & Mr. de Surbeck, chef de la compagnie générale du régiment des Gardes-Suisses, Monsieur de Zurlauben continua à cultiver les sciences. Mr. de Surbeck, qui avoit un cabinet très-choisi de médailles Grecques & Romaines, lui avoit inspiré du goût pour cette étude, & son premier ouvrage littéraire fut une dissertation sur la diverse signification de deux noms Grecs qui se trouvent sur les monnoies de plusieurs villes, & sur l'origine, l'étendue, la nature, la durée du droit de refuge & le tems de son abolition. L'académie des sciences couronna ce mémoire l'année 1748 & agréa son auteur en 1749 en qualité d'associé honoraire étranger, place restée vacante par la mort de Mr. de Surbeck. Dignement remplacé par Mr. de Zurlauben, qui dans une séance de cette même année présenta & lut à cette société le plan de l'histoire Suisse, depuis l'origine de la confédération jusqu'à l'année 1514, morceau qui se trouve dans le premier volume de son histoire militaire des Suisses au service de France, ouvrage qu'il publia en 1751 & 1753.

Ne se bornant pas à la littérature moderne, le savant baron publia en 1757 *le général d'armée*, par Onofandre, ouvrage traduit du grec & qui devoit servir de suite à l'édition grecque d'Onofandre, par Mr. *Schwoebelius*. L'année suivante 1758, parurent les mémoires & lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valteline, publiés pour la première fois, & accompagnés de notes géographiques, historiques & généalogiques; l'on connoit le prix de ces monumens: la vie de l'illustre auteur, son caractère, se trouvent dans l'introduction. Voltaire envoya au baron de Zurlauben les vers qui sont au bas du portrait de son héros, vers gravés ensuite sur le mausolée du duc de Rohan, qui se voit à Geneve. Conduisant d'un pas égal ses travaux littéraires & la profession des armes, le baron commandoit le premier bataillon des Gardes-Suisses en 1757, lorsqu'il marcha au secours de l'île d'Aix, prise par les Anglois qui l'abandonnerent avant l'arrivée des gardes.

Ayant obtenu en 1759 la survivance de la compagnie dont son oncle, colonel des Gardes-Suisses, étoit propriétaire, il en commanda le premier bataillon dans différentes garnisons de l'Artois & des côtes Maritimes, il se prépara à obéir aux ordres qu'il avoit

reçu de faire à la tête de son bataillon & de quelques autres troupes d'élites, une descente en Angleterre, lorsque la malheureuse issue du combat naval, livré sur les hauteurs de Belle-Isle & sous les ordres du maréchal de Conflans, anéantit ce projet, sans donner du repos au jeune militaire; car le régiment des Gardes, faisant partie de l'armée Francoise qui avoit passé en Allemagne, conduite par le maréchal de Broglie, Mr. de Zurlauben commanda en Hesse le premier bataillon de ce régiment, & fut employé pendant cette campagne dans différentes entreprises très-importantes.

On publioit la même année 1760 à Paris, son ouvrage, intitulé : *Bibliothèque militaire, historique & politique*, en 3 vol., dans laquelle se trouve, outre le général d'armée Onofandre, les entreprises militaires du grand Condé en Flandre 1764, la description du cours du Rhin, le passage des Alpes, deux dissertations historiques de Mr. de Zurlauben sur Arnaut de Cervole, surnommé l'archiprêtre général des *Rutiers* & sur Enguerrand de Coucy, plusieurs traits politiques du duc Henri de Rohan, & du comte du Luc; une relation des batailles près de Stafarde & d'Almaufa, avec un plan de cette dernière

On voit avec plaisir dans la notice que

nous avons sous les yeux, que la Suisse ainsi que la France, reconnoissoit les mérites de son illustre compatriote. Il fut admis en qualité de membre extraordinaire de la société d'histoire naturelle de Zurich, dans l'année 1762; & pendant qu'on lui décoroit cet honneur littéraire, un ordre particulier de la Cour l'appeloit à commander auprès de l'armée, alors en Allemagne, les deux brigades des régimens d'Arbonnier & de Lockmann, & du 25 Juillet au 17 Décembre de la même année, ceux de Bocard & de Diesbach. Malgré tous les obstacles qu'y apporta le baron de Luckner, Mr. de Zurlauben conduisit la brigade d'Arbonnier, de Dulmen en Westphalie, jusqu'à Hambourg, en Hesse. Du 8 au 11 Août, il défendit à la tête de la brigade de Bocard, les retranchemens de Melzungen, pres de Fulde, malgré le feu continuel de l'artillerie ennemie & la vive résistance de milord Gramby, qui commandoit les alliés. Il couvrit à la tête de la même brigade la retraite de l'armée Française, sans qu'il fut possible aux ennemis de l'attaquer; marchant ensuite à Friedberg avec sa brigade, il s'y tint prêt à s'opposer à toute entreprise de ce côté là, & le 21 Septembre, il se trouva à l'assaut du château d'Amenebourg sur la Ohm, où il perdit 101 hommes

de sa brigade. Tant de hauts faits lui acquirent le grade de maréchal de camp ; & Monsieur son oncle ayant résigné la compagnie dont le baron avoit la survivance, il se trouva propriétaire de cette compagnie.

Toujours infatigable , au milieu du tracas des armes, le baron de Zurlauben ne négligeoit pas la littérature. Il publia en 1764 son code militaire, en 4 vol. in-12, pour servir de suite à l'histoire militaire de cette nation.

L'année suivante enrichit la littérature d'un mémoire en françois & en latin, sur l'origine de l'auguste maison de Hapsbourg Autriche ; & en 1762 il publia sa lettre sur Guillaume Tell, adressée à Mr. le président Hénault.

Au mérite de l'homme lettré, aux qualités du héros, Mr. de Zurlauben joignoit l'amour de la paix & de l'ordre. Son pays natal, le canton de Zug, étoit troublé par des dissensions intestines dont il fut en partie la victime par les soins qu'il avoit pris pour être le médiateur entre les deux partis, & les amener à la paix. Forcé de se réfugier à Lucerne en 1768, il y trouva non seulement protection pour sa personne en qualité de bourgeois de ce canton ;

mais encore la facilité d'y recruter sa compagnie aux gardes ; & le nonce du Pape , Valentin de Gonfague , depuis cardinal & légat du St. Siège à Ravenne , lié intimément avec lui , ayant fait connoître en Italie toute l'étendue de son mérite littéraire , lui procura à son insçu l'honneur d'être agrégé membre de la société des Arcades de Rome.

Mettant à profit le repos de la paix , le favant baron publia en 1778 des tables généalogiques des maisons d'Autriche & de Lorraine , de leurs alliances avec l'auguste maison de France , précédées d'un mémoire sur les comtes de Hapsbourg , tige de la maison d'Autriche.

Les tableaux topographiques , pittoresques , historiques , moraux , politiques & littéraires de la Suisse , in-fol. , avec figures , parurent en 2 parties en 1780 , & la suite fut imprimée à Paris en 84. Le texte est du baron de Zurlauben , mais les dissertations physiques sont d'un alsacien , nommé Besson.

Elevé l'année 1780 au grade de lieutenant-général , & nommé grand croix de l'ordre de St. Louis , Mr. de Zurlauben qui demanda cette année là sa démission du régiment des gardes , n'obtint pas seulement en qualité de premier capitaine de ce régiment , la continuation de son appointment , mais le Roi y ajouta

encore une augmentation annuelle de 8000 livres, & une autre pension de 3000 pour la compagnie que Mr. de Zurlauben résignoit, & qui fut donnée par le Monarque au colonel de Durler, d'une des premières maisons de Lucerne, en considération de son mariage avec la fille aînée du baron de Zurlauben. Faveur à laquelle le Roi ajouta celle de l'assurance d'une pension pour l'épouse de Mr. de Zurlauben, en cas de veuvage. Ces graces répétées en prouvant le mérite de celui qui en étoit l'objet, prouvent aussi le discernement du monarque qui savoit apprécier les rares qualités de notre illustre compatriote.

Nous regrettons que l'espace dans lequel nous sommes circonscrit nous empêche de donner une idée de la diversité & de la profondeur des connoissances de Mr. le baron de Zurlauben. Sans parler des grands ouvrages nommés ci-dessus, le catalogue des piéces qu'il a insérées dans les mémoires de l'académie des sciences suffiroit seul pour assurer sa gloire littéraire en tout genre. Dans un âge où d'autres apprennent encore l'histoire, il avoit déjà tracé le plan de l'histoire Helvétique dont il est l'auteur. Il conserve dans sa bibliothèque un ouvrage in-folio qu'il composa l'année 1740, à peine âgé

de 20 ans, & qui a pour titre, *Histoire Helvétique des Suisses & de leurs alliés*, accompagné de notes historiques & critiques depuis l'origine de ces peuples jusqu'à la mort de Rodolphe III, dernier roi de la Bourgogne transjurane ; il a depuis continué cette histoire jusqu'à la fin du XIII^{me}. siècle.

Depuis l'année 1780, Mr. le baron de Zur-lauben s'est retiré du grand monde ; il vit près de Zug, dans une agréable campagne, aux portes de la ville, où entouré d'un cercle agréable d'amis, il jouit de son loisir dans le sein de sa maison, en profitant de la bonne société que lui fournissent les cantons voisins. Il entretient une correspondance non interrompue avec ses anciens amis sur les rives de la Seine, & avec plusieurs savans Allemands, Français, Suisses. Son museum est le sanctuaire de son repos, sa bibliothèque a plus de 6000 volumes, dont la plus considérable partie traite de l'art militaire, de la géographie, de toutes les branches de l'histoire, des antiquités, des beaux arts & des sciences. Il possède une collection d'environ 400 in-folios & in-4. sur l'histoire Suisse & les pays voisins. La plupart des documens & chartes originaux, ou du moins des copies authentiques d'ouvrages rares & de chroniques. Ses documens sont en grande

partie éclaircies par des notes de sa main, & il se fait un plaisir de les communiquer à ceux qui peuvent en avoir besoin.

Mr. de Zurlauben se maria en 1754 avec Mademoiselle Marie Elifabeth, fille aînée du colonel Joh, Jacob de Kollin & de Marie Elifabeth de Landswing; il eut d'elle trois fils, morts en bas âge, & deux filles, dont l'une épousa en Avril 1780 Mr. de Durler de Lucerne, colonel & capitaine de la Garde-Suisse en France. La famille de Kollin est une des plus anciennes de Zug, elle a rempli presque sans interruption depuis 1387 la charge de Banneret dans le canton, & donné plusieurs Landammann à l'Etat, qui tous sont célèbres dans les annales Helvétiques.

A N N O N C E

Extraite du nouvelliste littéraire, N^o. V & VI.

Paris, Avril & Mai 1796.

Procès fameux, jugés avant & depuis la révolution;
tome onzième.

CE volume, qui vient de paroître, contient entr'autres procès ceux de Bailly, Ca-

mille Desmoulins, la femme Roland, Joseph Lebon, Philipeaux, &c. &c. Cet ouvrage présente aussi le tableau des derniers momens des grands criminels, & des victimes qui ont péri sur l'échafaud, ce qui ne peut qu'ajouter à l'intérêt de leur cause.

On peut aussi se procurer les 11 vol. au prix de 1600 livres. Le onzième seul se vend 250 livres.

Belleval, ou l'amour égoïste, & Selville, ou le véritable amour, 2 vol. in-18, avec figures, prix, 300 livres, franc de port.

Belleval & Selville sont les titres de deux nouvelles productions du citoyen d'Arnaud. L'une nous présente les inconvéniens, les malheurs que produit un amour égoïste : l'autre nous montre combien un amour pur & désintéressé est différent de celui qui ne doit sa naissance qu'au délire des sens. Ces ouvrages moraux & si intéressans ne peuvent qu'ajouter à la réputation de l'auteur, si connu dans ce genre sentimental.

Léopoldine, ou les enfans perdus & retrouvés, 4 vol. in-18, avec figures, dessinées & gravées par Quéverdo. Prix, 500 livres, & 550 liv. franc de port.

Le mérite du Romancier est principalement cette peinture des passions & cette finesse de détails des moindres affections de l'ame qui intéressent singulièrement l'observateur. Ce mérite brille sur-tout dans le roman que j'annonce. Le fonds en est piquant & touchant; & si Léopoldine plait par la constance de sa tendresse pour Fritz, le turbulent Fritz n'intéressera pas moins par la vivacité de son caractère & la brusque franchise de son ame: tous deux feront sourire le lecteur qui aime la peinture des premières affections de l'enfance.

Tableau de l'Europe en Novembre 1795, & pensées sur ce qu'on a fait & qu'on n'auroit pas dû faire, sur ce qu'on auroit dû faire & qu'on n'a pas fait, sur ce qu'on devoit faire, que peut être on ne fera pas, 1 vol. in-18, par Mr. de Calonne. Prix, 4 liv. en numéraire.

La renaissance de la Religion en France, poëme en quatre chants, seconde édition, par Nicolas Maréchal. Paris, 4 vol. in-18. Prix, 60 livres, franc de port.

Le plan de cet ouvrage, neuf dans son genre, présente les quatre ages de la Reli-

gion dans un tableau rapide , où l'on remarque également la sagesse du dessein , la noblesse de la pensée , l'énergie de l'expression & la pureté du goût.

De la force du Gouvernement actuel de la France, & de la nécessité de s'y rallier, par Benjamin Constant, broch. in-8., imprimée en Suisse sur tres-beau papier. Prix, 260 liv. franc de port.

Cet ouvrage qui porte le nom de Constant, est attribué à Madame de Staël, fille de Mr. Necker. Tous les Journaux ont répétés, comme un écho, l'éloge qu'un seul en avoit fait. Depuis quatre jours qu'il paroît, il fait grand bruit; l'on se demande dans les cercles : que pensez-vous de cet ouvrage? & l'on répond : il est fort sage.

Relation de Mr. de Chaumercix, officier de la Marine, échappé des prisons d'Aurai & de Vannes, avec quelques observations sur l'esprit public en Bretagne, & sur l'origine des Chouans, broch. in-8, 160 liv. ou 18 sols.

Pour faire connoître l'esprit de cet ouvrage, il suffit d'en citer un passage. " La France, dit l'auteur, semble n'offrir, depuis trois ans, que des tyrans & des es-

» claves, des bourreaux & des victimes;
 » les esprits libres & généreux détournent
 » les yeux de ce tableau; les cœurs sensu-
 » sibles tremblent de s'y arrêter”.

Il faudroit avoir un cœur de roche pour ne pas verser un torrent de larmes à la lecture de cet ouvrage, qui se vend sous le manteau.

D'Orbeuil & Céliane de Valtran , leurs amours & leurs malheurs pendant la tyrannie de Robespierre , par le citoyen Lebastier , 2 vol. in-18 , avec gravures. Prix , 150 liv. franc de port.

Cet ouvrage qui a paru il y a environ six mois, a eu le plus grand succès, & il méritoit d'en avoir; il est écrit avec beaucoup de grace & de pureté, & il offre d'ailleurs le plus grand intérêt. Il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires.

M U S I Q U E.

Journal de Guitare , par Vital , composé d'ariettes nouvelles , de romances , avec accompagnemens , airs variés , préiudes , sonates , duos concertans pour guitare & violon ou deux guitares ; ouverture à la portée d' amateur.

L'auteur y mettra tous ses soins, tant pour le choix des paroles que pour l'agrément des pièces. Ce Journal sera composé de vingt-quatre numéros pour l'année. Chaque numéro aura quatre pages de musique, grand format. Il paroître le 15 & le 30 de chaque mois. La première livraison a paru le 15 Floréal. Le prix de l'abonnement est de 24 liv. pour l'année, & 12 liv. pour six mois. Chaque numéro se vendra séparément 2 livres. On souscrit chez l'auteur, rue Faydeau, N^o. 223.

Tous ces livres & plusieurs autres, anciens & nouveaux, se trouvent chez le citoyen Morin, libraire & commissionnaire, rue Christine, N^o. 12, Section du Theatre Français.

CARTES de la Suisse & de ses Alliés, levées trigonométriquement, & dessinées en projection stéréographique, d'après des principes nouveaux, sous l'entreprise de J. R. Meyer à Aarau, par J. H. Weifs, en seize feuilles accompagnées d'une carte générale.

INTÉRESSANTE sous tant de rapports & digne d'être décrite dans le plus grand détail, la Suisse manque cependant de nos jours encore, d'un recueil de bonnes cartes g'ogra-

phiques : & si le public rend un hommage mérité à l'excellence de quelques ouvrages détachés en ce genre, l'on convient généralement que la plupart des Geographes Helvétiens ont livré des originaux imparfaits, d'après lesquels se sont multipliées de fautives copies.

Flatté de l'idée de procurer à sa chere patrie quelque chose de plus parfait dans cette partie de sa topographie. Mr. Meyer conçut le dessein de faire un plan en relief de toute la Suisse, d'après les principes de l'ouvrage que Mr. le Général Pfiffer avoit établi à Lucerne. Il trouva dans la personne de Mr. Weis, l'homme qui réunissoit les divers talens nécessaires à la réussite d'une telle entreprise, lequel, après avoir exécuté le relief qui se trouve dans la Bibliothèque publique de Berne & celui que possède Mr. Meyer à Arau, continua de lever sur les lieux une suite de cartes qui fussent une représentation exacte & perfectionnée de ces reliefs, représentant à vue d'oiseau, dans le plus scrupuleux détail, tout ce que contient l'enceinte de l'heureuse Helvétie. Il est aisé de concevoir qu'un tel ouvrage a exigé en toutes ses parties un travail absolument neuf, & que Mr. Weis a fait abstraction de toutes les cartes & plans existans avant les siens.

On n'a rien négligé pour rendre cet ouvrage également intéressant pour le Patriote, le Géologue, & le simple curieux : la hauteur des principales montagnes au-dessus du niveau des lacs est marquée sur les cartes mêmes, les pentes des monts, les vallées, les forêts & les glaciers sont dessinés dans le plus grand détail.

Douze années de voyages continuels & de travaux pénibles ont enfin amené l'ouvrage au point de pouvoir en présenter au public les premières épreuves, & former la souscription.

Chacune des 16 feuilles a environ 26 pouces de longueur, 19 pouces de hauteur, & l'échelle environ 18 lignes pour une lieue d'une heure de chemin : la carte générale aura 38 pouces de longueur sur 26 pouces de hauteur. Ces dimensions prises sur le pied de-roi.

Le prix de souscription est de 80 livres Suisses pour les 17 feuilles, payables à parties égales en cinq termes : 16 livres en souscrivant, & ensuite, chaque fois que les souscripteurs auront reçu trois feuilles, ils payeront un nouveau terme ; la dernière livraison sera de cinq feuilles, y comprise la carte générale. Les souscripteurs auront les premières & meilleures empreintes.

Pour

Pour la Suisse la souscription est ouverte pendant trois mois, à dater dès le premier Juillet de cette année passé, lequel tems, chaque feuille coutera séparément 60 batz : la carte générale 80 batz, & les 17 feuilles ensemble 104 livres Suisses.

A raison de ce dernier prix on pourra acquérir aussi des feuilles détachées.

On souscrit, à Arau, chez Mrs. Meyer & Weifs; à Bâle, chez Mr. Haas fils, Imprimeur-Libraire; à Lausanne, au Bureau du Journal littéraire de Lausanne, chez Mme. de Polier, Chanoinesse.

Les entrepreneurs ne s'engagent à aucun terme fixe pour livrer les suites de l'ouvrage, que diverses circonstances peuvent accélérer ou retarder; il ne sera délivré aucune feuille qu'après la clôture de la souscription.

Une des premières épreuves est déposée dans chaque bureau de souscription pour donner une juste idée de l'ouvrage à tous ceux qui voudroient s'y intéresser.

On prie d'affranchir toutes lettres & groups pour les entrepreneurs, ainsi que pour les personnes qui reçoivent souscription. Les expéditions & envois des exemplaires, se feront aux fraix des souscripteurs.

ANNONCE LITTÉRAIRE.

TRAITÉ d'algèbre à l'usage des écoles & des collèges, par feu Mr. Jak Feder-Maler, conseiller Ecclésiastique & recteur du Gimnase de Carlsruhe. Revu, corrigé & augmenté, par M. Gotthelf Kästner, conseiller de la cour de S. M. Britannique, professeur en physique & mathématique à Göttingue, revu encore, corrigé, augmenté d'un supplément par M. F. Wucherer, conseiller du Margrave de Bade, & professeur en mathématique.

Un ouvrage de ce genre, dont on annonce la quatrième édition, ne peut être qu'un bon ouvrage, & Mr. Wucherer ajoute à son propre mérite littéraire, celui d'augmenter l'utilité de cette production en corrigeant un grand nombre d'erreurs typographiques qui défiguroient les autres éditions & embarrassoient beaucoup les commençans dans cette science, dont l'utilité ne se borne pas uniquement aux mathématiques, mais s'étend encore à tous les objets de calcul, comme on le voit dans le supplément ajouté par Mr. Wucherer, dans lequel il traite de la méthode à suivre pour les calculs de combinaison.

S C I E N C E S E T A R T S.

PASIGRAPHIE, ou premiers élémens de l'art d'écrire & d'imprimer en une langue, de manière à être entendu en toute autre langue, sans traduction, inventée par D. M***, à M. d'I.. & rédigés par l'inventeur lui-même & par R. A. Sicard, instituteur des sourds muets, à Paris, 2 vol. in-8. 1796.

CET art absolument nouveau, & dont l'inventeur s'est occupé depuis 20 ans, ne se borne pas à l'utilité des *Tachygraphies*, *Stenographies*, ou écritures uniquement abrégées ou expéditives. La *pasigraphie*, mot composé de deux mots grecs, PASI, à tous, & GRAPHO, j'écris, exprimera non par les sons d'une langue connue, mais le sens des mots de toutes langues, même de celle qu'on n'aura point apprise. Ses élémens consisteront en 12 caractères, qui ne feront, ni ne remplaceront A ni B, &c, & qui feront déterminés par douze règles générales, qui ne souffriront jamais aucune exception; & le résultat en fera tel que deux correspondans de divers pays, ne sachant que leur langue, n'auront besoin que de savoir chacun l'écrire avec ces 12 caractères pour s'entendre, & que

les mêmes lignes *pasigraphies* peuvent être lues & comprises à la fois en français, en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en Danois, en Suédois, en Russe, quoique l'écrivain ne les aye tracé que dans sa langue, & qu'il ne sache pas un mot d'aucune autre. L'avantage inappréciable qu'il devoit procurer à sa méthode de talent éminent & unique de l'instituteur des sourds & muets, ami & collaborateur de l'inventeur, a décidé celui-ci à choisir la langue française pour être le premier véhicule des élémens *pasigraphiques* également applicables à toutes les langues.

Superbement imprimée sur de beau papier, la *pasigraphie* paroitra dès que les souscriptions auront couvert les fraix de l'entreprise. On souscrit à raison de 600 livres en assignats, ou de 12 livres en argent pour l'étranger, au Bureau de l'Abréviateur universel, rue notre Dame-de-Nazareth, N°. 130, à Paris; & l'Abréviateur annoncera incessamment le terme après lequel les souscriptions ne seront plus admises, & l'époque de la publication de l'ouvrage, dont il ne sera tiré que le nombre d'exemplaires promis aux souscripteurs enregistrés.

Il seroit inutile d'insister sur l'importance des résultats que produiront cette invention

aussi sublime que simple dans ses moyens. La seule possibilité de restreindre à un genre d'étude toutes les idées indépendamment du mécanisme de chaque langue, doit enflammer la curiosité, non seulement du savant, mais encore celle des négocians, banquiers, hommes d'Etats, instituteurs; en un mot, de tout amateur de connoissance & de littérature. Et lorsque cette possibilité s'annonce sous la garantie publique d'un homme aussi éclairé, aussi vertueux, aussi justement célèbre que l'est le digne successeur de l'abbé de l'Épée, il ne peut y avoir de doute que l'ouvrage remplira exactement ce que l'annonce que nous venons de donner en fait attendre. On trouve dans l'Abbréviateur universel, ou Journal sommaire des opinions, & nouvelles politiques (feuille très-estimée & digne à tous égards de sa réputation) une lettre de Copenhague, adressée à un Danois à Paris, qui présume l'extention rapide que prendra ce nouvel art, dès qu'on en connoitra les élémens.

“ . . . Ayant de répondre à la lettre que
 „ vous m'avez fait l'honneur de m'écrire,
 „ j'ai voulu pouvoir vous informer du succès
 „ qu'auroit ici la paligraphie. Il n'y a que
 „ huit ou dix jours que je suis parvenu à
 „ publier l'annonce que vous m'avez en-

» voyée, déjà l'on a souscrit pour plusieurs
» exemplaires : le zèle que j'ai pour répan-
» dre la connoissance & le desir d'un ou-
» vrage aussi intéressant que neuf & utile,
» est puissamment étayé par l'enthousiasme
» que l'idée seule en produit ; ici elle a fait la
» plus grande sensation, quoique rien ne
» nous l'explique ; l'extrême simplicité des
» moyens & la vaste étendue des résultats,
» nous causent un étonnement & excitent
» une curiosité inexprimable ; & si nous
» n'avions quelque chose d'analogue dans
» l'usage commun des chiffres arabes, des
» notes de la musique & de l'algèbre, nous
» n'en aurions pas la lueur. Ce nouvel art
» devenu général, fera d'un intérêt sans
» borne, & la juste réputation du collabo-
» rateur de l'inventeur, ne permet aucun
» doute. Vous trouverez, Monsieur, en
» traduisant dans notre langue ce produit
» d'un génie créateur une pleine satisfaction,
» puisque vous contribuerez aux progrès
» des lumières, & mériterez la reconnoissance
» du commerce, des savans, de la généra-
» tion actuelle & de la postérité : faite sous
» les yeux de l'inventeur & de son illustre
» collaborateur, votre traduction ne peut
» être qu'un second original. La *pasigraphie*
» & le système décimal assureront à la fin

„ de ce siècle deux avantages distingués
 „ Car à l'avenir on ne dérobera plus à l'étu-
 „ tude d'autres objets, un tems précieux qu'il
 „ falloit jusqu'ici sacrifier aux langues & aux
 „ calculs, considérés comme instrumens
 „ pour acquérir d'autres connoissances”.

Nous désirerions terminer cette annonce en présentant à nos lecteurs les douze caractères paléographiques, & dès qu'on nous les enverra, comme on nous le fait espérer, nous nous empresserons de les leur communiquer.

En Suisse on peut souscrire pour cet ouvrage, chez Madame de Polier, Chanoinesse du S. S., à Lausanne.

LETTRE à l'auteur de la Quotidienne, par un de ses abonnés, Hambourg.

L'ANALISE de cet ouvrage dont nous n'avons pu qu'annoncer le titre dans notre précédent N^o., passeroit les bornes de notre Journal; il doit être lu en entier; mais pour donner une idée de la manière de l'auteur, nous nous contenterons d'extraire l'article suivant :

„ Les Mirabeau, & tous les autres chefs populaires ont sans doute concouru à la révolution, mais ceux d'entr'eux qui tour-à-

tour se font crus les auteurs & les chefs d'une révolution dont ils prétendoient diriger les fils, ont vu constamment ces fils se rompre & leur échapper, dès qu'ils cessioient eux-mêmes d'être des instrumens aveugles, & qu'ils vouloient faire servir la révolution à l'avantage de leurs passions personnelles. »

„ Oui, la plupart de ceux qui ont paru comme des rois sur cette scene de crimes, n'étoient en effet que des rois de théâtre, qui jouoient à leur insçu, le rôle qu'on leur avoit fait apprendre, & qui le jouoient d'autant mieux que, dans la distribution des caracteres, on avoit favorisé les passions dominantes de chaque individu. »

„ Quel est donc, direz-vous, le tyran, le héros, ou le Dieu, qui se cachant derriere les coulisses, fait mouvoir toutes ces machines? Le moteur en est une société secrète de prétendus philosophes, ou gens de lettres, répandus dans tous les pays, affiliés par une association semblable à celle des francs-maçons; avec un serment & des grades; qui infatués de je ne sais quelle philosophie, & sur-tout de celle de Kant, se font persuadés que l'espece humaine étoit susceptible de la plus grande perfection morale; que les Gouvernemens, de concert avec les Prêtres, l'avoient comprimés, & que

ç'étoit à eux [d'en feconder le germe en guérissant les hommes de toutes les superstitions religieuses, en anéantissant tous les Gouvernemens, &c. „

On suit l'auteur avec plaisir dans les développemens de ses idées.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Opuscule d'Homere, traduction nouvelle, par Mr. L. Coupé, 2 vol. in-18, avec le portrait d'Homere. Prix 200 livres; à Paris, de l'Imprimerie d'Honnert, 1796, & se trouve chez le citoyen Morin, Libraire & Commissionnaire, rue Chrif-tine, N°. 12, section du théâtre français, à Paris.

CES opuscules dont nous annonçons une traduction nouvelle, font le début d'Homere dans la carrière poétique. Le traducteur dans un discours préliminaire donne deux notices instructives, l'une sur l'origine & le genre de l'hymne, l'autre sur la *Batrachomyomachie*, poëme héroï-comique, ou burlesque: « l'hym-
» ne est la plus ancienne de toutes les com-
» positions poétiques; c'est la premiere ac-
» tion de grace que la terre rendit au ciel.
» Les premiers hymnographes, *Orphée, Musé,*

» *Linus & Lycus* chantoient les Dieux: leurs
 » chants adoptés par le peuple, devenoient
 » les prières publiques. Moins dévots que
 » ces premiers Théurgiques, Homere fut
 » plutôt le chantre de la volupté & des
 » graces que l'organe du peuple auprès de
 » la divinité; aussi en admirant sa délica-
 » tesse, son harmonie dans ce genre de com-
 » position, on chantoit rarement ses hym-
 » nes dans les temples”.

Bien au-dessus des anciens traducteurs, Monsieur L. Coupé, duquel la diction est toujours élégante & pure, nous paroît avoir conservé dans sa traduction toute la fraîcheur du premier âge de la poésie; il a sù naturaliser en français les images gracieuses ou sublimes, dont l'imagination brillante d'Homere ornoit ses tableaux.

Plus légère que l'hymne, la *batrachomyomachie* jette une variété agréable dans ce recueil: “ le plus petit sujet, un rien, [dit
 » Mr. Coupé] peut être l'objet d'un poëme
 » héroï-comique; ce genre ne produit pas
 » seulement des plaisanteries fines & déli-
 » cates, il est encore très-susceptible de mo-
 » ralités; il tient aux paraboles ingénieuses de
 » l'Orient, à l'apologue & aux fables des
 » Grecs; & comme tous les genres s'éten-
 » dent insensiblement, celui-ci a produit le

» burlesque, qui sous son enveloppe rébu-
 » tante, fournit souvent, & principalement
 » à Scaron, des critiques ingénieuses; & le
 » sage Homere lui-même a manié ce genre,
 » dont Mr. Coupé donne un echantillon
 » au lecteur, en lui traduisant le poëme in-
 » titulé: *Combats des rats & des grenouilles*,
 » si supérieurement imité par la Fontaine,
 » dans une belle fable que tout le monde
 » connoit ».

Des notices sur les plus illustres favans de l'antiquité qui ont éclairé les poëmes d'Homere, terminent ces deux volumes & renferment l'analyse des ouvrages d'*Apollodore*, de *Palephate*, d'*Hygin*, de *Fulgence*, de *Phornute*, d'*Albric*, de *Lilio*, *Gregorio*, *Giraldi*; ce morceau d'érudition mythologique est d'autant plus précieux aux amateurs de la saine littérature, que quelque intéressante que soient les recherches de ces auteurs sur la mythologie, elles restent enterrées dans de grandes bibliothèques, où elles sont perdues pour la plupart des lecteurs.

Mr. L. Coupé se propose de donner successivement la traduction de tous les poëtes Grecs, collection qui sera comp sée de 10 à 12 volumes du même format. Hesiode est déjà sous presse, & les échantillons de ces traductions, insérés dans les soirées littérai-

res, dont Mr. Coupé est l'un des principaux rédacteurs, ne peuvent qu'aiguillonner le desir de posséder bientôt toute la collection.

A N N O N C E

L I T T É R A I R E S U I S S E .

Versuch über die art und Weise wie Schweizer junglinge ihr Vaterland bereisen sollten.

Traduction allemande de l'essai sur la maniere dont les jeunes Suisses doivent voyager dans leur patrie, lu par son auteur Mr. L. P. B., dans l'assemblée publique de la société Helvétique à Arau, le 20 Mai 1795.

LE succès aussi général que mérité qu'a eu cet essai, inséré dans les *Etrennes Helvétiques*, & que tous les vrais patriotes liront avec intérêt, ne pouvoit qu'exciter le desir de le traduire pour la Suisse allemande. C'est cette traduction que nous annonçons aujourd'hui: dictée par le même sentiment d'amour pour la patrie, qui règne dans l'original, elle nous paroît digne de celui-ci. On ne peut trop inculquer à nos jeunes gens, les grandes vérités que l'auteur de ce morceau leur présente; on ne peut trop leur faire sentir, ainsi qu'à leurs parens, les avantages réels qui ré-

fulteroiènt pour eux de commencer leur carrière, non par des voyages dans l'étranger, mais en cherchant à s'acquérir la connoissance indispensable de leur propre pays. Loin de craindre la critique de ceux qui les *Etrennes Helvétiques* en poche, ne connoissent pas ce morceau, si nous n'avions l'espoir qu'il reparoitra dans le quatrième volume des *Mélanges Helvétiques*, nous croirions rendre service à nos lecteurs en l'insérant en entier dans nos feuilles. Après avoir lu le judicieux & séduisant développement des idées de l'auteur de cet essai, il est impossible de ne pas conclure comme lui, qu'autant les voyages dans l'étranger sont dangereux pour notre jeunesse dans l'âge des passions, autant ceux dans notre pays doivent lui être utiles. Sans avoir besoin d'autorité pour appuyer son opinion si bien démontrée, Mr. B. augmente cependant le plaisir de ses lecteurs en citant les vers dans lesquels l'abbé de l'Ille, en recommandant aux Français les voyages hors de chez eux, les déconseille aux Suisses, après avoir loué Sparte, pauvre, simple, isolée & respectée, ce poète charmant ajoute :

O vous qui l'imites, nations Helvétiques,
Parlez... pourquoi craint on pour vos vertus
antiques ?

Faut-il le demander ? Ennuyés d'être heureux,
Vous désertés vos champs pour nos murs dan-
gereux :

Venez-vous , dédaignant des biens inestima-
bles ,

Echanger vos vertus pour nos vices aimables ?
Aux portes des palais , vous veillez chez nos
grands ,

Hélas ! en chassez-vous les foudris dévorans ?
Fuyez donc ces palais , allez dans vos mon-
tagnes

Revoir vos simples toits , & vos chastes com-
pagnes ;

Vous n'y trouverez pas nos esprits pétillans ,
Nos ennuyeux plaisirs , nos spectacles brillans ,
Mais des époux constans , des épouses fideles ,
Mais des fils dignes d'eux , des filles dignes
d'elles ,

Des hommes dont les bras savent encore agir ,
Des femmes dont les fronts savent encor
rougir.

Ah ! bien loin de venir chercher notre licence ,
C'est nous que doit chez vous appeller l'in-
nocence.

A N N O N C E

DE DIVERS JOURNAUX FRANÇAIS.

Les soirées littéraires ou mélanges de traductions nouvelles des plus beaux morceaux de l'antiquité ; de pièces instructives & amusantes , françaises & étrangères , qui sont tombées dans l'oubli ; de productions , soit en vers , soit en prose , qui paroissent pour la première fois en public & d'anecdotes sur les auteurs & sur leurs écrits.

Nous avons déjà donné une idée préliminaire de cet intéressant Journal, pour lequel on souscrit à Paris chez le citoyen Honnert, rue du Colombier, N^o. 1160, & en Suisse au Bureau de notre Journal littéraire, chez Mme. de Polier, chanoinesse, à Lausanne.

Le prix est en numéraire ,

Pour 3 mois . . . 5 livres de France.

Pour 6 mois . . . 12

Pour l'année . . . 18

L'Abbréviateur universel, ou Journal sommaire des opinions & des nouvelles politiques.

Ceux qui par leur occupation ou par leur goût craignent les longs détails politiques

& les discussions partiales, liront avec empressement ce Journal bien écrit, bien rédigé, & qui rapproche le résultat des faits & le tableau du contraste des opinions. On souscrit à Paris, au Bureau de l'Abréviateur, rue Notre-dame-de-Nazareth, N^o. 130, & en Suisse, au Bureau du Journal littéraire de Lausanne, chez Madame la chanoinesse de Polier.

Le prix est en numéraire.

Pour 3 mois, 7 liv. 10 sols de France,

Magasin Encyclopédique, ou Journal des sciences & des lettres, rédigé par Aubin Millin, seconde année.

Les 24 premiers Numéros de ce Journal (auquel contribuent les savans & gens de lettres actuellement les plus distingués de la France) assurent sa réputation: il présente au lecteur des mémoires sur toutes les parties des arts & des sciences, des découvertes ingénieuses, des inventions utiles en tout genre: on y rend compte des expériences nouvelles; on y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant, de ce que les dépôts d'objets d'arts & des sciences renferment de plus curieux: on y trouve des notices sur

la vie & les ouvrages des favans, des littérateurs, des artistes, dont on regrette la perte; enfin des nouvelles littéraires de toute espece. Chaque numéro est composé de neuf feuilles in-8. : il en paroît un tous les quinze jours, & ces 24 Numéros forment 6 volumes par année, avec des gravures lorsqu'elles sont nécessaires.

On s'adresse pour l'abonnement au Bureau du magasin Encyclopédique, rue St. Honoré, N^o. 94, vis-à-vis le passage St. Roch.

Le prix est fixé en numéraire à 9 francs
 pour 3 mois
 18 pour 6
 36 pour un an

*Nouveaux cahiers de lecture ; ouvrage périodique ,
 rédigé par l'auteur du Guide du voyageur.*

Ce Journal, le seul ouvrage périodique littéraire françois qui se publie en Allemagne, est une continuation des cahiers de lecture rédigés depuis 1782 sans interruption, par Mr. Reichard, conseiller & bibliothécaire de Monseigneur le duc régnant de Saxe-Gotha. Il remplit l'attente qu'en a donné le prospectus, répond au talent du rédacteur, avantageusement connu dans la république des lettres,

& mérite l'accueil qu'il a reçu de tout tems du public.

Des pieces manuscrites, des fragmens, des mélanges extraits des livres tant anciens que nouveaux, des pieces fugitives en prose & en vers; enfin des nouvelles littéraires & scientifiques répandent autant de variété que d'agrément sur ces cahiers. Il en paroît un Numéro chaque mois, de six feuilles d'impression, broché & orné d'un portrait de quelques hommes célèbres ou de quelques estampes intéressantes pour son sujet.

On s'abonne au Bureau d'industrie à Weimar, ou à Gotha, chez le rédacteur, Mr. le conseiller & bibliothécaire. Reichard; on souscrit en tout tems, mais on ne s'abonne que pour une année.

Le prix est de 16 livres de France par an, payable en recevant le premier Numéro.

A M E S L U N E T T E S.

Sur l'AIR : que ne suis-je la fougere.

C'EST à vous, tristes lunettes,
 Que j'adresse ma chanson,
 La leçon que vous me faites
 Vient éclairer ma raison.
 Sur mon nez, quand je vous porte
 Je sens mon cœur affligé;
 C'est l'ecriteau sur la porte
 Qui m'annonce mon congé.

A l'aspect de cette affiche
 Adieu l'empire amoureux ,
 Du logis l'amour deniche
 Avec les ris & les jeux.
 Bacchus , aux vieillards propice
 Calme il est vrai leurs ennuis ,
 Mais c'est vivre avec le Suisse
 Quand les maitres sont partis.

Beautés , dont le caractere ,
 Les graces & la gaieté ,
 Assurent le don de plaire ,
 Plaignez moi par charite :
 En amour comme en morale
 Il faut prendre son parti.
 Le Tems bat la générale
 Tout marche & passe avec lui.

Par un Fribourgeois.

*Impromptu fait par Mr. de la Harpe lors de
 son voyage en Suisse , dans une campagne
 près de Lausanne.*

Sous ce toit isolé, que j'aime à parcourir
 Ces rochers , ces vallons , ces cieux , cette onde
 pure :

Le poëte y viendra pour peindre la nature ,
 Le sage pour la voir , l'heureux pour en jouir.

Distique sur le Moniteur.

CETTE feuille n'est pas le vain jouet du vent
 Avec trois Moniteurs on fait un parevent.

E N I G M E.

QUELQUEFOIS au plaisir je dois mon existence,
 Mais plus souvent encore au malheur des humains.
 C'est sur le lit de la souffrance,
 C'est chez l'homme courbé, sous le poids des destins,
 Que je nais mille fois, & que ma courte vie
 Se reproduit & multiplie :
 Sur les traces de la beauté
 Je m'empresse aussi de paroître ;
 Cruelle & charmante Myrthé,
 Combien de mes pareils tes beaux yeux font - ils
 naître ?
 C'est donc de la douleur, du plaisir, de l'amour,
 Que mes freres & moi nous recevons le jour.
 Lecteur, juge combien notre famille est belle !
 Mais vois en même temps l'atrocité du fort ;
 Le Temps frappe sur nous son empreinte cruelle ;
 L'instant où nous naissons nous apporte la mort.

C H A R A D E.

EN parcourant la gamme on trouve mon premier,
 Souvent a certain jeu l'on ga ne mon dernier.
 Pour t'assurer la nuit, tu portes mon en ier.

Le mot de la Charade du N. précédent est
moisson.

LE CONTEUR TURC.

*Extrait du voyage fait par terre aux Indes, par
Campbelle. (1)*

EN Turquie, où l'imprimerie n'est point encore connue, où la publication des productions littéraires se bornent à l'étroite sphère des manuscrits, & où, par conséquent, le génie écrivain est infiniment moins excité, les anecdotes, les contes, forment une profession particulière, étudiée avec soin, dans laquelle se développent souvent de grands talents, & qui, de même que les brochures à la mode Européenne, procurent un gain considérable à ceux qui s'y exercent.

Me trouvant à Alep en Syrie, un François de mes amis qui, habitué dans cette ville, guidoit mes courses pour la connoître, me proposa un jour de parcourir avec lui les hôtelleries ou *Caravanserais*, en m'assurant que nous y trouverions des objets de récréations :

(1) Des obstacles imprévus nous mettent dans l'impossibilité de donner ce mois-ci la suite d'Adrienne, mais nous espérons être à même de l'insérer dans le prochain N^o. de Septembre.

j'y consentis; nous en avons déjà vu deux, & je ne pus qu'admirer la police & la philanthropie de ces établissemens: ils réunissoient en général tout ce que demandent les besoins, les commodités & l'agrément des étrangers. En sortant de là, & après avoir fait quelques pas, mon conducteur s'arrêta tout-à-coup devant une autre de ces maisons; il me fit signe de me taire, écouta un moment avec attention: — Entrons ici, me dit-il enfin, je crois qu'il s'y passe une scène amusante. Je le suivis dans la salle où l'on buyoit du café. Je vis un grand cercle, quelques personnes étoient, à la manière Turque, assises par terre, les jambes croisées, d'autres sur des especes de tabourets, d'autres debouts; un homme au milieu du cercle gesticuloit avec feu, déclamant à voix haute.

La modifiant habilement, c'étoit tour à tour la lenteur de la réflexion, la rapidité ou la chaleur de la passion qui moduloit ses tons, de manière qu'ils avoient tous une signification, & que sans comprendre les paroles, il me parut, par l'expression de son accent, le naturel de sa pantomime, le jeu plein d'esprit & de feu de sa physionomie, qu'il haranguoit son auditoire avec autant d'éloquence que d'agrément.

On l'écoutoit avec l'attention la plus sou-

tenue (& telle que soit la gravité Turque) ils éclatoient souvent de rire. Tout-à-coup, au milieu du torrent de son exposition, l'Orateur s'interrompit, se glissa vers la porte, & disparut à nos yeux.

Cet homme, me dis-je à moi-même, est sans doute quelque fou spirituel & amusant; je voulus me retirer aussi, mon conducteur m'arrêta; tout n'est pas fini, me dit-il, attendez un moment. En effet, il y avoit à peine quelques secondes que l'orateur s'étoit éclipsé, & le silence observé pour l'écouter se changea en un bourdonnement semblable à celui d'une ruche d'abeilles: bientôt les voix s'éleverent, on entendit des disputes, des cris. Enfin, les argumens devinrent si démonstratifs, que je frémis pour toutes les barbes de l'assemblée. Cette scene, vraie caricature, m'avoit inspiré une telle envie de rire, que pour l'étouffer, je m'étois vu obligé de mettre mon mouchoir devant la bouche, mais les tourmens que je me donnois pour me retenir, commençoient à devenir infructueux, j'allois éclater; & mon ami craignant, & pour lui & pour moi, les suites de cet éclat, m'entraîna bien vite dans l'avant-cour de la maison, où le rire immodéré auquel je me livrois, l'ayant gagné, nous fumes un bon moment sans qu'il nous fut possible, à moi d'articuler un mot,

& à lui de m'expliquer ce qui venoit de se passer : au nom du ciel, m'écriai-je enfin, que signifie la scène dont nous venons d'être les témoins ? Quel est cet échappé des petites maisons qui haranguoit la compagnie ?

Que dites-vous, répondit mon ami, gardez-vous bien de lui donner ce nom, celui que vous croyez un fou, est un des plus fameux conteur & fabuliste de toute l'Asie ; il ne lui manque que le secours de la presse, pour égaler nos Bocace, Marmontel, Diderot, ou tout autre conteur célèbre de l'Europe que vous pourriez me nommer. En passant devant cette maison, ajouta mon ami, j'ai entendu sa voix, je connois son talent, j'ai voulu vous surprendre. Il racontoit une histoire comique sur l'avarice ; son héros, un harpagon, nommé *Cassem*, par la bassesse de son ame & l'excès de son avarice, se trouve entraîné dans une série d'accidents qui le ruinent ; l'orateur a dessiné ce caractère avec tant de force, tant de vérité ; il a semé son récit de traits si fins, si comiques ; sa manière de conter est si spirituelle, si originale ; son langage, aussi pur qu'élégant, est tellement embelli, vivifié par sa pantomime, & le jeu de sa physionomie, qu'il a (comme vous avez pu le voir) captivé l'attention exclusive de

son auditoire, & arraché à la gravité Turque, l'expression de la gaieté. —

Eh ! pourquoi donc s'est-il si subitement interrompu & éclipse ? —

C'est précisément là, répondit mon ami, un des principaux talens de ce conteur ; & celui qui lui procure ses plus abondantes recettes ; car s'interrompant d'ordinaire au moment le plus intéressant de son récit, au moment où l'imagination enflammée de ses auditeurs est au plus haut point d'attente, il aiguillonne habilement par là leur curiosité, leur impatience, sur le dénouement, & il est assuré qu'il aura, le jour suivant, non-seulement les mêmes auditeurs, mais un plus grand nombre encore, qu'attire le récit de ce que les autres ont entendu, & le desir d'en apprendre la fin. —

Je comprends cela, dis-je en interrompant mon ami, mais m'expliquerez-vous le sujet des violens débats auxquels l'assemblée s'est livrée après le départ de l'orateur ? —

Celui-ci, répondit mon ami, s'est interrompu au moment où son héros (qui ne le cède en rien à l'avare de Moliere) après plusieurs mésaventures qu'il s'est attirées par avarice, est enfin surpris, cherchant un trésor dans le jardin du Cadi, & conduit devant cet officier de la justice. Un applaudissement

universel a d'abord succédé au silence avec lequel on écoutoit le conteur ; mais celui-ci parti, malgré l'admiration générale qu'il a laissé, & qui s'est conservée dans l'assemblée, on s'est permis de commenter l'histoire commencée ; on s'est demandé les uns aux autres, quelle en seroit la conclusion la plus vraisemblable ? Cette question a fait naître presque autant d'opinions diverses, qu'il y avoit d'individus dans l'assemblée ; chacun soutenoit la sienne ; vous savez ce que c'est que le choc de l'opinion & la chaleur que donne l'amour-propre à défendre celle qu'il s'approprie. Bientôt on en est venu à des personnalités ; des injures & des violences en ont été les suites naturelles, quoiqu'il y ait cent à parier contre un qu'aucun des disputans n'a deviné l'idée du conteur. Un d'entr'eux, esprit rusé, a dit d'un air fin, qu'il parioit que Cassem finiroit par enlever la fille du Cadi : on s'est recrié contre l'in vraisemblance de ce dénouement ; alors un autre penseur, prenant la parole avec feu, a déclaré être pleinement convaincu, que Cassem finiroit par être condamné au pilori, à la bâtonnade ou à la potence.

Ici j'interrompis mon ami. — Mais comment est-il possible, lui dis-je, qu'une société de vingt à trente personnes de bon sens, puisse être assez déraisonnable pour se querel-

ler sur le dénouement d'une fiction qui dépend absolument de l'imagination du conteur ?

Voilà précisément, reprit mon ami, ce qui prouve combien la liberté d'opinion est dangereuse dans des choses essentielles, puisque des vérités pareilles entraînent de tels débats. Quoiqu'il en soit, il me semble entre nous, qu'il est moins déraisonnable de discuter sur les développemens & la conclusion d'une histoire, tandis qu'elle n'est pas terminée, que d'attendre pour cela son dénouement comme on le fait en Europe. Ici, lorsque le conteur a terminé sa fable, les auditeurs s'en vont contents, les critiques se taisent, mais en Europe, cette caste imposante attend, le jonc levé, la conclusion du pauvre auteur : à peine son ouvrage est sorti de la presse, les dards l'atteignent de tous côtés. Mais aussi, il faut favouer, chez les Turcs, la critique n'est autre chose qu'une libre expression du sentiment ou de la pensée; chez nous, c'est un métier exercé par spéculation, souvent par envie, par méchanceté, & quelquefois par la vanité & la prétention de décider en juge souverain, de l'éloge ou du blâme; demain, continua mon ami, nous retournerons entendre notre conteur, il finira ou continuera son conte.

Le jour suivant, ce fut dans un autre café que l'orateur déploya son talent; &, à ce que me dit mon ami, ce fut sur un tout autre sujet. Mais nous suivions si constamment ses traces, que nous assistâmes enfin à la conclusion de l'histoire de Cassem, absolument différente de ce qu'avoient imaginé les critiques Turcs, car Cassem ne fut ni bâtonné, ni mis au pilori, ni pendu; il n'enleva & n'épousa point la fille du Cadi; il vécut, & ce fut pour apprendre, par son expérience, que l'avarice est une folie, & que le plus grand degré de sagesse est celui qui nous apprend à jouir, mais avec modération & reconnoissance, des biens que nous accorde la Providence.

I S M A E L,

Anecdote Algérienne, extraite des Soirées littéraires.

UN Algérien, nommé Ismaël, avoit été pris par une galere de Malthe, avec sa fille, qui étoit d'une beauté rare, & conduit dans cette île pour y être réduit en esclavage. Il arriva sur la place où l'on vendoit les esclaves; sa fille, qui étoit à côté de lui, attire tous les regards. Un riche négociant la marchandé, il est déjà presque convenu du prix; elle se désole, & son

pere est au désespoir. Le chevalier de Choiseul, qui avoit pris la tartane où étoient des deux infortunés, paroît dans ce moment sur la place. Ismaël se jette à ses genoux : „ Brave chrétien, lui dit-il, si l'honneur qui a toujours distingué ta nation, règne en effet dans ton ame, & si les lois sacrées de la nature ont de l'empire sur toi, regarde ma misere, & console tes semblables. C'est à toi que j'ai remis les armes; mais je n'ai remis ma fille à personne; rend-la moi, & je prie le ciel de couronner tes vertus.

Choiseul, pénétré de la douleur de cet étranger, lui tend la main, vole auprès de la jeune Algérienne, au moment où elle allait être adjudgée, couvre l'enchère, obtient la malheureuse, & la rend à son pere.

Il fait plus, il embarque le pere & la fille sur un bâtiment neutre, après avoir obtenu également la liberté d'Ismaël; celui-ci, en partant, arrose de ses larmes les pieds de son libérateur, & lui dit : „ Un bienfait n'est jamais perdu; homme généreux, mon bonheur seroit de te prouver qu'il est aussi des vertus au fond de ma patrie; mais si le ciel m'envie cette grace, je le prie au moins de répandre sur toi ses plus précieuses faveurs.” Sa fille se jette également aux genoux du guerrier bienfaisant; le Chevalier les relève, ils partent.

Peu de tems après, Choiseul retourne en France. Louis XIV régnoit alors, & venoit de déclarer la guerre aux Algériens. Le fameux Abraham Duquêne fut chargé de cette expédition, & ce même Choiseul partit avec lui. On bombarda Alger; on incommoda extrêmement cette florissante ville : mais les Français perdirent aussi bien du monde dans les sorties vigoureuses que firent les assiégés; ils eurent un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouva Choiseul.

Les Algériens, désespérés de leurs pertes, & dans la vue d'éloigner les Français de leurs murs, firent attacher tous les prisonniers à l'embouchure des canons, & faisoient voler leurs têtes sous les yeux de Duquêne.

Choiseul étoit une de ces malheureuses victimes. Déjà les canonniers l'emmenoit pour lui faire endurer cet horrible supplice. Mais le Dieu de la reconnoissance attira sur ses pas le généreux Ismaël : il vole dans les bras de son libérateur; il veut être le sien à son tour; il demande sa grace, on le refuse; il offre toute sa fortune, on le refuse encore, & déjà Choiseul est attaché à l'embouchure de l'atmosphérique machine : qu'on m'y attache aussi, s'écrie le vertueux Ismaël. La mèche étoit prête; il vole au canon; il se jette dans

les bras de son bienfaiteur ; *nous périrons du moins ensemble*, c'est tout ce qu'il peut dire.

Le Bey étoit près du lieu où se passoit cette scène de sentiment, où un grand crime alloit se consommer : il l'empêche ; Choiseul est délivré, & Ismaël obtient la grace qu'il avoit si ardemment sollicité. Mais il manquoit un personnage principal à cette scène intéressante ; la fille d'Ismaël arriva ; „ mon pere, lui dit-elle, notre reconnoissance reste imparfaite : nous sauvons la vie de l'homme vertueux, mais il est toujours dans les fers ; il faut les faire tomber. Tous les biens que nous avons acquis depuis notre retour de Malthe sont à lui ; offrons-les au Bey ; offrons-les à quiconque lui rendra la liberté.” Oui, ma fille, ma digne fille, reprit Ismaël.

Ils vont montrer au Bey leurs cœurs brûlans du sentiment sacré de la reconnoissance ; ils l'échauffent, l'enflamment, l'agrandissent lui-même, & les fers de Choiseul sont brisés.

NOTICE SUR MALESHERBES,

*Par J. B. Dubois, extraite des cahiers de lecture ;
rédigés par Mr. Reichard de Gotha.*

UN jour du mois de décembre 1793, *Malesherbes*, une bêche à la main, alloit parcourir

les jardins & ses bois, lorsqu'il aperçut, dans une allée, un groupe d'hommes qui s'acheminoient vers sa maison; à leur tête étoient trois individus aux cheveux noirs & plats, à la barbe longue, armés d'un sabre en bandoulière: c'étoient trois membres d'un comité révolutionnaire de Paris qui, en vertu d'ordres dont ils étoient porteurs, menoient à leur suite la municipalité, pour mettre en arrestation & emmener à Paris le gendre & la fille de *Malesherbes*.

Ce cruel message fit la plus vive impression sur lui; mais en revenant avec les Sbirres de la tyrannie, il sentit qu'il devoit déguiser son affliction, pour ne pas décourager ceux qui en étoient l'objet. Il espéroit même qu'il pourroit être le compagnon de leur infortune; mais par un raffinement de barbarie, dont le système a été suivi de la manière la plus atroce jusqu'à sa mort, on vouloit qu'il épuisât, goutte à goutte, la coupe amère de la douleur. Son gendre & sa fille partirent, & il resta avec ses petits enfans.

Ce premier événement répandit la terreur dans le lieu respecté jusqu'alors par la tyrannie decenvirale. *Malesherbes*, seul au milieu du reste infortuné de sa famille, s'occupoit à la consoler & à lui donner des espérances dont il avoit besoin lui-même, lorsque le len-

demain avant le jour, de nouveaux satellites se présenterent avec une nouvelle liste de proscription, qui embrassoit à la fois *Malesherbes* & ses plus jeunes enfans.

La terreur n'avoit pas encore jetté d'assez profondes racines dans le cœur des habitans de la commune, pour étouffer entierement les élans de l'indignation, de la douleur, de la reconnoissance. La tristesse étoit empreinte sur tous les visages; on osoit se demander ce que ce vertueux patriarche avoit fait pour mériter cet excès de rigueur; on osoit jurer qu'il étoit innocent; & quatre officiers municipaux, au nom de leur commune, eurent le courage de se porter pour sa caution, & de l'accompagner avec sa famille, afin d'écartier du moins, l'appareil humiliant d'une force armée, dont les arrestateurs vouloient entourer les voitures.

Au milieu des sentimens douloureux qui déchiroient les cœurs, & de la terreur qui glaçoit les ames, *Malesherbes* conservoit le calme de la vertu. Moins incertain sur son sort, qu'il trouvoit plus doux, parce qu'il le partageoit avec ceux qu'il aimoit, sa gaieté franche ne l'abandonnoit point. Sa conversation aussi libre, aussi variée, aussi instructive qu'elle l'avoit toujours été, n'avoit aucun trait à sa situation; & si le langage grosse-

rement atroce de ceux qui l'enchaînoient, n'avoit offert un contraste qu'il étoit difficile de ne point remarquer, on eût dit que c'étoit des amis ou des voisins qu'il recevoit.

Il partit enfin, & dès la nuit même on le conduisit à la maison d'arrêt des Madelonnettes, avec son petit-fils Louis le Pelletier, tandis que les autres petits enfans furent dispersés dans des prisons différentes.

Oh toi, jeune infortuné, qu'un âge voisin de l'enfance ne peut garantir de la proscription, tu entres pour la première fois dans la carrière du malheur; pour la première fois ton cœur sensible, frappé dans ce qu'il a de plus cher, éclaire ta raison naissante; tu sens qu'avant de te plaindre de l'injustice qui t'opprime, tu as des devoirs à remplir, & si tu ne peux en même tems adoucir la captivité de parens que tu chéris, tu te consoles par les soins assidus que tu rends à ton vénérable ayeul, dont tu partages la détention. Tu l'as vu, cet homme de bien, aux prises avec le malheur! dis-nous si les fers de la tyrannie altérèrent jamais la sérénité de son ame. Changea-t-il un seul instant d'humeur ou d'occupations? Les objets de ses études ne furent-ils pas constamment les mêmes? Ne travailloit-il pas sans cesse à mettre en ordre les idées de bien public qu'il concevoit? Son

exemple t'a appris, fans doute, que le bon citoyen, celui qui aime véritablement sa patrie, peut bien éprouver l'injustice & l'ingratitude de ceux dont il veut le bonheur, mais qu'il ne pense à se venger que par des nouveaux bienfaits ; il t'a appris, en même tems, que l'homme de bien malheureux, trouve ses plus douces consolations dans le témoignage de sa conscience & les sentimens de la nature. C'étoit une consolation réelle pour lui, de voir à ses côtés un enfant qu'il chériffoit, & d'appercevoir dans sa conduite & son courage, le germe des espérances qu'il donnoit pour l'avenir.

Mais aux foins touchans qu'il recevoit de son petit-fils, Malesherbes desiroit d'ajouter le bonheur de se réunir au reste de sa famille. C'étoit peut-être la première fois qu'il formoit une demande pour lui-même ; il demandoit avec instance, il l'obtint. En effet, il fut réuni, avec toute sa famille, dans la maison d'arrêt du Port-libre, & de ce moment même il ne desira plus rien.

Son arrivée à Port-libre jetta la consternation parmi les malheureux habitans de cette prison d'Etat ; ils sentirent alors que ni les vertus, ni les talens, ni le patriotisme ne pouvoient les garantir de la proscription, ou plutôt qu'ils ne seroient qu'à provoquer son

activité. Un vieillard détenu à Port libre, & qui a publié quelques anecdotes sur sa captivité, raconte ainsi l'arrivée de Malesherbes.

„ Un soir, dit-il, on avoit réussi à se distraire par une conversation pleine d'intérêt; tout-à-coup on annonça l'arrivée de Malesherbes & de toute sa famille; personne ne fut plus rassuré sur son sort, quand on vit que la vertu de *Malesherbes* ne pouvoit le garantir, ni lui, ni sa famille; il entra, & le premier mouvement, au milieu de la douleur générale, fut de lui céder la place d'honneur au milieu de nous. Je vois encore sa sérénité : *Cette place que vous m'offrez*, dit-il, *elle appartient à ce vieillard que j'apperçois, car je le crois plus âgé que moi*, c'étoit moi qu'il désignoit. Nous fondîmes en larmes, & lui-même avoit peine à contenir celles que lui causoit notre émotion. ” Enfin, le moment arriva où la tyrannie voulut épuiser toutes ses fureurs sur cette famille infortunée. Le gendre de *Malesherbes*, le pere respectable de ce jeune homme qui, oubliant son propre malheur, ne pensa qu'à donner quelque consolation à son ayeul & à ses parens, le vertueux Lepelletier Rosambo est enlevé à ses enfans, transféré dans une autre prison, & peu de jours après, il périt sur un échafaud. Le lendemain (2 floréal) les satellites de la mort viennent arracher à leur

douleur

douleur *Malesherbes*, sa fille, sa petite fille, & l'époux de cette jeune personne. C'est dans ce moment plein d'horreur que la fille de *Malesherbes*, si digne de lui à tant d'égards, fit ses adieux à la citoyenne Sombreuil, qui avoit sauvé la vie de son pere, le 2 septembre, & lui dit ces paroles touchantes que l'histoire doit conserver : *Vous avez eu la gloire de sauver votre pere, j'ai du moins la consolation de mourir avec le mien.*

Vouloir peindre la situation de l'ame de *Malesherbes*, au milieu des atrocités dont il étoit la victime ; caractériser la cruauté recherchée de ses bourreaux, qui éteignent à la fois trois générations, & qui le forcent à être le témoin de la perte de ceux, pour lesquels il auroit mille fois sacrifié sa vie ; donner une idée de la douleur profonde & du désespoir de trois enfans qui existent encore ; c'est une entreprise trop au-dessus de mes forces.

La vie de *Malesherbes*, cette vie si précieuse aux amis du bien & de l'humanité, alloit se terminer, & *Malesherbes* se montre encore lui-même. Il avoit payé à la nature le tribut que lui devoit sa sensibilité ; il avoit prodigué à ses enfans les encouragemens si nécessaires dans ces momens difficiles ; il veut encore leur donner l'exemple de la force de l'homme de bien, lorsqu'il lutte avec la mort, ou plu-

tôt, il donne cet exemple sans y tacher, en s'abandonnant au calme sublime qui le caractérisa toujours, même au milieu des souffrances. Ses mains sont liées, il s'achemine vers le tombeau ; déjà il alloit franchir le seuil de sa prison, pour monter sur la fatale charrette qui l'attend ; il s'entretenoit avec ceux qui le trouvoient près de lui ; ses yeux naturellement foibles, & dont l'un clignotant sans-cesse, entrevoit à peine les objets, n'apperçoivent point les obstacles qui sont devant lui : son pied mal assuré, heurte contre une pierre qu'il rencontre : *Voilà*, dit *Malesherbes* à son voisin, *ce qui s'appelle un mauvais présage ; un Romain à ma place seroit rentré ;* & il continue sa marche en riant.

° Cette gaieté inaltérable, qui formoit l'un des traits les plus remarquables & les plus heureux de son caractère, ne se démentit jamais ; elle tenoit à des causes qu'il peut être intéressant de rapprocher, pour ceux qui aiment à connoître *Malesherbes*, & pour ceux qui l'ont connu.

Un tempérament robuste ; & qui l'eut été encore davantage, si *Mal sherbes* n'en avoit abusé par des travaux forcés & par des veilles prolongées, contribuoit sans doute, à entretenir en lui cette sérénité précieuse ; mais il la devoit sur-tout, à la force de sa raison,

à l'activité de son imagination. L'une l'avoit engagé de bonne heure, à briser les liens des préjugés & des habitudes, qui enchaînent trop souvent les hommes les plus éclairés; l'autre, secondee de la mémoire la plus tenace & la plus étonnante, lui présentoit & lui rapprochoit sans cesse, avec célérité, ce que l'expérience de tous les siècles apprenoit sur chacun des objets qu'il avoit à considérer. Il les réduisoit ainsi promptement à leur juste valeur, & conséquemment il ne pouvoit éprouver aucun sentiment exagéré, aucun de ces sentimens qui conduisent à l'enthousiasme ou à la crainte.

Philosophe pratique dans toute la force de l'expression, jamais il ne contracta de ces habitudes nées de l'amour de soi, & qui deviennent une seconde nature. Les plaisirs de la table n'existoient point pour lui; il étoit indifférent sur la qualité des mets qui lui étoient offerts, sur le tems auquel on les lui présentoit, & sur la maniere dont ils étoient servis. Une chaise, une botte de paille, la terre nue, tout lui étoit indifférent, quand il s'agissoit de se livrer au repos. Plus d'une fois il passa les nuits sans se coucher, & ordinairement, dans les dernières années de sa vie, il se couchoit à moitié habillé, pour se remettre au travail immédiatement en se le-

vant. Un jour, pendant l'hiver le plus rigoureux, on le trouva, à quatre heures du matin, la tête, les jambes nues, sans autre vêtement que sa chemise, sans feu, écrivant à son bureau; il avoit voulu se coucher à deux heures, avoit lui-même éteint son feu, s'étoit deshabillé, & au moment où il alloit entrer au lit, tout occupé d'un travail important, qu'il rédigeoit, une idée subite l'avoit engagé à reprendre la plume, & il ne l'avoit point quittée.

Il ne s'occupoit pas davantage de ses vêtemens, l'habit le plus simple étoit celui qui lui convenoit le mieux; il n'en changeoit presque jamais, & souvent on le prit pour un laboureur ou un ouvrier.

Son accueil, ses manières étoient simples comme sa vie; son affabilité connue, lui attiroit la confiance de tout le monde; jamais il ne dédaigna de s'entretenir avec celui qui se présentoit, quel qu'il fut, & on le quittoit avec peine, pénétré de reconnaissance pour sa bonté & enchanté de sa bonhomie. Il m'a dit lui-même souvent, qu'il n'avoit jamais conversé avec les hommes les plus grossiers, les moins instruits, sans avoir appris quelque chose qu'il ne savoit pas.

Les sciences & les arts utiles occupoient particulièrement ses loisirs: mais il étoit pro-

digieusement instruit en littérature; son goût étoit digne des modèles qu'il s'étoit choisis dans sa jeunesse, & il savoit par cœur tous les auteurs classiques anciens, & ceux dont la France s'honore; *Horace* parmi les latins; *Corneille*, *Racine*, *la Fontaine*, *Moliere*, & *Voltaire*, parmi les modernes, étoient ceux qu'il relisoit sans cesse. *Racine* étoit celui qu'il citoit le plus souvent, & ces citations étoient souvent accompagnées de remarques pleines de sagacité & de profondeur, que j'aurois bien voulu pouvoir recueillir.

Il contoit avec une facilité & un intérêt qui n'appartenoient qu'à lui, & il étoit difficile de passer une heure dans sa société, sans être frappé de plus de vingt anecdotes plus piquantes & plus neuves les unes que les autres.

Ce n'étoit donc point pour flatter sa vanité & décorer leurs listes du nom d'un homme puissant, que les trois académies & la société d'agriculture l'avoient admis. Il avoit été nommé à l'académie des sciences en 1750; à celle des inscriptions & belles-lettres en 1759, & à l'académie Française en 1775. Combien de savans académiciens avoient moins de titres que lui!

Je n'ai pu qu'indiquer ceux qui lui donnent des droits à figurer d'une manière si

honorable dans la république des lettres. C'est aux amis nombreux qu'il y avoit, à publier des détails que je ne puis réunir ici. Plusieurs de ces amis n'existent plus, mais il en est encore un grand nombre dont la voix sera écoutée plus favorablement que la mienne; par exemple, *André Thouin, Charles l'Héritier, Gaillard, Abeille, Jussieu, Tessier, Cels, Daubenton.*

Je ne m'arrêterai pas non plus aux preuves multipliées qu'il donna de sa bienfaisance & de la bonté de son cœur. Il étoit toujours prêt à accueillir, à consoler & à secourir celui qui souffroit ou qui éprouvoit des besoins; il s'identifioit en quelque sorte avec lui; il sollicitoit de lui ces épanchemens intimes, qui sont le premier soulagement dans le malheur; il lui prodiguoit enfin tous les secours qui étoient en son pouvoir. Souvent même il alloit au-delà de ce que sa fortune sembloit devoir lui permettre; ces excès de bienfaisances devinrent si multipliés, qu'il se vit obligé de s'imposer la loi de ne toucher à la fois, & à terme fixe, qu'une somme déterminée. Encore cette précaution fût-elle quelquefois inutile. Un jour entr'autres, je fus témoin des reproches que lui faisoit un homme de bien, son ami, auquel il avoit confié la gestion de ses affaires. Il en avoit reçu, le matin même, la somme qui devoit lui servir

pour les depenses d'un mois, & il l'avoit donnée à un indigent. *Malesherbes* lui peignoit la malheureuse situation de celui qu'il avoit secouru, avec le même intérêt & la même chaleur qu'un autre auroit mis à plaider sa propre cause. *Vous voyez bien*, ajouta-t-il, *que je ne pouvais pas faire autrement.*

Si je voulois rapporter tous les traits de ce genre, que le hafard m'a dévoilés, cette notice passeroit les bornes qui me sont prescrites. Je desire qu'elle suffise pour faire connoître *Malesherbes*, tel que je l'ai connu moi-même; je desire encore plus que son éloge soit entrepris par une main plus exercée que la mienne. Guidé par l'amitié & la reconnoissance, j'ai répandu quelques fleurs sur son tombeau; c'est aux talens distingués à y attacher une guirlande qui ne puisse jamais se flétrir.

Malesherbes est mort âgé de 72 ans, 4 mois & 15 jours. Il n'avoit eu que deux filles, & le seul héritier mâle qu'elles lui ayent donné est Louis le Peletier-Rofambo, jeune homme de la plus belle espérance.

NOTICE SUCCINTE,

Relative à l'établissement d'une école pour l'instruction des Sourds-muets, à Zurich.

SI la faculté de la parole forme la prérogative la plus précieuse de l'homme, si seule elle le met en état de se faire des idées nettes & distinctes, au moyen des signes arbitraires, énoncés de bouche ou par écrit, si seule elle nous fait jouir des avantages les plus réels de la société, en nous apprenant à communiquer toutes nos pensées à nos semblables, & à comprendre tout ce qu'ils veulent nous faire savoir, on ne sauroit nier que l'art qui procure cette prérogative inestimable aux êtres infortunés à qui la fortune sembloit l'avoir enlevée à jamais, en les privant entièrement de l'organe de l'ouïe, ne soit une des plus admirables inventions de l'esprit humain. Cet art merveilleux, inconnu à toute l'antiquité, étoit encore à son berceau au commencement de notre siècle; & malgré les progrès étonnans qu'il a fait jusqu'à ce jour, on sent aisément que les talens distingués, la patience & le courage nécessaires à ceux qui veulent s'y consacrer, sont des conditions qui doivent rendre le nombre des instituteurs

des sourds-muets bien petit. Aussi les hommes intéressans qui embrassent cette pénible vocation , malgré les difficultés dont elle est hérissée , méritent à tous égards , une place distinguée parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Notre patrie a donc tout lieu de s'applaudir d'avoir donné le jour à un de ces hommes estimables , & il sera bien plus flatteur pour elle encore de le retenir dans son sein , en encourageant ses utiles travaux. Après avoir obtenu les succès les plus brillans dans une éducation particulière de ce genre , achevée depuis peu de tems , il vient de se retirer à *Zurich* sa patrie , où il se propose de former un institut, destiné à rendre à la société les infortunés que le défaut d'organisation semble en avoir exclus. C'est à faire connoître plus particulièrement cet habile instituteur des sourds muets , qu'est destinée la notice que l'on met ici sous les yeux du public.

Mr. *Ulrich* , (c'est ainsi qu'il se nomme) eut l'avantage de passer quelques-unes des années de sa jeunesse dans la maison de Mr. *Keller* , Pasteur de *Schlieren* , dans le canton de *Zurich*. Ce vertueux ecclésiastique consacroit alors ses loisirs à élever deux jeunes gens privés de l'organe de l'ouïe , & par conséquent , de l'usage de la parole. Soit qu'il eût entendu parler des succès de Mr. l'Abbé de *l'Éclé* , soit

que son propre génie lui eût suggéré d'intéressantes découvertes, il eut la satisfaction de mettre ces enfans en état de se faire parfaitement entendre des personnes dont ils étoient entourés; & Mr. *Ulrich*, témoin de ses travaux, y prit tant d'intérêt, & montra tant d'aptitude à les partager, que ce respectable pasteur fit tout ce qui dépendoit de lui pour cultiver des dispositions aussi heureuses. Il lui fit part de ses découvertes, en lui développant les principes sur lesquels reposoit sa méthode, (*) & en lui enseignant à en faire l'application dans la pratique. Le succès répondit à son attente, ou plutôt il la surpassa, de sorte qu'il lui conseilla de se vouer entièrement à cette honorable vocation. Pour perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises à *Schlieren*, Mr. *Ulrich* résolut de s'adresser à Mr. l'Abbé *de l'Épée*, auquel il écrivit dans

(*) L'analyse de cette méthode avoit été exposée à Mr. l'Abbé *de l'Épée*, dans une lettre fort détaillée de Mr. le Professeur *Hottinguer*, savant de la première distinction. Quoique cette méthode differât essentiellement de celle du vertueux instituteur François, ce dernier, supérieur à toute jalousie, fut charmé des principes de Mr. *Keller*, & leur donna l'approbation la plus flatteuse dans sa réponse à Mr. *Hottinguer*.

ce dessein. L'Abbé lui répondit de la manière la plus affectueuse, en l'encourageant par les motifs les plus nobles, à vouer son existence à ces œuvres d'humanité. Il l'assuroit entr'autres, qu'il s'empreseroit toujours de saisir l'occasion de former d'habiles instituteurs, & l'invitoit, en conséquence, à se rendre auprès de lui à *Paris*, mais sous la condition expresse, qu'il ne seroit jamais question d'aucune récompense pour les soins qu'il se proposoit de lui donner. Mr. *Ulrich* profita, sans tarder, des bonnes dispositions de l'Abbé de *l'Épée* en sa faveur, & il passa environ un an avec cet homme vertueux, qui trouva trop de dispositions dans son nouvel élève, pour ne pas les cultiver avec le plus grand zèle.

Le caractère estimable de Mr. *Ulrich*, son humanité, ses excellens principes, qui, dans un âge où le plus souvent on ne s'est point encore donné le tems de réfléchir sur soi-même, étoient déjà invariablement fixés, lui gagnèrent bientôt le cœur de l'Abbé. Ce sont sur tout ces qualités précieuses qui savent gagner des cœurs de cette trempe : les talens distingués de Mr. *Ulrich* suffisoient sans doute pour intéresser Mr. de *l'Épée* ; mais pour en être aimé comme un fils l'est du plus tendre des pères, il falloit avoir des vertus analogues aux siennes ; il falloit un cœur brulant

de l'amour de l'humanité, & du désir de lui être utile. C'étoit le cas de Mr. *Ulrich*, & telle fut la source de la vive & tendre amitié que lui voua cet habile & vertueux instituteur.

Sans entrer ici dans des détails qui me meneroient trop loin, je me contenterai de dire, qu'après avoir tiré le plus grand parti des leçons de Mr. *de l'Épée*, & s'être entièrement pénétré de ses principes, Mr. *Ulrich* revint dans sa patrie, après avoir donné à son instituteur la parole solennelle qu'il avoit exigée de lui, de communiquer dans la suite, à tous ceux qui le desireroient, les connoissances qu'il avoit acquises à *Paris*.

De retour à *Zurich*, il s'occupa, pendant plusieurs mois, à combiner la méthode de Mr. *Keller*, son premier maître, avec celle de Mr. *de l'Épée*, de sorte que, sans s'attacher exclusivement à aucune des deux, il s'appliqua à en réunir les avantages, en y joignant ce que ses méditations lui suggéroient de plus propre à lui applanir la carrière dans laquelle il alloit entrer. C'est ainsi qu'il s'est formé un système qui lui est particulier, & qui lui a procuré les succès les plus brillans & les plus complets que l'on puisse se flatter d'obtenir dans ce genre.

Impatient de mettre en pratique les connoissances précieuses qu'il venoit d'acquérir,

il commença de s'occuper de l'institution de quelques sourds-muets qu'il avoit rassemblés autour de lui, & les progrès rapides qu'il leur fit faire, donnoient tout lieu de concevoir les plus flatteuses espérances, lorsqu'il se déterminâ à accepter les offres que lui fit Mr. P.-- M. --- de Genève. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'il vit se dissoudre le petit institut dont il venoit de jeter les fondemens, ne connoissant point encore les dédommagemens qui l'attendoient à Genève. On jugera facilement combien ils ont été doux pour son cœur, en lisant la pièce suivante, que je m'empresse de communiquer au public, sur la permission de Mr. le Professeur *Pictet*, qui en est l'auteur. Cet intéressant rapport me dispense d'entrer dans aucun détail sur les travaux & sur les succès de Mr. *Ulrich*, pendant son séjour à Genève, puisque le morceau qu'on va lire offre la-dessus les résultats les plus satisfaisans.

*Rapport de la commission sur l'éducation d'une
personne née muette de naissance.*

La Commission nommée par le Département de l'Instruction publique, pour examiner plus particulièrement quels ont été les succès de Mr. *Ulrich* dans l'éducation de la jeune M. P.-- M. --- sourde-muette de naissance, & sur l'Instruction religieuse, de la-

quelle il a été fait un rapport très-satisfaisant, s'est transportée ce jour 11 février, au domicile du citoyen P... M... , & une conférence d'une heure a eu lieu entre les Commissaires, la jeune personne & son Instituteur. Le résultat de cette commission est l'objet du présent rapport.

L'Instituteur a remis aux Commissaires une note succincte, indiquant la marche qu'il avoit suivie dans son travail. Il l'entreprit en 1786, & Melle. P... avoit alors sept ans & dem¹. Elle annonçoit, soit pour l'intelligence, soit pour le caractère, les plus heureux dispositions. On n'entre pas ici dans des détails, auxquels la lecture de cette note, jointe au présent rapport, doit suppléer. (*)

Melle. P... a actuellement dix-sept ans accomplis. Son physique est aussi développé que le comporte son âge; sa figure est agréable & intéressante; sa douceur, sa modestie, une bienveillance g'nérale envers les personnes qui l'abordent, bienveillance dont tous ses traits portent le caractère, préviennent en sa faveur. Elle est entièrement privée de l'organe intérieur de l'ouïe.

Lorsqu'elle a été un peu remise de sa pre-

(*) N'ayant point cette note, il m'est impossible d'en faire part au Public.

mière émotion, les Commissaires lui ont adressé, soit de bouche, soit par écrit, un grand nombre de questions sur des objets très-divers. Elle y a toujours répondu avec une justesse extrême, & avec une remarquable promptitude, sans que son instituteur entrât pour rien dans cet examen. Quelques exemples de ses réponses pourront donner une idée du degré d'instruction qu'elle a atteint.

La première question qui lui a été adressée par l'un des Commissaires, & qu'elle a comprise au mouvement de ses lèvres, devoit être absolument imprévue pour elle, & cependant elle y a répondu sans hésiter. On lui a demandé : „ N'avez-vous pas été à l'observatoire il y a quelques jours ? ” — Elle répond : „ Oui Monsieur, & j'y ai eu beaucoup de plaisir.—“ Qu'y avez-vous remarqué de plus intéressant ? —“ L'étoile *Sirius*. “ — Quelle différence y a-t-il entre les planètes & les étoiles fixes ? —“ Les planètes sont des corps opaques qui ont un mouvement propre. Les étoiles fixes sont des soleils qui éclairent & échauffent d'autres planètes semblables à la terre.—“ Où est situé le Cap de Bonne-Espérance, & à qui appartient-il ? —“ Il est en Afrique, & il appartenoit aux Hollandois.—“ Quel est le gouvernement de la France ? —“ C'est une République.—“ Quelle

» différence y a-t-il entre une République
 » & une Monarchie ? — Dans la monarchie le
 » gouvernement est entre les mains d'un seul
 » homme ; dans la République , ce sont des
 » citoyens choisis qui gouvernent. — “ Lequel
 » préférez-vous du séjour de la ville ou de
 » celui de la campagne ? — “ Celui de la ville. —
 » “ N'est-ce point à cause des bals ? ” (NB.
 » Elle aime beaucoup la danse , & suit exac-
 » tement la mesure sans entendre la musi-
 » que) “ Elle rougit , sa p'ume s'arrête , &
 » elle écrit ensuite : *peut-être bien.* — “ Laquelle
 » préférez-vous de la danse ou de l'étude ? —
 » J'aime beaucoup mieux l'étude , parce
 » qu'elle est utile , & j'aime la danse avec
 » modération. — “ En quoi consistera princi-
 » palement notre bonheur dans la vie ave-
 » nir ? — “ Dans le plaisir d'augmenter nos
 » connoissances. — “ Et comment pourrons-
 » nous les augmenter , étant privés des moyens
 » que nous avons ici bas ? — “ Par la médi-
 » tation. — “ Laquelle préférez vous , entre
 » toutes les études ? — “ Celle de la Religion.”

Ces exemples suffiront , sans doute , pour
 persuader le Département (ainsi que la conver-
 sation entière des Commissaires avec cette
 jeune & intéressante personne les en a convain-
 cus,) que non seulement les obstacles qu'oppo-
 soit la nature aux progrès d'une instruction
 même

même médiocre, ont été surmontés par l'Instituteur habile, à qui Melle. P... doit toute son existence morale, mais que cette jeune personne est plus avancée, à beaucoup d'égards, que celles qui sont douées de tous leurs sens ne le sont à cet âge. Son instruction paroît avoir été dirigée dans le double but de la mettre à portée de jouir des avantages de la société, dont la nature sembloit l'avoir exclue, & de lui fournir des ressources qui pussent la dédommager de ceux qu'il étoit impossible de lui procurer; elle paroît avoir, dans un haut degré, le goût de la lecture & la passion d'apprendre; ses idées sont extrêmement justes sur tous les objets vers lesquels on a dirigé son attention, Elle lit & écrit avec une très-grande promptitude & cela n'est pas étonnant, parce que ce sont là les moyens de communication les plus fréquens; son écriture est bonne, & son orthographe très-régulière. Les Commissaires l'ont faite lire à haute voix dans un livre, pour juger de sa prononciation. Elle lit rapidement, & n'est pas facile à entendre, lorsqu'on n'y a pas l'oreille faite; mais en suivant avec elle, on voit qu'elle prononce fidèlement toutes les syllabes, & même toutes les consonnes, ce qui lui donne un accent particulier que quelques personnes ont pris pour l'ac-

cent Allemand. D'ailleurs le son de sa voix est doux, mais elle ne lui donne aucune inflexion variée, & tous les mots sont dits de suite absolument sur le même ton. On comprend que ce défaut étoit d'une nature insurmontable, puisqu'elle n'a, ni ne peut avoir aucune idée des sons.

Quoiqu'elle ait le sentiment de son infériorité, à raison du sens qui lui manque, l'envie ne se glisse jamais dans son cœur, & à l'époque de la naissance d'une sœur cadette, elle mit un intérêt extrême à s'assurer que cette enfant ne partageroit pas la privation qu'elle-même éprouve. Elle multiplioit à cet effet les essais, & vint un jour, comme en triomphe, avertir sa mère, que sa petite sœur n'étoit pas sourde.

Les Commissaires, à qui sous quelques rapports, cette conférence avoit offert l'idée de quelque chose de pénible, en sont sortis, au contraire, pénétrés du spectacle intéressant qu'elle leur avoit offert. Ils ont vu un être sensible, rendu pour ainsi dire, à l'existence, par l'un des plus beaux triomphes de l'art sur la nature. Cette existence adoucie, embellie par un choix d'instructions propres à développer l'entendement, & à contribuer essentiellement au bonheur de la personne qui en est l'objet; une reconnoissance profonde, conf-

tamment sentie pour son Instituteur, se lit dans ses regards, qui quoique fréquemment appelés à jouer un double rôle, en remplaçant l'expression de la bouche, portent toujours le caractère de la modestie, & de l'ingénuité.

Les Commissaires considèrent cette éducation dans son entier, comme l'un des objets les plus dignes de l'attention du Département; car quoiqu'il s'agisse ici d'une instruction particulière, il est bien évident qu'un succès aussi heureux & aussi brillant ne peut que faire désirer vivement que les moyens qui l'ont acheminé puissent être employés à rendre à la société tous les êtres malheureux que ce défaut d'organisation semble en exclure, & qu'on témoigne en même tems à l'homme estimable & habile qui s'est voué à ces œuvres de bienfaisance avec un zèle qui égale son talent, toute la considération & la reconnoissance que méritent ses travaux respectables.

M. A. P I C T E T ,

Pour la Commission.

Sur le rapport précédent & sur le préavis de la commission du Département de l'Instruction publique, le Conseil administratif a décerné une médaille en argent à Mr. *Ulrich*,

d'environ six pouces de diamètre, sur deux à trois lignes d'épaisseur. L'on y voit, d'un côté, la ville de *Geneve*, prise de dessus le lac, gravée par Mr. *Daffier*, avec cette inscription :

REPUBLICA GENEUENSIS.

& de l'autre, une couronne de chêne, & dans l'intérieur l'inscription suivante :

JOH. CONR. ULRICH

CIUI TIGURINO

OB INDUSTRIAM SINGULAREM

QUA

VNAM E CINIBUS NOSTRIS

SURDAM MUTAM NATURA

OMNI DOCTRINÆ ET VIRTUTIS GENERE

INSTITUIT

SENATUS GENEUENSIS,

La Société établie à *Geneve* pour l'encouragement des arts, a reçu Mr. *Ulrich*, peu avant son départ, au nombre de ses membres, & l'Académie s'est empressée d'approuver sa méthode & de le féliciter de ses succès, par une lettre conçue dans les termes les plus obligeans. En un mot, il a emporté des témoignages infiniment flatteurs de bienveillance & d'estime de la part de tous les habitans de la ville qui avoient été témoins de ses travaux intéressans.

De retour dans sa patrie, Mr. *Ulrich*, peu content de ce qu'il a fait pour l'humanité, prépare de nouveaux triomphes à l'art bien-faisant qu'il a cultivé jusqu'ici avec tant de succès. Il va ouvrir incessamment une école pour l'instruction des Sourds-muets, & en conséquence il offre ses services aux infortunés que l'on voudra confier à ses soins. Les détails que je viens de communiquer au public lui en garantissent les succès les plus desirables. Au reste, il est également en état d'instruire ses élèves en Allemand ou en François, possédant parfaitement ces deux langues. Les personnes qui desireroient de plus amples renseignemens, sont priées de vouloir s'adresser à Mr. *Gaudin*, Pasteur de l'Eglise Allemande, à *Nyon*, qui desireroit aussi d'apprendre le nom & le séjour des divers individus privés de l'organe de l'ouïe, fort jeunes encore, hors d'état de supporter par eux-mêmes les fraix qu'entraîneroit le genre d'éducation qu'il est à souhaiter qu'ils reçoivent, & domiciliés dans la partie de la *Suisse* où la langue François est en usage.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Voyages dans les deux Siciles & dans quelques parties des Appennins, par Mr. l'abbé Spallanzani, traduit de l'original Italien, par Mr. Senebier, bibliothécaire de la république de Geneve, 4 volumes 8°. avec 9 planches, sur grand papier collé 1796, se trouve chez Mr. Emanuel Haller, éditeur & libraire, & chez les principaux libraires.

MR. Spallanzani, Directeur du Museum d'histoire-naturelle de Pavie, desirant contribuer aux progrès de cet établissement, & l'enrichir d'une collection de produits volcaniques dont il étoit dépourvu, résolut de voyager dans les deux Siciles, de visiter le Vésuve, les îles Eoliennes, l'Etna, les Appennins, & d'étudier sur les lieux, la nature des corps qui composent ces régions volcanisées. Il commença l'exécution de son projet en 1788, & la continua les années suivantes. Beaucoup de naturalistes avant lui, avoient formé la même entreprise, mais ils s'étoient bornés à dépeindre ces terribles opérations de la nature, ou à en décrire les divers produits, en les classant par leurs caractères extérieurs, & ils n'avoient fait que des catalogues volcaniques; un très-petit nombre, parmi les-

quels se distinguent Mrs. Faujas & Dolomieu en France & Mr. Gioni en Italie, poussant plus loin leurs recherches, avoient soumis à l'analyse les élémens qui composent ces corps, & appliqué la physique & la chymie à la science des volcans.

En dirigeant ses observations vers les montagnes ignivomes, & vers les isles créées par les agens volcaniques, Mr. Spallanzani ne s'est pas contenté de la connoissance extérieure de ces corps, pour pénétrer dans leur nature, il a appelé la chymie à son aide, & pour concevoir leur cause formatrice, il a recouru aux principes de la physique.

Mais en consacrant la moitié de son ouvrage à l'histoire naturelle de ces montagnes ardentes, à donner une description exacte de ce qu'elles offrent de curieux, une analyse fine & rigoureuse de leurs produits, & une peinture fidele de l'intérieur des trois cratères brûlants, ceux de l'Etna, de Stramboli & de Vulcano, Mr. Spallanzani repose ses lecteurs de ces courses brûlantes, en leur décrivant le caractère & les mœurs des peuples habitans les îles Eoliennes.

L'agriculture, le commerce, les arts tiennent une place considérable dans ses relations. Ses recherches s'étendent aux quadrupèdes & aux oiseaux, on trouve dans son

ouvrage des découvertes importantes sur les chauves-fouris, des faits curieux sur les hirondelles, les poissons, les insectes, les plantes. Il observe enfin, & décrit toutes les choses naturelles, ignorées ou mal connues qui s'offrent sous ses pas, ou qu'il va découvrir lui-même dans les lieux où elles se cachent. On lit avec le plus grand intérêt le tableau touchant que trace l'auteur de la catastrophe de Messine, & avec une curiosité satisfaite, une relation exacte de l'éruption du Vésuve en juin 1794.

Tel est l'aperçu rapide des faits originaux & nombreux renfermés dans ces voyages; & cette nouvelle production de Mr. Spallanzani sur le regne minéral ajoute un nouveau titre à la gloire qu'il s'est assurée, par ses belles découvertes dans les deux autres règnes de la nature, d'être un des plus habiles observateurs que l'histoire-naturelle ait eu dans ce siècle. L'accueil que cet ouvrage a reçu en Italie, ainsi que son importance pour les progrès de l'histoire-naturelle, ne pouvoit qu'engager les naturalistes & les physiciens à en enrichir la langue Française. En s'occupant de cette traduction, Mr. Senebier y a ajouté, en forme d'introduction, des Réflexions générales sur les volcans, propres à donner peut-être, quelques idées sur

cette partie de la physique. Il promet au public, en lui donnant les quatre premiers volumes, que le cinq & sixieme paroîtront en François, précisément dans le même tems que l'original Italien, l'Auteur, son ami, lui fournissant les feuilles de son édition à mesure qu'elles s'impriment.

Les planches de cette traduction sont les planches mêmes de l'édition Italienne, préférées par Mr. Senebier, à tout autre dessein ou gravures faits avec plus de goût, mais qui intéresseroient moins les naturalistes, parce qu'ils perdrieroient la vérité scrupuleuse qui distingue ceux-ci, pour avoir été faits & gravés sous les yeux de l'Auteur.

Le prix de cet ouvrage intéressant est de L. 13, 10 s. argent de France en especes, ou livres 9, argent de Suisse.

Les commentaires du fameux Mathanasius, sur trois couplets de chanson, produisirent des volumes. Pour que ceux qu'ont occasionné la petite annonce du livre de Mr. Benjamin Constant, extraite du Nouvelliste littéraire, dans notre No. de juillet, page 44, n'en produisent pas autant; nous prevenons ceux de nos lecteurs qui ne lisent pas les titres des articles, que celui ci est extrait, & que tel que puisse être le sens qu'on veuille y donner, le mot *sage*, par rapport à cette brochure, ne peut avoir d'autre acception que celle d'être fort habile à chercher & à soigner les intérêts de sa fortune.

LITTÉRATURE SUISSE.

Statistique Élémentaire, ou essai sur l'état géographique, physique, politique de la Suisse, ouvrage consacré à l'instruction de la jeunesse, par F. J. Durand, ministre du St. Evangile, professeur ordinaire dans l'academie de Lausanne, membre de la Société Electorale des mânes de Baviere, de celle de Hesse-Hombourg : à Lausanne, chez Durand Ravanel & Compagnie Libraires, tome I, II, III, 1795 & tome IV 1796, avec cette épigraphe :

Conamur tenues grandia. Horace.

EN annonçant, dans le mois de Novembre 1795, les deux premiers volumes de cet ouvrage, nous en renvoyâmes la notice à la publication des deux autres volumes, promesse dont nous nous serions déjà acquittés, s'ils nous eussent été remis plutôt.

Distribués en quatre parties, ces Elémens contiennent :

- 1°. La statistique mathématique, topographique & physique de la Suisse en général.
- 2°. La même distribution pour le canton de Berne en particulier.
- 3°. La statistique politique de la Suisse.

4°. La statistique politique de l'Etat de Berne.

D'après cette division, la première partie subdivisée en deux sections, comprend, dans la première, l'étendue de la Suisse & sa division sous deux aspects, celui des pays situés entre les Alpes & le Jura, & celui de la division formée par la Reuss, en Suisse occidentale & orientale : c'est dans cet ordre que l'auteur parcourt les divers Etats, du nord, du milieu, du midi, de la Suisse orientale ; ceux du midi, du milieu, du nord, de la Suisse occidentale. Course terminée par des observations sur la situation de la Suisse en général.

Dans la seconde section de la première partie, qui renferme la statistique physique, l'auteur traite de l'air, du climat, des vents, d'où il passe aux montagnes. Cette étude si intéressante, si difficile par la contrariété de vues, d'opinions & de calculs, qui se rencontrent à chaque pas ; les glaciers & leurs phénomènes arrêtent les regards de l'auteur ; il en trace un rapide aperçu à ses élèves, qu'il ramène ensuite à l'utilité des Alpes & des montagnes en général, par des observations dictées par cet esprit de religion, de sagesse, de morale, qui caractérisent l'auteur.

Des Alpes & du Jura, Mr. D. fixe l'attention de ses jeunes auditeurs sur le sol, les

terres végétales & les eaux considérées sous leurs divers aspects. Ces objets importans sont suivis du regne animal ; selon les tableaux que présente l'auteur de la population, son accroissement est sensible en Suisse. S'occupant ensuite de la constitution politique, physique & morale des Suisses, il analyse les qualités distinctives de leur caractère, & le coloris du tableau qu'il présente, rendu vrai & naturel par les anecdotes & les exemples qu'il puise dans leurs annales, doit exciter chez eux le desir que cette peinture soit à jamais ressemblante.

Les quadrupedes, oiseaux, poissons, reptiles & insectes, le regne végétal, minéral, les antiquités, les langues, les costumes, les cabinets d'histoire-naturelle, les monnoies courantes, les poids en usage, terminent la seconde section de la premiere partie, & l'auteur commençant alors la seconde partie de sa division générale, reprend, pour le canton de Berne en particulier, les mêmes objets qu'il vient de traiter quant à la Suisse en général, & qui le conduisent jusqu'à la page 165 du troisieme volume, où il commence la statistique politique de la Suisse en général.

On s'est formé, dit-il, des idées très-fausses du louable corps Helvétique, parce qu'on n'a point compris, ni la forme de son union,

ni les circonstances qui l'ont produite. Guidé par l'histoire, l'auteur en ebauche le tableau, il remonte à l'origine du Corps Helvétique, il en décrit les accroissemens progressifs, les causes qui les ont produits, les divers traités qui en ont résulté. Il indique sommairement les faits qui dans les trois époques principales de 1315, jusqu'à l'accession du huitième Canton en 1353, de cette accession jusqu'à celle du treizième Canton en 1513, (enfin depuis 1513 jusqu'à la paix d'Aarau en 1712) ont accélérés les progrès du Corps Helvétique; mais il s'arrête avec plus de détails, à la pacification d'Aarau, aussi célèbre dans l'alliance Helvétique, que les traités de Munster & d'Osnabruck le sont en Allemagne. Depuis la ratification de ce traité, le louable Corps Helvétique n'a pas changé de face; pour le prouver, l'auteur donne le tableau de son système fédératif, de ses alliés, de ses sujets. On lit avec plaisir les observations générales que fournit à Mr. D. l'ébauche qu'il a tracé du louable Corps Helvétique, il y saisit & conserve le ton qui convient à des Elémens destinés à préparer de jeunes gens de quatorze à quinze ans, à des instructions plus approfondies. L'auteur discute ensuite la nature & les caractères de la confédération, il donne une idée des diètes,

des forces de la Suisse, de ses intérêts, de ses divers gouvernemens, de celui des bailliages communs, des gouvernemens municipaux; & ce troisieme volume est terminé par des observations dans lesquelles M. D. refute les écrivains qui se plaisent à trouver des imperfections, soit dans l'union générale du Corps Helvétique, soit dans les gouvernemens des divers Etats qui le composent. Il établit les caracteres des meilleurs gouvernemens, il en rapproche les traits de l'état réel de la Suisse, & il conclut, comme tout homme juste, sensé & sensible conclura avec lui, que ces gouvernemens existent en Suisse.

On suit l'auteur avec plaisir, dans son chapitre de la Religion, par lequel commence son quatrieme volume. On aime l'aspect sous lequel il présente la Suisse religieuse, dans laquelle il n'appergoit, avec raison, qu'une seule religion, la Chrétienne, divisée en deux communions. Aussi juste qu'impartial, Mr. D. après avoir tracé l'état du clergé catholique Suisse, lui donne les eloges qu'il mérite, sur ses lumieres, son zele actif, ses mœurs pures. « On aime, dit-il, à peindre la vie des moines sous des couleurs peu favorables, à lancer contr'eux des sarcasmes toujours exagérés, mais les cloîtres Helvétiques peuvent defier la critique; il y regne

» encore une grande regularité, & leurs religieux contribuent à l'édification de la Société. »

Une notice succinte du clergé réformé, sur lequel l'auteur revient dans la quatrième partie. L'agriculture, les manufactures, les fabriques, le commerce & les revenus publics terminent avec la troisième partie, la statistique politique de toute la Suisse en général, & l'auteur passant à celle du canton de Berne en particulier, traite de la forme, de l'esprit, des caractères distinctifs de son gouvernement politique, de la Religion & du gouvernement ecclésiastique : il présente à ses jeunes élèves l'état de l'agriculture, il examine les questions importantes & contradictoires qu'élevent certains auteurs sur les fabriques, les manufactures & le commerce du Canton. Il s'occupe ensuite de l'état militaire, des dépenses & des revenus de la République, & consacre un chapitre à prouver, par une notice succinte des bibliothèques publiques & particulières, des cabinets divers, des herbiers, enfin des collections de médailles & de monnoies, le goût qu'ont les habitans du Canton pour les sciences & pour les arts. De cet objet intéressant l'auteur revient aux Alpes, & donne une idée plus déterminée de la distribution de leurs diverses masses. Des

calculs, des tableaux de la population, encore un coup d'œil sur le Pays de-Vaud, dans lequel Mr. D. rectifie quelques-unes de ses données, & ajoute des observations nouvelles : enfin, un supplément aux traits caractéristiques du caractère national amènent la conclusion, remplie de réflexions sages & utiles, non-seulement aux jeunes gens auquel cet ouvrage est destiné, mais encore à tous ceux que le goût insensé des nouveaux systèmes entraineroit à méconnoître les avantages physiques, politiques, religieux & moraux, dont nous jouissons dans notre heureuse patrie.

Les savans Suisses Allemands qui ont l'avantage de puiser la connoissance de leur patrie dans les sources aussi riches que profondes que leur fournit la langue Allemande, jugent (1) que cet ouvrage renferme peu de choses neuves & beaucoup de données superficielles & incertaines, mais que relativement à la Suisse Française, où on ignore l'Allemand, il est sans contredit une des meilleures productions qui aient paru dans ce genre.

(1) Bibliothèque de Statistique, de Géographie, de littérature Suisse, par M. J. C. Fasi, professeur en histoire & en Géographie.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

*Le bulletin de littérature des Sciences & des Arts.
De l'imprimerie de F. Hocquet & Comp. rue Mont-
martre, No. 124, près de la rue Feydau à Paris.*

Aussi intéressant que varié, ce Bulletin paroît tous les cinq jours; son directeur, Mr. Lucet, y fournit d'agréables morceaux de poésie. En général, les rédacteurs, en annonçant & analysant la plupart des ouvrages nouveaux en tous genres, se proposent le but d'encourager les vrais talens, de relever la littérature Françoise sur son déclin, d'épurer le goût corrompu par le ridicule enthousiasme du sans culotisme, & d'opposer une digue à cet essaim de novateurs, qui voulant agir révolutionnairement en littérature, en ont banni toutes les regles par lesquelles leurs esprits étroits se trouvoient entravés. Nous ne pouvons donner une juste idée de ce journal à nos lecteurs, qu'en leur en extrayant quelques articles, mais bornés par l'espace qui nous reste, nous sommes contraints de renvoyer ce plaisir à notre prochain N°. On s'abonne à Paris, chez le citoyen Lucet, rue Montmartre, N°. 94 & 106.

Journal de l'école Polytechnique, ou bulletin du travail fait à l'école centrale des travaux publics, publié par le Conseil d'instruction & d'administration de cette école.

CE journal, consacré aux sciences & aux arts, a pour objet un jeu de rendre compte, jour par jour, de leurs progrès, & de les suivre dans le nouvel effort qu'ils vont prendre en France, en se réveillant de la léthargie où ils ont été plongés.

Leurs productions & les objets qui pourront les intéresser, seront recueillis dans ce journal. Il contiendra une collection de nouveautés qui mettront par conséquent au courant de l'avancement des sciences, & en même tems il donnera des choses appropriées à l'enseignement, ce qui doit en rendre l'utilité plus prochaine, & les tient à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. On s'abonne chez les rédacteurs du journal Polytechnique, rue des bons enfans, N^o. 18, vis-à-vis l'arcade de la cour des fontaines du palais Egalité.

La Correspondance politique, papier nouvelle, rédigé par le Fortier, sur deux colonnes grand in-8^o. de 73 lignes chaque colonne, petit texte, paroit cha-

que jour de courier. Le prix de la souscription est de L. 6 numéraire métallique. On s'abonne à Paris, au bureau de ce journal, rue & égout Montmartre, N^o. 253, & chez tous les directeurs des postes.

A N N O N C E

EXTRAITÉ DU NOUVELLISTE LITTÉRAIRE.

(1) PARIS.

LE Plaisir, poëme en six chants, par feu le Comte d'Estaing, nouvelle édition, avec cette épigraphe :

L'égalité finit où sont les passions.

1 vol. in-32. Prix 15 sols, chez Morin à Paris.

La première édition de ce poëme parut en 1755, in-12 & in-8^o. à Otiopolis, chez Daniel Songe-treux à l'Apocalypse.

Au mérite du grand amiral, d'Estaing joignoit celui de poëte charmant; il étoit à la fois noble, philosophe, littérateur & guerrier. D'Estaing étoit un grand homme, & il périt sous la hache décevrale.

(1) Nous faisons mettre le titre en grande lettres, pour la commodité des Lecteurs qui n'aiment pas s'arrêter aux titres des articles.

Les Ruines, ou voyages en France, pour servir de suite à celui de la Grece, par Adrien Lezai, quatrième édition, brochure in-8°. prix 18 f.

Trois éditions de cet ouvrage, épuisées en moins de dix mois, paroissent faire son éloge.

Caisse & Polidor, par J. J. Barthélemi, auteur du voyage du jeune Anacharsis en Grece, 1 vol. in-12, prix 2 livres, à Paris, chez Morin.

Cet ouvrage est précédé d'une notice sur la vie & les ouvrages de J. J. Barthelemi. Ce joli roman manquoit depuis long-tems : on y reconnoît la diction charmante de l'immortel auteur du Voyage du jeune Anacharsis.

Voyage philosophique & pittoresque en Angleterre & en France, dans le cours de l'année 1790, par George Forster, un des compagnons de Cook, traduit de l'Allemand par Charles Pougens, 1 vol. in-8°. de plus de 400 pages, imprimé sur caractère Didot, avec dix planches gravées en taille-douce. Prix en numéraire métallique, 4 L. 10 f. broché, à Paris, chez Morin.

Ceux qui ont lu avec intérêt les deux premiers volumes des voyages de Forster sur les rives du Rhin, à Liege, en Flandres, en Brabant & en Hollande, traduits de l'Allemand par Charles Pougens, accueilleront avec un égal empressement ce nouveau volume, rem-

pli de traits curieux sur les productions naturelles, le gouvernement, la politique, les mœurs & les arts de l'Angleterre, les hommes en place, les savans, les artistes en tout genre. Charles Pougens, ajoute le journaliste, qui a fait un long séjour en Angleterre, a enrichi sa traduction de plusieurs notes qui complètent l'ouvrage du philosophe Allemand, & répandent un grand jour sur divers personnages que Forster n'avoit fait qu'esquisser. Nous n'avons pas lu cette traduction annoncée par le Nouvelliste, mais connoissant l'ouvrage original & les opinions de l'auteur, nous supposons que si Mr. Charles Pougens s'est servi des mêmes lunettes que l'auteur, il n'a pas dépeint ces personnages avec moins de partialité que ne les a esquissé Mr. Forster.

A N N O N C E

L I T T É R A I R E S U I S S E.

LES anecdotes historiques propres à peindre les mœurs d'un peuple, le local d'un pays, & à graver dans la mémoire les traits remarquables ou les actions dignes de célébrité, sont devenues une branche de la littérature agréable & utile chez toutes les na-

tions qui ont une littérature, mais cette branche manquoit à la Suisse romande. C'est à Madame D. P. W. qu'elle devra la gloire de rivaliser sur cet objet avec d'autres pays.

Les charmans essais dans ce genre, contenus dans le journal de Lausanne, années 1795, en donnant au public une idée du faire de l'auteur, ont eû le plus brillant succès.

Néanmoins ce n'étoit que des essais qui ont fait naître aux vrais connoisseurs de la bonne littérature le desir d'en posséder la collection entière : en cédant à ce desir (comme Marmontel a cédé à celui qu'on témoignoit d'avoir un recueil de ses contes moraux insérés dans les Mercurès) l'auteur des anecdotes y a fait des augmentations, corrections & changemens si considérables, que cet ouvrage devient un ouvrage nouveau, un monument Helvétique, digne des bibliothèques les mieux choisies.

Le prix de la souscription est de six livres de France pour les deux volumes in-12, ornés de figures. On souscrit au bureau du journal littéraire, ou chez Mr. Henri Vincent, imprimeur-libraire & éditeur de cet ouvrage, à Lausanne, lettres & argent francs.

A N N O N C E

Avec des changements, en réponse à diverses observations communiquées.

CARTES DE LA SUISSE ET DE SES ALLIÉS,

Levées trigonométriquement, & dessinées en projection stéréographique, d'après des principes nouveaux; sous l'entreprise de J. R. MEYER, à Aarau, par J. H. WEISS, en seize feuilles, accompagnées d'une Carte générale.

INTÉRESSANTE sous tant de rapports & digne d'être décrite dans le plus grand détail, la SUISSE manque cependant, de nos jours encore, d'un recueil de bonnes Cartes Géographiques: & si le public rend un hommage mérité à l'excellence de quelques ouvrages détachés en ce genre, l'on convient généralement que la plupart des Géographes Helvétiques ont livré des originaux imparfaits, d'après lesquels se sont multipliées de fautive copies.

Flatté de l'idée de procurer à sa chère patrie quelque chose de plus parfait dans cette partie de sa Topographie, Mr. MEYER con-

eut le dessein de faire un Plan en relief de toute la SUISSE, d'après les principes de l'ouvrage, que Mr. le général PFYFFER avoit établi à Lucerne. Il trouva dans la personne de Mr. WEISS, l'homme qui réunissoit les divers talens nécessaires à la réussite d'une telle entreprise, lequel après avoir exécuté le relief qui se trouve dans la bibliothèque publique de Berne, & celui que possède Mr. MEYER à Aarau, continua de lever sur les lieux une suite de Cartes qui fussent une représentation exacte & perfectionnée de ces reliefs, représentant à vue d'oiseau, dans le plus scrupuleux détail, tout ce que contient l'enceinte de l'heureuse Helvétie. — Il est aisé de concevoir qu'un tel ouvrage a exigé en toutes ses parties un travail absolument neuf, & que Mr. WEISS a fait abstraction de toutes les Cartes & Plans existants avant les siens.

On n'a rien négligé pour rendre cet ouvrage également intéressant pour le patriote, le géologue & le simple curieux : la hauteur des principales montagnes au-dessus du niveau des lacs est marquée sur les Cartes mêmes ; les pentes des monts, les vallées, les forêts & les glaciers sont dessinés dans le plus grand détail.

Douze années de voyages continuels & de travaux pénibles ont enfin amené l'ouvrage

au point de pouvoir en présenter au public les premières épreuves & former la souscription.

Chacune des seize feuilles a environ 26 pouces de longueur, 19 pouces de hauteur, & l'échelle environ 18 lignes pour une lieue d'une heure de chemin. La Carte générale aura 38 pouces de longueur, sur 26 pouces de hauteur : ces dimensions prises sur pied de Roi.

Le prix de souscription est de L. 80 de Suisse pour les 17 feuilles, payables à parties égales en cinq termes : un Louis-d'or en souscrivant, & ensuite chaque fois que les souscripteurs auront reçu trois feuilles, ils payeront un nouveau terme, la dernière livraison sera de 5 feuilles y comprise la Carte générale. Les souscripteurs auront les premières & meilleures épreuves.

Les personnes qui désirent avoir les frontières & les routes enluminées, sont priées d'en faire mention expresse en souscrivant, cette circonstance rehausse la souscription de L. 8 de Suisse pour les 17 feuilles.

Pour la SUISSE, la souscription est ouverte pendant 3 mois, à dater dès le 1^{er}. Juillet de cette année, passé lequel tems chaque feuille coutera séparément 60 Batz · la Carte géné-

rale 80 Batz, & les 17 feuilles ensemble
L. 104 de Suisse.

A raison de ces derniers prix on pourra
acquérir aussi des feuilles détachées.

On souscrit à Aarau chez Mrs. MEYER &
WEISS.

A Bâle, chez Mr. HAAS fils, Imprimeur Li-
braire.

A Vevey, chez Mr. le Docteur LEVADE.

A Lausanne, chez Mad. la Chanoinesse de
POLIER.

A Berne, chez J. Ant. OCHS, Libraire.

A Zurich, chez

Mr. WEISS ayant achevé toute la partie
qui le concernè, les retards possibles seront
uniquement causés par les graveurs : si l'ex-
pédition projetée ne reçoit aucune autre
entrave, les 17 feuilles seront livrées au com-
plet jusqu'au 1^{er}. d'Août de l'année 1799,
& la première livraison de trois feuilles fera
remise aux Souscripteurs avant Pâques pro-
chaines 1797.

Une des premières épreuves est déposée
dans chaque bureau de souscription, pour
donner une juste idée de l'ouvrage à tous
ceux qui voudroient s'y intéresser.

On prie d'affranchir toutes lettres & groups
pour les entrepreneurs, ainsi que pour les

personnes qui reçoivent souscription. Les expéditions & envois des exemplaires se feront aux fraix des souscripteurs.

ANNONCE ÉCONOMIQUE.

La cuisine renversée, ou le nouveau ménage, par la famille du Professeur d'architecture rurale, avec cette épigraphe :

Nous ne sommes pas bons cuisiniers, mais comme les bonnes gens qui indiquent aux voyageurs la nouvelle route à prendre pour ne pas s'égarer.

Par la famille Cointeraux, à Lyon : de l'imprimerie de Ballanche & Barret, aux halles de la Graciette 1796.

CET ouvrage qui sera divisé en plusieurs cahiers, formera une collection utile ; il y sera traité de l'art de faire le feu, de celui d'économiser le bois & les charbons ; des véritables moyens d'empêcher la fumée des appartemens, de la construction des nouvelles cheminées, & de diverses méthodes pratiquées journellement dans la nouvelle cuisine de la famille Cointeraux pour tirer de nouveau mets des pommes-de-terre.

Depuis six ans l'on ne fait plus la cuisine

chez l'auteur de ces cahiers comme dans les autres ménages ; il a inventé un foyer , ou poêle économique , dans lequel tout se cuit au moyen d'une chaleur concentrée : dès le matin on allume le foyer , & le bois brûlant une heure & demie , l'échauffe assez jusqu'au lendemain , pour que cette chaleur suffise à cuire la nourriture & à chauffer tout le jour la famille. Aussitôt qu'il n'y a plus sur l'âtre , ni flamme , ni fumée , on repousse toute la braise au fond du foyer , & après avoir fermé les soupapes , c'est-à-dire , avoir enfermé la chaleur dans le corps du foyer , on y introduit trois ou quatre marmites , contenant le bouilli , de l'eau , des pommes-de-terre , & le tout cuit par le seul effet de la chaleur.

Les expériences économiques de la famille du professeur , roulent principalement sur les pommes-de terre ; on reconnoit généralement l'utilité de cet *hortolage* : l'on fait qu'on peut l'accommoder de plusieurs manières , mais on ignore la quantité de nouveaux mets que l'on peut , au moyen , des pommes-de-terre , se procurer dans un ménage. La famille du professeur les mange en soupe , en ragoût , en ficassée , en fritures ; elle en fait des pâtés , des tourtes , des crèmes , des purées ; elle s'en sert dans plusieurs assaisonnemens ; elle en met sous les rotis , dans les

fausses ; enfin elle en fait sécher des tranches qui font l'été du plus grand secours.

Indépendamment de la nourriture solide du dîner & souper, les pommes-de-terre peuvent servir pour les déjeuner, les goûter, ou toutes les collations qui se font entre les repas, chez des amis ou chez des parens ; cette ingénieuse famille a même découvert qu'il est possible de faire avec cet *hortolage* de meilleures friandises qu'avec les farines de quelque nature qu'elles soient.

Mais pour obtenir ces divers résultats, la meilleure manière est, de réduire les pommes-de-terre en filet, ou en vermicelle : cette invention n'est pas nouvelle, mais Mr. Cointeraux, instruit par l'expérience, que tous les procédés pour broyer, piler, ou presser les pommes-de-terre, étoient aussi insuffisans que fatigans, les a perfectionné, par l'invention d'une presse, qui consiste simplement en une vis, & un gros morceau de bois percé, au fond duquel se trouve une plaque de cuivre percée aussi d'une multitude de trous.

Après avoir cuit les pommes de-terre, on les pèle, les concasse, & on les met à la presse ; la pulpe en sort alors en vermicelle, à travers la plaque de cuivre percée, & tombe sur des feuilles de papier : la pressée

faire on égalise les vermicelles, & l'on les place sur un étendage de petits bois, ou baguettes, pratiqué au-dessus du foyer économique : & c'est là qu'il se sèche sans que cette dessication coute rien, puisque la chaleur du foyer existe déjà pour d'autres usages.

C'est de ce vermicelle frais, & sec, qu'on fait ensuite toutes les autres préparations. Quatre livres & demi de Vermicelle frais revenant au plus à 5 sols, donnent une soupe capable de rassasier neuf personnes qui composent la famille du professeur; tandis qu'il leur faut dans une soupe avec du pain deux livres de celui-ci, lesquelles calculées à quatre sols en font huit; ainsi la nouvelle soupe coute plus d'un tiers de moins; & comme elle est plus nourrissante, on mange moins d'autre chose, ce qui est encore une économie. Soit gras, soit maigre, ce potage ne demande d'autre apprêt, que de jeter (dans le bouillon, dans l'eau pure, avec du sel & de la graisse, ou dans du lait) le vermicelle, d'introduire la marmite dans le foyer économique, d'où après l'avoir laissé bouillir une demi heure, on retire la soupe la plus succulente & la plus saine.

Quelque agréable que soit le gout des vermicelles frais, les secs l'emportent encore de beaucoup. De divers essais qu'a fait la fa-

mille Cointeraux pour connoître toutes ses propriétés, il en est résulté, que ce vermicelle peut suppléer le thé, le café, les bavaroises, les crèmes au chocolat & au café, être employé dans toutes les sausses & les ragoûts, & qu'enfin ils sont parvenus à faire toutes les especes de patisseries les plus raffinées de cette farine économique, puisqu'elle ne demande pas de beurre, & qu'à assaisonnement d'ailleurs égal, elle est infiniment meilleure que la patisserie de farine de froment. Comme le but des expériences du professeur Cointeraux est de ménager le beurre, sans nuire à la bonne chere, il se flate que le public lui fera gré de ces instructions, que les chefs des familles & les maîtresses de maison, aideront à son entreprise, en disant à leurs voisins & même à leurs plus intimes amis que ces cahiers ne se prêtent pas mais s'achètent. Moyennant cette précaution, Mr. Cointeraux espere que la publication de ce petit ouvrage lui fournira les moyens de continuer ses expériences, dans lesquelles rien n'est donné au hazard, puisqu'il a éprouvé lui-même ce qu'il conseille aux autres.

Chaque cahier de cet utile ouvrage in-18, coute 10 sols: le prix des modeles d'outils avec la boîte est de 6 L. de France, & ceux

qui ne voudront pas ces modeles, mais qui seroient curieux de goûter le nouveau vermicelle de pommes de terre, peuvent en demander une livre, ou plus, ou moins, qu'on leur enverra aussitôt, le prix de ce vermicelle, est par livre de 10 sols.

Les envois se feront promptement, même au cas qu'on ne demanda que le moindre des articles ci-dessus. Il faut affranchir l'argent & les lettres, en les adressant au citoyen Cointeraux, professeur d'architecture rurale, rue Buiffon, N^o. 15, à Lyon.

A N E C D O T E S

Extraites d'un livre du seizieme siecle.

LE peuple de Capoue, révolté contre les Sénateurs de cette ville, menaçoit de leur ôter la vie. Calavinus, prêtre, feignit d'être de l'avis de cette populace insurgée, & fit arrêter & enfermer ces magistrats; ensuite, ayant assemblé le peuple & l'ayant harangué: Citoyens, leur dit-il, je suis prêt à faire mourir tels & tels sénateurs qui vous déplaisent, néanmoins l'Etat ne pouvant rester sans Conseil, il faut auparavant que vous choisissiez d'entre vous ceux que vous croirez dignes de les remplacer. Cette élection faite, l'exécution

cution la suivra immédiatement. A ces mots il s'éleve une grande rumeur parmi cette canaille; chacun prétend aux éminentes places qu'il étoit question de remplir. Ne pouvant s'accorder, ils se battirent; le sang alloit couler, mais Calvinus les arrêta, en leur représentant, que puisque ce choix occasionnoit tant de débats & de difficultés, il vaudroit mieux, peut-être, en revenir à leurs anciens magistrats, & se laisser gouverner par eux. Le peuple sentit que cela valoit mieux, en effet, que de s'égorger pour en élire d'autres, & ayant acquiescé à la proposition de Calvinus & mis les Sénateurs en liberté, l'ordre fut rétabli.

LA maison d'Autriche n'est parvenue au point de grandeur où on l'a vue, qu'en récompense d'un acte de piété fait par Rodolph, comte de Habsbourg, chef de cette maison, & qui le premier fut élevé à la dignité impériale.

Etant un jour à la chasse avec une grosse pluie sur le dos, il rencontra un Prêtre qui marchoit à pied dans les bois avec beaucoup de peine. Il lui demanda où il alloit, & ayant appris qu'il portoit l'Eucharistie à un malade

assez éloigné du lieu où il se trouvoit, il fit monter le prêtre sur son cheval, après l'avoir revêtu de son manteau, le conduisit à pied par la bride jusqu'à sa destination, lui servit de clerc dans la cérémonie, & le ramena dans sa paroisse. Le Ciel récompensa cet acte de piété par la plus brillante fortune. La mémoire en a été conservée dans plusieurs monumens élevés par les ordres des augustes descendans de Habsbourg.

Extrait d'anciennes chroniques.

ÉPITRE A L'INSTITUT,

Sur le refus de l'Abbé Dellille. Par Théodore Desforge. Extrait du bulletin des arts & sciences, rédigé par le citoyen Lucet à Paris.

C I T O Y E N S ,

QUAND le capricieux Dellille,
 Dans un accès d'humour fatal,
 Refusa de placer Virgile
 Dans le fauteuil national,
 De la surprise à la colère,
 Vous passâtes incontinent,
 Et déjà plus d'un opinant
 Vous donnoit un nouveau confrere.

Quelques savans un peu plus doux
 Du poëte, dans son absence,
 Justifierent la licence.
 Calmant pour lui votre courroux,
 Vous suspendites la sentence ;
 Et fiers de le favoriser,
 Comme ce général de Rome,
 Qui voulut laisser un grand homme,
 Vous daignâtes temporiser.
 Je m'échauffe à cette nouvelle,
 J'écris au divin traducteur,
 Un billet tant soit peu flatteur,
 Propre à lui tourner la cervelle :
 Mais soit qu'il ait été perdu,
 Soit qu'une niece un peu rétive,
 Le prenant d'une main furtive,
 A l'oncle ne l'ait point rendu ;
 Soit que, par un sort plus sinistre,
 On ne l'ait pas trop entendu,
 Dellille n'a point répondu ;
 Et m'a traité comme un ministre (1)
 Son silence m'afflige un peu.
 Oui, pour sa prose enchanteresse,
 J'aurois donné, j'en fais l'aveu,
 Tous les trésors que Vauvinctu

(1) Dellille, par une distraction poétique, n'a point répondu au ministre.

Voulût enforir dans sa caisse : (a)
 Pour vous, ne vous désistez pas
 D'une utile persévérance :
 Mais d'intrepides candidats
 Pour profiter de son silence,
 Vers vous accourent à grands pas :
 Voyez ce troupeau frénétique
 D'écrivains chassés d'orgueil
 Qui, pour sauter dans son fauteuil,
 Prennent un élan poétique.
 Le gout sera-t-il éclipsé
 Par leurs vaines aventurières ?
 De leurs visites régulières,
 Sauvez le Louvre menacé :
 Verroit-on, sans aigreur facile ?
 Dans le premier des Instituts,
 Le derrière de *Marius*
 Fouler le coussin de *Vingte*
 Prévenez ce honteux abus :
 Rapellez-vous que dans la Grèce,
 Au temple du Dieu du Permesse,
 Le grand prêtre reconnaissant,
 Le front couronné de guirlandes,
 Chaque jour à *Pindare* absent
 Donnoit la moitié des offrandes.

2 Tout le monde connoit la lucrative opération que Vauvineu vouloit faire sur les assignats.

Suivez cet exemple marquant,
 Chez nos Français il fût trop rare,
Virgile vaut mieux que *Pindare*,
 Respectez son siège vacant,
 Cette noble délicatesse.
 Plus puissante que des trésors,
 Au chantre égaré du *Permesse*,
 Inspirera quelques remords,
 Des mûses la tige épuisée,
 Implore ses féconds regards,
 Votre enceinte favorisée,
 Doit garder le dépôt des arts.
 Sauvez-les d'un dernier naufrage,
 Soyez, dans les jours de l'orage,
 Comme l'arche du vieux *Noé*.
 Si la colombe trop volagère
 Vous échappa, j'en suis navré,
 Mais ne lui fermez point sa cage;
 Après un fortuné vóyage,
 Du ciel, vous portant les bienfaits,
 Elle y retournera, je gage,
 Avec le rameau de la paix.

La réponse à cette Epître au No. prochain.

ADIEUX A UN AMANT

Partant pour l'armée.

R O M A N C E.

Vas, laisse-moi toute à ma peine,

L'honneur le veut, séparons nous,
 Sans murmurer brisons la chaîne,
 Dont les nœuds nous sembloient si doux.

A ta patrie
 Tu dois ta vie,
 N'hésite pas entr'elle & moi,
 Ta Zénéide
 Foible & timide,
 Ne seroit plus digne de toi.

Qu'une heureuse étoile te guide,
 Qu'elle me rende mon amant,
 Ah si de gloire trop avide,
 Mon cœur se brise en y pensant.
 Tu vois mes larmes,
 Mais prends tes armes,
 Poursuis tes funestes apprêts,
 Plains ma faiblesse,
 Grains ma tendresse
 Ne partage que mes regrets.

Par M. D. V.

L'INCENDIE.

F A B L E.

VOULONS-nous extirper le mal,
 Attaquons le dès sa naissance.
 Au physique comme au moral
 Convient cette sage ordonnance.

Un jour dans certaine cité,
 Par le fait d'un incendiaire,
 Monstre affreux que dans sa colère
 Vomit le Tartare irrité ;

Sous des lambris dorés éclate un incendie ;
 Quelques seaux d'eau versés d'abord
 Auroient arrêté sa furie ,

Et l'auroient même éteint sans peine & sans effort ;
 Mais chaque voisin sur sa porte ,
 Les bras croisés disoit , qu'importe !
 De mon voisin je plains le sort ,
 Mais sa maison n'est pas la mienne ,
 Et la mienne est intacte encor.

Cependant l'aquilon fait sentir son haleine ,
 Souffle sur l'incendie & lui donne l'essor :
 Alors chaque voisin d'une main incertaine ,
 Saisit enfin sa hache , abat une cloison ,
 Moins dans la crainte encor de perdre sa maison
 Que dans l'espoir honteux d'abattre la voisine ,
 Et d'augmenter ainsi sa vue & ses entours.
 Mais c'est trop tard ; & bientôt sous ses tours
 La ville entière tombe & s'écroule en ruine.

É P I G R A M M E

D'une femme à son mari, venant de prendre médecine.

APRÈS maints violens combats ,
 Tu viens de prendre enfin ce dégoûtant breuvage ,
 Et tu nous étourdis de ton rare courage ;
 L'effort est grand , mais moi dont tu ne parles pas ,
 Je t'ai bien pris sans changer de visage.

Par M. D. V.

L O G O G R I P H E.

MES six pieds font l'effet d'un subtil élément.

Mon premier retranché, c'est au fond de la terre
 Que je prends mon commencement.
 Je fers en paix, je fers en guerre,
 Suivant que l'homme industrieux
 Me rend par son travail utile ou dangereux.
 Ou, sous un autre aspect si l'on veut me connoître,
 C'est sur la mer qu'on me voit naître.
 Là le pilote expert, pour diriger son cours,
 Me consulte toujours.
 Tranche ma tête encore, & mon essence
 Lecteur, sera long-tems un mystère pour toi.
 Je partage ton existence;
 Mais c'est moi qui gouverne, & tu n'es rien sans
 moi.

Le mot de l'énigme du No. précédent est *soupir*; celui de la charade est *falot*.

ERRATA sur le No. de Juin.

Article *Les Suisses traités de payfans*, page 403,
Mens, lisez *Moos*. | *Budents*, lisez *Rudents*. *Albs-*
scheit, lisez *Albenscheit*.

*Suite des Confessions d'Adrienne, ou le mépris des
prejugés.*

Je passerai rapidement, ma chere fille, sur le tems qui s'écoula depuis la rupture de mon mariage avec le Comte d'Alby, jusqu'à l'instant où le hasard me fit rencontrer votre pere. Cet intervalle, rempli par une suite de dégoûts que m'occasionna le chevalier d'Aligny, lorsqu'enfin il m'eut obligée à lui défendre ma porte, ne m'a laissé qu'un souvenir amer & confus. Mon digne protégé n'ayant point borné ses prétentions à faire partie de ma société, il fallût nécessairement l'en bannir ; j'espérois échapper ainsi à l'inconvénient d'avoir reçu chez moi, un homme deshonoré dans l'opinion, mais je m'apperçus bientôt que c'est une imprudence irréparable. Dès que Monsieur d'Aligny jugea à propos de se plaindre avec éclat de cette expulsion, ce même monde qui le repouffoit avec mépris, se rangea de son côté. On prétendit que ma conduite, lors de l'entrevue inopinée que le Comte Jules & le Chevalier eurent chez moi, étoit une sorte d'engagement pris d'é-

poufer ce dernier; & que je ne pouvois éluder cet engagement tacite que par un excès d'inconféquence. Ainfi l'opinion que j'avois fi témérairement bravée, retombant fur moi de tout fon poids, je demeurai victime de cette énergie, vantée avec tant d'enthoufiafme par la fociété de mon pere.

Plus affectée qu'abattue par un coup auffi fenfible, je crus devoir diffimuler mes chagrins; & je parvins bientôt à m'en distraire. Mon mauvais génie, ou plutôit un élan de cette imagination que je n'avois point appris à régler, m'infpira le defir de m'occuper d'un prifonnier d'Etat, plus célèbre par les moyens qu'il avoit pris pour attirer l'attention de la Cour, qu'intereffant pour la caufe de fes malheurs. (*) Ce projet une fois bien arrêté dans ma tête, on conçoit que je n'exiftai plus que pour le réalifer. Argent, démarches, rien ne me coûta pour remplir ce but infenfé. Je prodiguai tout pour un inconnu, dont la baffeffe étoit prouvée par la nature même du délit qui l'avoit conduit à la Baftille; mais l'unique fruit de tant de foins fut de caufer quelque embarras au miniftre de la police,

(*) Il paroît qu'il eft ici queftion du fameux Monsieur de la T....

& de me compromettre inutilement pour le prisonnier. Instruit de tous les moyens que j'avois tentés, le perfide d'Aligny eut beau jeu pour en empoisonner le motif. J'avois eu recours à un homme en place pour remplir mon but, & je l'avois vû deux fois à cette intention; il n'en fallut pas davantage pour supposer des liaisons intimes entre lui & moi. D'Aligny en fut cru sur parole, du moment qu'il calomnia sa crédule protectrice, car *l'être* le plus avili conserve le pouvoir de nuire; & l'accueil glacé que je trouvois par-tout, m'apprit le succès de ses noirceurs.

Je ne fûs point à l'épreuve d'un pareil revers; la fierté qui m'avoit soutenue en d'autres occasions m'abandonnant en celle-ci, je vouai une haine irréconciliable à la France; & je fus chercher en Angleterre une nation au-dessus des préjugés. J'avois pris des lettres pour divers banquiers; j'arrivai à Bath pour y passer la saison des bains: c'est-là, ma chere Angletina, que je fis la connoissance de votre pere, c'est-là que j'imaginai avoir trouvé le terme de mes malheurs. J'avois mis *des mers* entre ma terre natale & moi, je respirois un nouvel air, je trouvois une autre langue, d'autres usages, je crûs avoir trouvé des hommes nouveaux; & je

saluai avec transport le rivage étranger que j'abordoïis.

La première fois que je parus à l'assemblée je fis véritablement sensation : ce succès est assurément trop loin de moi pour en tirer vanité, & je ne le dûs probablement qu'à ma tournure étrangère. Quoiqu'il en puisse être, une foule d'hommes s'empressant bientôt autour de moi, *Mistris Bartland*, à laquelle j'étois recommandée, eut peine à suffire à toutes les questions dont j'étois l'objet. Mais parmi ces nombreux hommages qu'on m'offroit à Bath, je distinguai du premier moment ceux de *Lord Dundley*. Il étoit dans cet âge où l'on conserve assez des avantages de la jeunesse pour ne pas déplaire, & réunissoit tout ce que la réflexion & l'expérience peuvent ajouter au plus heureux naturel. Son estime me parut le plus noble dédommagement des injustices que j'avois éprouvées de la part de mes frivoles compatriotes ; que vous dirai-je enfin, ma chère fille, nous crûmes appercevoir entre nous tant de convenances & de rapports, que nous n'hésitâmes point à nous unir. Plusieurs années de bonheur sembloient nous garantir, que nous ne nous étions point abusés dans une si grande affaire, & votre naissance avoit comblé tous nos vœux, lorsque je témoignai à *Lord Dundley* quelqu'en-

vie de connoître Spa. Mes desirs étoient des loix pour un époux aussi passionné ; nous partîmes pour passer la saison dans ce lieu, où toutes les nations se rassemblent ; & je ne tardai pas à retrouver sur le continent, le malheur qui m'avoit obligée à le quitter.

Dès le lendemain de notre arrivée à Spa, nous fûmes à l'assemblée, où je trouvai plusieurs de mes connoissances de Londres ; mais qu'on se figure mon étonnement de voir entrer dans le salon, avec une *Mistriss* *Bruxhall* & sa fille, le chevalier d'Aligny, que je reconnus à l'instant, malgré l'uniforme Polonois dont il étoit revêtu. Cette rencontre désagréable ne devoit me paroître qu'une contrariété tout au plus ; je ne fais quel presentiment secret lui donna pour moi l'importance d'un malheur. On m'apprit que cette *Miss* *Bruxhall*, l'une des plus riches héritières de la cité, étoit sur le point d'épouser le gentilhomme françois qui l'accompagnoit ; je la plaignis sincèrement, mais je résolus de m'en taire ; car sans me croire obligée au secret envers le chevalier d'Aligny, il m'eut paru fort peu convenable d'éclairer sur ce qui le concernoit, deux femmes que je connoissois à peine pour les avoir rencontrées à *Wauxhall*.

Je m'étois mise au jeu pour me distraire

des souvenirs désagréables que la présence du chevalier d'Aligny venoit de me rappeler ; & le Pharaon m'occupoit entierement, lorsque Lord Dundley vint me demander à voix basse, si je connoissois l'officier Polonois qui escortoit Miss Bruxhall.

“ Que trop en vérité. ”

Ce fut-là toute ma réponse ; & je la fis avec une émotion que je ne cherchai pas même à dissimuler. Lord Dundley s'étant éloigné sans rien repliquer, je continuai assez long-tems à jouer : en rentrant chez moi, j'appris avec étonnement qu'il s'étoit mis au lit sans vouloir souper. Inquiette sur sa santé, je me présentai à la porte de son appartement pour en savoir des nouvelles, je la trouvai fermée ; & je gagnai le mien avec un serrement de cœur indicible. Mais que devins-je, ma chere fille, lorsque ma femme de chambre me presenta la lettre suivante de la part de votre pere ? Il n'est aucune expression pour ce que j'éprouvai en la lisant.

„ Demain, Madame, je me dispose à par-
tir pour l'Angleterre, où je vous invite à
m suivre. Quoique ce jour ait à jamais
desuni nos cœurs, nos fortunes n'en de-
meurent pas moins unies, ainsi que nos
noms, car je n'ai rien à vous reprocher,
& vous êtes la mere de ma fille. Non,

» Madame, je n'ai aucun reproche à vous
 » faire; il m'est doux de m'arrêter à cette
 » idée, parce que c'est l'unique consolation
 » qui me reste. Assurément lorsque j'eus le
 » malheur de vous rencontrer à Bath, vous
 » ne me deviez point des explications que
 » je ne songeois pas à vous demander; &
 » plût au Ciel que vous me les eussiez refu-
 » sées à Spa! Tout est dit, maintenant; tout
 » est fini.... Tenez pour certain, Madame,
 » que je ne recevrai ni de vive voix, ni par
 » écrit, aucun éclaircissement. Je suis assez
 » instruit par vous-même, & ne puis jamais
 » oublier la réponse que vous avez faite à
 » la question que je vous ai adressée ce soir.
 » *Que trop.... en vérité.* " Que trop! Telle
 » est l'expression que vous avez employée...!
 » Cette phrase est gravée en traits ineffaçables
 » dans ma mémoire. Mais de grace,
 » ne me fuyez point, notre enfant doit réunir
 » ses parens sous le même toit; & lequel
 » de nous pourroit se résoudre à s'en sépa-
 » rer? Comptez invariablement sur tous les
 » procédés que vous avez droit d'attendre
 » d'un homme qui n'a qu'à se louer des vô-
 » tres: la mere de mon Angletina aura tou-
 » jours en moi un sincere ami. "

Apres la lecture de cette inconcevable let-
 tre, je demeurai partagée entre la douleur,

Je ressente, & la sorte d'admiration que me causoit le caractère étrange de Lord Dundley. Quel être en effet, que cet homme à la fois si barbare & si sensible ! Quel sort que le mien... !

Je ne vous affligerai point, ma chère Angletina, par le détail de tous les efforts que j'ai tentés inutilement auprès de mon inexorable époux : c'est en vain que, depuis un an, j'ai voulu l'amener à recevoir des éclaircissements ou du moins à m'en donner. Je succombe enfin sous le poids insupportable du tourment que j'éprouve, je sens que je touche au terme de ma vie, & j'en employe les derniers instans à justifier ma conduite dans votre esprit. Puissent ces confessions, que la candeur & la vérité ont dictées, me rendre un jour l'estime de votre père ! Mais quoiqu'il en puisse être, mon dernier soupir ne s'exhalera point en Angleterre. Madame de Luzeran & la comtesse Jules d'Alby sa fille, m'ouvriront leurs bras ; hélas, je n'aurois jamais dû m'éloigner d'elles. Lord Dundley se dispose à m'accompagner en France, pour ne point perdre de vue son Angletina, peut-être aussi par un reste d'attachement ; le spectacle de ma douleur est un poison pour lui, je le vois ; & cet instant il demeure inflexible.... ! Partons, mourons.... il le faut ; il

l'aura voulu. Adieu donc pour jamais, Isle fatale où j'ai cru trouver le bonheur. Adieu, inexorable Dundley. Et toi, ma chere enfant, adieu !

Si le pere & la fille mouillent un jour cet écrit de pleurs, si leurs cœurs se brisent en lisant ce solennel & dernier adieu, . . . jamais cependant, non jamais ils n'imagineront ni l'un ni l'autre, ce qu'il m'en a couté pour l'écrire. Oui, mon Angletina, l'adieu que je te dirai avant d'expirer, sera bien moins déchirant que celui que je viens d'écrire, car tes caresses enfantines, ton dernier baiser sauront l'adoucir.

Ici finissent les confessions d'Adrienne, mais Lord Dundley lui-même termine l'histoire de sa malheureuse épouse, par quelques lignes qu'il ajoute à ce cahier, pour l'éclaircissement de la jeune Angletina.

Lettre de Lord Dundley à sa fille.

» Et moi aussi, ma chere enfant, je vous
 » dois une justification de ma conduite ; je
 » vous dois le mot de l'énigme fatale qui
 » nous a couté votre mere elle n'est
 » plus, cette mere si tendre & si digne d'être
 » aimée ; sans doute je ne lui survivrai pas
 » long tems ; & je ne veux pas que vous
 » abhorriez ma mémoire. Je ne veux pas que

» vous me croyiez *inflexible & dur*..... Hélas,
 » je n'étois qu'abusé; & si l'erreur pouvoit
 » être un crime, le mien seroit cruellement
 » expié. J'ai eu un seul tort, ma chere An-
 » gletina, mais un tort bien grave, bien
 » réel, bien impardonnable; celui *de croire trop*
 » *légerement*. Malheureux...! Et cependant,
 » si votre mere elle-même n'eut point invo-
 » lontairement confirmé la calomnie par quel-
 » ques mots auxquels je donnai une valeur
 » qu'ils n'avoient point, certainement je ne
 » l'eusse condamnée sur la foi de personne
 » au monde..... Seroit-il donc vrai, comme
 » Lady Dundley le croyoit, qu'on ne peut
 » éviter son sort? Non, ma fille, mais il est
 » inutile de vous le dissimuler, vos parens
 » ont fait leur sort l'un & l'autre, en se mé-
 » prenant sur ce qui leur importoit le plus.
 » Lisez le récit fidelle de leurs malheurs; &
 » plaignez votre infortuné pere.

Suite de l'histoire d'Adrienne.

C'est à l'instant où nous parûmes à l'as-
 semblée de Spa, que je repris la narration
 de Lady Dundley : je crus remarquer qu'elle
 étoit occupée de quelque sentiment pénible
 qu'elle n'avoit point apporté dans ce lieu ;
 j'observai que ses regards se tournoient sans
 cesse vers un groupe composé de trois figu-

res, dont deux seulement m'étoient connues, c'étoient Miss Bruxhall & sa mere. Un officier Polonois, que sa tournure élégante faisoit distinguer, paroissoit escorter ces dames, & c'étoit le troisieme personnage du tableau. Toujours prompt à partager les impressions d'une femme que j'adorois, une curiosité bien naturelle me rapprocha de ce trio qui sembloit fixer l'attention de Lady Dundley, je me glissai imperceptiblement dans la foule; & je suis sur de n'avoir pas oublié un seul mot de la conversation que j'entendis.

— Cela est inconcevable..... disoit Miss Bruxhall à l'officier Polonois, & comment Lady Dundley a-t-elle pu vous brouiller avec votre ami? —

„ Ah ! par exemple, c'est me demander
 „ une histoire un peu difficile à raconter....
 „ mais vous l'ordonnez; & puis ce sera, s'il
 „ vous plaît, sous le sceau du secret le plus
 „ profond: car enfin, il est des choses qu'un
 „ honnête homme ne se permet jamais de
 „ divulguer.”

On conçoit que ce préambule étoit fait pour réveiller mon attention, je me tapis dans l'embrasure d'une croisée; miss Bruxhall paroissoit tout oreilles. “Hé bien, Mon-

seigneur, dit la jeune Miss, apprenez-nous donc l'histoire de Lady Dundley avec votre ami."

— Hé ! bien, Mademoiselle, mon ami en étoit véritablement épris, il avoit des vues sérieuses sur elle ; & le pere, riche fermier général, paroissoit agréer sa recherche, lorsqu'il eut la fantaisie de me présenter à sa future. La jeune personne étoit attrayante, elle étoit vive.... que vous dirai-je? j'eus le malheur de ne pas déplaire, les bontés dont on m'honoroit sauteroient aux yeux du jaloux ; & je ne fais trop comment par la suite, on pût lui persuader qu'il s'étoit trompé. Quoiqu'il en soit, mon ami s'étoit à peu près retiré, ce qui ne laissoit pas d'être fâcheux, car notre infante avoit la manie d'être mariée ; & *mon heure n'étant pas venue.....*

" J'entends, interrompit mistress Bruxhall, dans ce tems-là vous étiez amoureux de la liberté."

— Je suis forcé d'en convenir, Madame, c'étoit un triomphe réservé à Miss Bruxhall, de me réconcilier avec ces nœuds indissolubles dont la seule image m'effrayoit. Cependant, comme la passion ne réfléchit guere, il est possible qu'en choisissant mieux son moment, la belle Adrienne eut réussi à m'engager malgré moi. Vous savez, que telle

proposition qui pourroit avoir du succès *la veille*, a mauvaise chance *le lendemain*.

“ Fi donc ! mon gendre , dit Mistriss Bruxhall en riant aux éclats , vous me paraissez avoir traité un peu légèrement les femmes en débutant dans le monde. — Tout ce qui me rassure pour Polly, c’est que les libertins convertis font les meilleurs des maris ; mais j’interromps bien mal à propos votre histoire , car je suis impatiente d’en savoir la fin. ”

— La fin , Madame , est précisément ce qu’il y a de plus étrange , & vous ne vous y attendez sûrement pas. Après que mon refus *d’épouser* m’eut brouillé avec la belle Adrienne , elle rappella mon rival , qui se crût le plus heureux des mortels ; & je demeurai , comme de raison , paisible spectateur de sa fortune. Apparemment que ce sang-froid piqua ma princesse , car elle me décocha son chevalier ; & me voilà au moment d’avoir une affaire avec le meilleur de mes amis , avec mon camarade de service. Vous conviendrez , Mesdames , que pour l’éviter , j’avois besoin d’un excès de fermeté & de modération dont peu de gens eussent été capables à ma place —

“ Mon Dieu ! s’écria Miss Bruxhall , & l’on prétend qu’il est comme impossible d’éviter

une affaire lorsqu'on est provoqué à un certain point."

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, la chose est possible lorsqu'on a beaucoup de dignité dans le caractère : Rappelez-vous la conduite de Grandisson dans une occasion semblable. —

“ Ah ! c'est vrai ; Grandisson s'y refusa sans qu'il y eut le mot à dire. Mais vous, Monsieur, comment pûtes-vous vous en tirer ? ”

— Oh ! parfaitement..... indigné de la noirceur du procédé de notre princesse, je parlai clair à son Paladin ; & comme le pauvre homme n'étoit pas trop en état d'entendre raison, je lui déclarai froidement, qu'il étoit le maître de se battre avec moi s'il avoit cette fantaisie, mais qu'il eut à choisir pour l'objet de notre combat toute autre *chose* ou *personne* que son Hélène, attendu que très-décidément je ne me battrais jamais pour elle. —

“ C'étoit vraiment vous en tirer à merveille, dit la mere Bruxhall, & votre ami dût vous favoir un gré infini de l'éclairer.”

— Pas le moins du monde, Madame, est-ce qu'un amant peut écouter la raison ? Cela fit une brouillerie du Diable..... nos amis, nos familles s'en mêlerent, & tous les pédans du régiment s'en occupèrent à *qui mieux mieux*,

fans y rien comprendre. Pour moi , je les laif-
 fai discuter gravement fur *le point-d'honneur*,
 & l'ennui que me donna cette ridicule af-
 faire , m'engageant à voyager pour ne plus
 en entendre parler, je partis pour la Pologne ,
 où j'ai des parens qui tiennent un rang dif-
 tingué. On m'accueillit tellement dans ce pays-
 là , on fit tant de chofes pour m'y arrêter ,
 que je m'y fixai : je quittai le fervice du
 Roi, dans lequel j'avois l'honneur d'être fous-
 lieutenant d'infanterie , pour le grade de co-
 lonel qu'on m'offroit à celui de Pologne ; &
 je vous protefte que je n'ai pas regretté un
 instant la France. Peu de tems après mon
 départ, j'appris que le D. Quixotte de la
 charmante Adrienne , ayant été détrompé par
 je ne fais quelle circonftance affez évidente
 pour rompre le charme , l'éclat de cette der-
 niere aventure avoit engagé notre héroïne à
 paffer en Angleterre. Ce qui m'enchanté , c'eft
 qu'elle foit parvenue à s'y marier , c'eft un
 beau dénouement , & qui prouve qu'il n'eft
 rien de tel que de franchir le pas..... de
Calais. —

Un éclat de rire de Miftrifs Bruxhall , ap-
 plaudit à la pointe qui avoit terminé la nar-
 ration piquante du colonel ; mais je dois à
 la vérité de dire qu'il me parût plus confus
 que flatté de ce succès. Pour moi je quittai

la place blessé à mort ; & conservant cependant encore un reste d'espoir. Livré au doute le plus déchirant , vous concevez , ma chere Angletina , que je devois prendre le parti de m'éclaircir à tout prix. Depuis que je connoissois Lady Dundley , je l'avois toujours trouvée incapable de déguisement ; quelque écart qu'on pût reprocher à son jeune âge , son caractère repoussoit tellement toute espece de bassesse , que j'étois sûr qu'elle ne se justifieroit pas aux dépens de la vérité : elle avouera tout , plutôt que mentir , me disois je en me rapprochant du jeu , où vous avez vû qu'elle avoit pris part pour se distraire du chevalier d'Aligny. Je différois à m'éclaircir , j'hésitois ; mais un regard que votre mere jetta sur moi m'ayant décidé , je lui demandai en tremblant , si elle connoissoit l'officier Polonois qui servoit d'escorte à Miss Bruxhall , & la fatale réponse que je reçus retentit encore au fond de mon cœur.

“ *Que trop !* répétois-je , en m'eloignant avec précipitation , *que trop !*... Hé ! bien , voilà donc mon sort décidé sans retour , me voilà maintenant assure de mon malheur.”

Une foule de sentimens & d'idées assaillent confusément mon cœur & ma tête : je vais me renfermer chez moi pour cacher à tous les yeux le trouble où je suis , & je fais
les

les plus grands efforts pour me calmer. Tout-à-coup, une pensée consolante se présente au milieu de ce cahos de douleurs ; & je m'y arrête, comme un malheureux qui se noye embrasse la planche qu'une vague pousse jusqu'à lui. „ *Adrienne, m'écriai-je, ma chere Adrienne...! tu ne m'as du moins pas trompé. Je n'avois aucun droit sur le passé, je ne t'ai fait aucune question avant d'unir mon sort au tien; Et depuis que tu es à moi, je n'ai pas un seul reproche à te faire. De quoi donc me plaindrois-je ici? Lady Dundley, la mere de mon Angletina, est irréprochable.* ”

Cependant je ne fais quel instinct, ou quel indestructible préjugé combattoit ce raisonnement ; & je demourois en proye à la douleur d'avoir tout perdu. Cette femme charmante, à laquelle je n'avois aucun reproche à faire, n'avoit plus le pouvoir de me rendre heureux, & je ne sentois à quel point elle m'étoit chere encore, que par l'amertume de mes regrets. Ce jour devoit être *le jour du Divorce* pour un couple infortuné ; rien n'étoit plus évident. Mais devois je abandonner Lady Dundley, la mere d'Angletina, aux propos de cet odieux colonel, de ces deux vipères qui étoient actuellement maîtresses de son secret? Non certes, je ne le devois pas ; je devois toujours protection à

l'infortunée à laquelle j'avois uni mon sort, je pouvois même demeurer son ami. Nous avions heureusement un point de réunion; & malgré ce que je venois d'apprendre, je pouvois respirer le même air que la femme aimable & chérie à qui j'avois dû si long-tems le bonheur. Ces réflexions, ma chere Angelina, me dicterent la lettre que vous avez lue dans le cahier de Lady Dundley. Il est aisé de voir que le refus que j'y fais de tout éclaircissement, n'est autre chose que la conviction qu'on ne pouvoit m'en donner de satisfaisans. Je devois sauver à celle que j'avois tant aimée l'humiliation d'une justification imparfaite; & je conservois encore la possibilité de douter.... le récit du chevalier ne pouvoit-il pas être exagéré sur quelques points? Je redoutois enfin toute espece d'éclaircissement, je craignois que votre mere n'y perdit trop. Combien elle me paroissoit touchante, lorsqu'elle tentoit quelques efforts pour me détromper! Avec quel intérêt je suivois chez elle les progrès de la douleur! Je la devinois avant même qu'elle s'expliquat; & dans la persuasion que c'étoit lui sauver le plus cruel embarras, je me dérobois toujours à ses intentions. L'infortunée ne résista pas long tems à tant de douleurs, je la vis toucher au terme de sa vie avant d'avoir celui

que la nature lui avoit marqué. C'est ainsi qu'une fleur, privée par quelque accident des sucs qui soutiennent sa frêle existence, s'incline sur sa tige rompue, & conserve encore son premier éclat. Votre mere, déjà mourante, voulût exhaler en France son dernier soupir, je l'accompagnai, le cœur navré de tristesse; mais nous arrivâmes à peine à Calais, que l'oppression, la toux & les accidens redoublés, me firent prévoir qu'elle n'iroit pas plus loin. Contraints à nous arrêter en cette ville, je peux vous dire, ma chere Angletina, que vos caresses & mes soins ont adouci les derniers jours de ce cher objet de mes affections. En me confiant le cahier qui vous étoit destiné, votre mere m'assura que j'y trouverois tous les éclaircissemens que j'avois refusé; & même avant d'avoir pû le lire, j'étois entierement désabusé. Mais si j'avois pû conserver quelque soupçon, après le défa-veu formel d'une femme adorée & mourante, l'incident bizarre qui survint peu de tems après, eut completté la justification de Lady Dundley, en couvrant de boue son vil calomniateur.

La foule de voyageurs qui passent d'Angleterre en France, rend les logemens assez rares à Calais pour qu'il soit difficile de s'en procurer de commodes, si l'on n'a la précau-

tion de les arrêter d'avance. Nous étions depuis trois semaines à l'auberge, & je prenois l'air au balcon d'une croisée qui donne sur la rue, lorsque je vis arriver du côté du port, une famille Angloise pour laquelle on avoit retenu les appartemens vacans. Une berline à quatre chevaux, suivie de laquais qui couroient la poste à *franc-étrier*, parût au même instant à l'autre extrêmité de la rue, & se rencontra bientôt avec la famille Angloise, à la porte de l'hôtel. Je n'eus pas de peine à reconnoître dans l'homme pour qui les appartemens étoient retenus, le détestable chevalier d'Aligny, accompagné des dames Bruxhall; & je le crus d'abord conduit en ce lieu par la mauvaise étoile de Lady Dundley; mais l'instant d'après m'en fit juger autrement. L'aubergiste qui venoit de descendre, s'excusoit auprès des gens de la berline de ne pouvoir les loger; mais ses appartemens étoient retenus d'avance pour *ce Monsieur*; & c'étoit le chevalier d'Aligny qu'il désignoit.

- ^o Quoi, pour *ce Monsieur* là? dit un homme en grand deuil, en mettant la tête hors de la voiture, comme pour mieux considérer le chevalier; en ce cas faites avancer mon cocher, il est probable que je coucherai chez vous ce soir. —

L'aubergiste observa qu'il ne lui restoit de libre que trois chambres très-médiocres.

— C'est tout ce qu'il en faut , repliqua l'homme en deuil , je m'en contenterai si Monsieur d'Aligny juge à propos de loger sous le même toit que moi , mais j'ai des raisons de croire qu'il cherchera une autre auberge pour cette nuit. N'est-il pas vrai, Monsieur, que je ne présume pas trop, & que vous vous disposez à me faire place?—

Le chevalier étoit pâle, tremblant, atterré, il ne prononça pas un mot.

“ Mon Dieu, mon cher, que cet homme est insolent ! „ s'écria Mistrifs d'Aligny, car vous jugez bien que c'est le nom que portoit alors Miss Bruxhall, dont la mere paroissoit entièrement stupéfaite.

— Mille pardons, Mesdames, dit l'homme en deuil, si j'ai le malheur de paroître aussi défavorablement à vos yeux; si vous tenez le moins du monde à cette auberge, il ne tiendra qu'à vous de n'en point sortir, & je vous offre jusques à ma chambre, par peu qu'elle puisse vous convenir; mais quant à Monsieur d'Aligny, je le connois assez pour douter qu'il s'obstine à passer la nuit sous le même toit que moi.—

“ D'où vient cela? repartit Mistrifs d'Aligny avec aigreur, & pourquodi mon mari

vous céderoit-il un logement qu'il a fait arrêter d'avance?"

— En mémoire d'une petite aventure qu'il est le maître de vous raconter, Madame, mais dont mon respect doit vous épargner le récit. —

Pendant ce dialogue, qui commençoit à devenir un peu vif, le chevalier s'étoit prudemment esquivé; & lorsque sa femme le chercha des yeux, elle ne le trouva plus. Alors franchissant l'escalier d'un saut, je fûs offrir la main à Mistrifs d'Aligny, & je la conduisis jusqu'à l'auberge, où nous apprîmes que son indigne époux étoit allé se réfugier. Encore émue de la scène qui venoit de se passer, Mistrifs Bruxhall vouloit me remercier, ainsi que sa fille; je ne leur en laissai pas le tems. " Mesdames, leur dis-je, voilà Lady Dundley bien vengée; & vous pouvez juger que tout le monde ne franchit pas avec le même bonheur *le pas de Calais*. Un lâche doit craindre de revoir sa patrie, c'est là que la vérité l'attend & l'écrase, tandis que l'innocence y marque paisiblement son tombeau. Lady Dundley, que Monsieur d'Aligny a si bassément calomniée, se meurt à Calais; & ne daignera pas même applaudir à sa disgrâce, tant elle est au-dessus de ses vils propos."

En parlant ainsi, je saluai les deux dames, & les laissai véritablement pétrifiées.

C'étoit la première satisfaction que j'eusse éprouvée depuis mon retour de Spa : je goûtois quelque douceur à pouvoir dévoiler & rassasier d'affronts le persécuteur de mon Adrienne ; c'étoit en quelque sorte une victime que je venois de lui immoler. Il me sembloit que j'avois des ailes pour retourner à l'auberge, & la joye brilloit sur mon front, lorsque je rejoignis Lady Dundley. Une expression depuis si long-tems étrangère à mes traits devoit la frapper, elle voulut en savoir la cause ; & je lui racontai *de point en point* ce qui venoit de se passer.

“ Cet inconnu, me dit votre mere, qui s'est chargé de faire justice du chevalier d'Aligny, ne sauroit être que le comte Jules d'Alby ; & si je devine juste, c'est encore une satisfaction que j'aurai avant ma mort. En perdant l'espoir de revoir Paris, j'avois perdu celui d'apprendre des nouvelles de ma famille ; le comte Jules, devenu mon parent par son mariage avec Mademoiselle de Luzeran, pourra m'en donner : De grace, Milord, voyez si je ne me trompe pas.”

Effectivement, c'étoit le comte Jules lui-même ; il venoit de perdre sa femme, & passoit en Angleterre, accompagné de Madame

de Luzeran, espérant l'un & l'autre d'y trouver, avec la distraction qui résulte du déplacement & du mouvement, quelques consolations auprès de Lady Dundley. Mais hélas, c'étoit à Calais qu'ils devoient retrouver & perdre pour jamais cette parente chérie.

Je n'ai ni la force, ni le projet, ma chere Angletina, d'esquisser le tableau douloureux que ma mémoire me retrace en cet instant. Le Comte Jules & Madame de Luzeran eurent bientôt de nouvelles larmes à verser; & moi.....! je ne chercherai point de consolation.....

Votre mere a exigé que vous fussiez élevée dans des principes absolument différens de ceux qui ont servi de base à l'éducation qu'elle a reçue elle-même : vous devez tenir lieu à Madame de Luzeran de la fille & de la nièce qu'elle vient de perdre; & j'ai sanctionné ce leg qu'elle a fait de vous, car ses dernieres volontés sont des loix que j'observerai religieusement. Les dernieres paroles de votre mere vous concernent également, quoiqu'elles m'ayent été adressées; & je dois vous les transmettre, afin qu'elles se gravent dans votre cœur.

« Milord, me dit-elle, le seul mépris des préjugés a pensé me coûter, avec la vie, l'honneur, & jusqu'à la confiance de mon

époux. Quel concours de circonstances n'a-t-il pas fallu pour amener cette justification tardive, qui ne vous deffille les yeux qu'à mon lit de mort? Hélas, je reconnois trop tard une bien grande vérité, c'est qu'une femme, pour être heureuse, ne doit braver aucun préjugé.... Puisse notre Angletina avoir un jour le bon esprit de s'y soumettre.... Puisse-t-elle s'instruire par l'exemple de sa mere!"

*Origine des feuilles périodiques en Angleterre,
traduit de l'Anglois.*

QUELQUE objection que fassent les détracteurs des journaux contre cette production si en vogue & si multipliée de nos jours, c'est par eux que la vérité & la science s'universalisent bien plus que par des grands ouvrages que personne ne lit que quelques savans. La multitude des lecteurs s'instruit par les journaux, sur des objets qui sans eux ne se feroient jamais rencontrés dans le cercle de leur méditation, & ils fournissent les moyens de dire des vérités difficiles à placer dans tout autre ouvrage.

C'est les journaux qui, plus que toute autre cause, ont favorisé le commerce & le rap-

prochement des génies de chaque nation. C'est eux qui ont préparé & opéré les plus importantes révolutions des littératures Française, Angloise, Allemande, & la publicité n'a pas de véhicule plus propre que ne l'est un journal à travailler l'esprit de tout un peuple. En effet, ce ne fut point par de grands ouvrages, mais par des feuilles, par des brochures, que les chefs de la réformation subjuguèrent si puissamment l'esprit des peuples auxquels ils la firent adopter, & la révolution Française confirme l'étonnante influence des journaux & des brochures sur toute une nation.

L'œil pénétrant de Cromwel avoit su apercevoir le parti qu'il pouvoit tirer de ce véhicule pour influencer l'opinion ; c'est à lui qu'on attribue l'origine des premiers écrits hebdomadaires & périodiques qui parurent en Angleterre ; uniquement politique dans le commencement, bientôt l'esprit de faction les remplit du venin de sa méchanceté ; ils devinrent les dépôts des calomnies respectives de tous les partis, & en fomentant, en aiguillonnant la haine entre les citoyens, ils devinrent la source des plus grands maux.

Nous avons vu, dans la période malheureuse où nous vivons, résulter les mêmes effets des mêmes causes ; mais s'il est triste,

s'il est honteux de prodiguer tant d'esprit & tant d'activité pour un but aussi méprisable que dangereux, il est du moins consolant de penser, que d'un deluge d'écrits semblables, qui sortirent alors des presses Angloises, & qui n'avoient d'autre mérite que celui que leur donnoit l'esprit de parti, il n'en reste de traces que dans quelques bibliothèques privées, & que cette génération d'écrivains éphémères est actuellement à peine connue des Anglois.

Robert Létange, même, si supérieur à ses rivaux, qu'il passoit sous le gouvernement de Cromwel pour un modele d'écrivain politique, ne mérite pas l'honneur qu'on lui faisoit. Arrogant, passionné par caractère, il se distingua peu comme auteur, & l'on ne trouve rien dans ses diverses productions, non plus que dans ses maigres traductions, qui puisse dédommager ses lecteurs de ses barbares expressions, de ses grossières & fades plaisanteries, enfin, de ses ennuyeux commentaires politiques.

Sous la régence de la reine Anne, période qu'on doit avec justice, considérer comme l'âge d'or de la littérature Angloise; les journaux, qui jusques-là n'avoient eu qu'un but politique, s'éleverent à un plus haut rang dans l'opinion publique; on fit plusieurs es-

fais pour transplanter dans leur domaine des objets de littérature, de morale, même de science: malgré ces efforts, ils n'échappèrent point à l'empire du tems, jusqu'au moment où Richard Stéele, en formant le plan de son *Tattler*, y fit marcher de front avec la politique, la morale & la littérature. En sentant combien son ouvrage gagneroit par cette augmentation, il comprenoit qu'il eut été bien meilleur encore, s'il avoit pu en retrancher le premier objet. Mais il étoit trop sage pour s'écarter tout-à coup de la route tracée; toute innovation précipitée occasionne des commotions & des révolutions violentes, qui ne valent jamais rien, même dans les sciences; & les esprits doivent être amenés insensiblement & graduellement, à tout ce qui les conduit dans une sphere nouvelle & si différente de celle qu'ils ont parcourue. Ainsi Steele, sacrifiant à ce motif, mit encore des articles politiques dans ses feuilles, mais en étendant leurs limites, il prépara la glorieuse carrière réservée pour l'esprit classique d'Adisson, qui n'ayant plus autant de difficultés à vaincre, & qui jugeant avec raison, que des raisonnemens inutiles & souvent dangereux, étoient peu dignes d'un ouvrage fait pour la postérité, bannit la politique de son incomparable *Spectateur*; depuis cette

époque, les feuilles du jour & les écrits périodiques ont fait une branche capitale de la littérature Angloise.

P A R A L L E L E

Extrait des feuilles Angloises.

Confession de foi d'un ancien patriote.

JE crois qu'il m'est permis d'être enthousiasmé de la gloire, & que lorsque la patrie a besoin de mon secours, aucun danger, la mort même ne doit point ralentir mon zèle à la servir.

Je crois qu'il faut que l'intérêt particulier se taise, dès qu'il s'agit du bien général, & qu'il est plus glorieux d'avoir conservé la vie à un seul individu, que d'avoir conquis des provinces. Je crois qu'on doit préférer la pauvreté à une richesse deshonnête, que la société civile ne peut subsister que par les loix, la subordination aux autorités, la religion, les mœurs, & la bienveillance réciproque de ses individus; je crois que la conscience est le juge suprême du bien & du mal, qu'on doit adorer la divinité avec autant de piété que de pureté, que l'honneur est un joyaux précieux, que la liberté restreinte dans ses

vraies limites rend l'homme heureux. Je crois que les richesses n'ont aucune valeur intrinsèque, que la probité & l'honnêteté ne sont pas des chimères, que les hommes étant imparfaits, aucun gouvernement ne peut être parfait; je me sou mets par conséquent à l'ordre établi.

Tels sont mes principes; je regarde comme une folie criminelle, ou comme une légèreté punissable de m'en écarter, & je plains ceux qui pensent autrement.

Confession d'un patriote moderne.

Je crois que l'intérêt propre est la seule Divinité qu'il faut adorer, que tous les moyens sont légitimes pour renverser les puissances, pour me mettre à leur place ou me procurer du moins quelque avantage.

Je crois qu'en paroissant travailler pour le bonheur de l'humanité, je dois dans le fond m'en inquieter très-peu; ainsi pourvu que j'atteigne mon but de m'élever moi-même, je ne crains point d'être cause de la ruine de mon pays, ou d'occasionner des guerres civiles, dans lesquelles s'égorgeront des milliers de mes compatriotes. Je crois que la philanthropie, l'amitié n'ont d'autres bases que l'égoïsme; je méprise avec raison, l'opinion qu'aura de moi la postérité, qui ne peut m'é-

tre d'aucune utilité. Je nie toute probité, mais je crois à la puissance de l'or. Je n'apprécie les autres hommes qu'en proportion des services que j'attends d'eux. Je crois à l'égalité avec mes supérieurs. Quant à la conscience, c'est *un non être*, la Religion un fantôme, l'honneur une folie; & sans croire à la liberté, je la regarde comme une amorce adroite pour rendre tout le monde esclave. Tels sont les articles de ma croyance, tous ceux qui les adoptent font fortune aujourd'hui, & quiconque pense autrement est une tête sans cervelle.

M É M O I R E

Sur l'état actuel des Ecoles de Charité de Lausanne, contenant ce qui s'y est passé de plus considérable depuis le 15 juin 1795, jusqu'au 1^{er} juillet 1796. (Article envoyé.)

APPELLÉ à rendre compte aux protecteurs de cet établissement de charité, de la gestion de ses directeurs depuis le 15 juin 1795, jour de sa dernière assemblée générale, jusqu'à celle du premier juillet, le Président de cet institut s'est acquitté de ce devoir, dans un discours digne sous tous les rapports, des applaudissemens qu'il a obtenu.

Le relevé des Régistres lui a fourni les moyens de présenter à l'assemblée les résultats les plus satisfaisants ; la direction n'a négligé aucune de ses séances ordinaires, l'inspection des Ecoles s'est exercée avec une exactitude soutenue, le service des maîtres & des maîtresses s'est fait avec la même régularité. L'ordre des Régents, si digne d'être encouragé & considéré, se recrute & se régénère de jour en jour, par les élèves qui se forment dans le séminaire de l'institut, sous les yeux & par les soins du maître principal. Enfin, l'empressement du peuple à profiter, pour leurs enfans, des instructions qui se donnent dans cette maison, redouble à mesure que l'expérience leur en démontre mieux l'utilité. A la suite de ce tableau général, Mr. le Président de cet établissement de charité en détaille les réglemens, les objets d'études & les occupations.

Les enfans, qui depuis Pâques de cette année, sont environ au nombre de cent, passent successivement par les grandes & les petites écoles. On reçoit dans celles-ci, où on est admis à huit ans révolus, les premiers principes d'instruction populaire, qui s'achevant ensuite dans les grandes écoles, autant, & pas plus qu'il n'est nécessaire pour les jeunes gens de cet ordre, se bornent à la lecture,

ture, l'écriture, l'arithmétique, le chant des psaumes, & sur-tout la Religion, si utile dans tous les tems, dans toutes les conditions & à tous les hommes, qu'on ne peut en inculquer trop profondément les principes dans le cœur des enfans. Deux directeurs, dont l'office dure un trimestre, inspectent pendant la semaine, les écoles des deux sexes; ils font part de leurs observations & de celles des maîtres, à la direction assemblée chaque vendredi, pour délibérer sur les objets de discipline & les intérêts de l'établissement: outre ces visites journalières, les directeurs, en remettant leurs fonctions à ceux qui les remplacent à la fin de chaque trimestre, font avec eux la revue générale des écoles; ils interrogent les enfans sur toutes les parties de leur tâche, & ceux qui ont fait le plus de progrès depuis le dernier examen, ou qui reçoivent les meilleurs témoignages, obtiennent des prix proportionnés à leur application ou à leurs succès.

En tâchant d'exercer les facultés morales des enfans, si sujettes à s'engourdir dans l'éducation commune du peuple, les directeurs de l'institut ne négligent aucun des moyens de les habituer au travail des mains; nous renvoyons le lecteur au mémoire même. Ils y prendront une idée aussi claire que détail-

lée, des moyens d'industrie mis en œuvres pour faire marcher, dès l'âge le plus tendre, le travail des mains à côté de l'instruction, des encouragemens accordés à cet effet, des divers prix distribués, enfin des succès satisfaisans obtenus par ces secours.

Les orphelins, en les partageant avec les écoliers externes, sont encore les objets d'une inspection plus vigilante, puisque nourris & logés dans cet hospice de charité, ils ne sortent de la présence des directeurs que pour être placés chez des maîtres, la plupart établis sous le même toit, & qui s'engagent à les renvoyer aux heures fixées, aux leçons essentielles des écoles. S'il en est que leur goût ou leurs circonstances portent à des professions ou travaux moins sédentaires, on les place chez des agriculteurs sobres, intelligens. Mais rappelés dans la mauvaise saison, on fait tourner au profit de leur instruction religieuse le tems qu'ils ne peuvent donner au travail de la terre. Ainsi ces deux objets, l'enseignement & l'occupation manuelle ne sont jamais séparés dans l'éducation des élèves de cette maison, qui ne la quittent qu'à leur première communion.

Les fetes de Pâques de cette année ont d'chargés les écoles de vingt cinq cathécumènes, parmi lesquels étoient quelques pen-

sionnaires. Lorsque cette jeunesse vint, avant de quitter la maison, témoigner sa reconnaissance à Messieurs les Directeurs, & leur déclarer les professions auxquelles se destinoit chaque individu, la Direction, après leur avoir donné des conseils relatifs à leur conduite future, leur distribua quelques prix, dernière marque de son affection paternelle. La croix, d'or, prix de sagesse, fut adjugé à Marguerite Curchod; les psaumes à crochets d'argent furent donnés à J. Louis Cassat; d'autres prix furent accordés aux plus méritans : tous reçurent les livres de piété en usage dans les écoles : on mit les filles en état de paroître avec décence à la table sacrée. Le jeune Vaney reçut un vêtement complet, en considération de son mérite & de sa pauvreté; & lorsqu'il dût, bientôt après, à la supériorité de ses succès dans les épreuves, la régence de l'école de Villars St. Croix, la Direction, fidele à l'obligation qu'elle s'est imposée d'encourager cette utile & pénible profession, ajouta à ses premiers bienfaits le don de L. 24, & d'un psautier à crochets d'argent.

Après avoir donné l'idée de la nature de cet excellent établissement, Mr. le Président entre dans le détail de l'augmentation de dépense qu'occasionne la cherté des vivres qui

dès long-tems travaille notre pays; il observe que les charges énormes de cette augmentation ne pourroient peser long tems sur un établissement aussi foible, à moins que le zèle de la charité ne redouble en proportion de l'urgence des besoins.

Cette progression de bénéfice pourroit cependant être arrêtée par les malheurs publics & particuliers, & Mr. le Président arrête l'attention des Directeurs sur ce que la prudence demanderoit d'eux dans un cas pareil. Mais bien éloigné de vouloir refroidir leur charité, il s'empresse bientôt, après leur avoir montré ce qu'ils pourroient craindre, à leur exposer ce qui doit les rassurer, & sans parler des bontés si souvent éprouvées de notre gouvernement paternel, qu'elles doivent être gravées dans le cœur & dans la mémoire; il présente un aperçu des dons particuliers que les écoles de charité ont reçu cette année, des legs pies qui leur ont été faits, & enfin de plusieurs nouveaux contribuants acquis par cette maison, dans un tems de disette & de malheurs, qui pouvoient lui faire craindre la retraite de quelqu'uns de ceux qu'elle avoit.

Terminant ce mémoire par des témoignages de grâces envers les âmes charitables qui contribuent à cet établissement, le Pre-

fidement leur donne l'assurance que leurs fonds seront employés avec autant de discernement que de fidélité, & c'est ce que prouve l'état de la recette & de la dépense ajouté au mémoire, & qui se publie chaque année après les assemblées générales de chaque direction.

A N E C D O T E S

S U R L O R D C H A T A M ,

*Extrait du quatrième volume des anecdotes,
Of the life of William Pitt.*

Aussi sublime, aussi remplie de dignité qu'étoit l'éloquence de Pitt Chatam, dans certaines occasions, aussi gai, aussi plein de bonhommie se montrait-il dans d'autres momens. George Grenville, chevalier de la trésorerie, présentant un jour à la chambre assemblée, un projet d'impositions nouvelles, le parti de l'opposition, & Pitt en particulier, combattit fortement la proposition. — Je me suis attendu, reprit Grenville, aux difficultés qu'essuie chaque ministre qui propose d'établir de nouvelles taxes; comme il en faut néanmoins, je demande à ces Messieurs de l'opposition, où & quand on pour-

roit en lever? — Auffi tôt Pitt, quittant fon fiége, fans répondre, fe mit à chanter cette ligne d'une chanfon populaire :

Gentil berger, dis-moi où & comment? (1)

Cette faille occasionna un rire général dans la chambre des Pairs, & Grenville conserva le furnom de gentil Berger jusqu'à fa mort.

Devenu lord Chatam & Ministre, Pitt se voua en entier aux affaires de l'Etat; pour mieux s'en occuper, il se soustraisoit même à sa famille; & dans les momens destinés au travail, il ne recevoit que ceux qui cherchoient le ministre. Ses plus proches parens, ses plus intimes amis n'auroient osé l'interrompre pour quelque affaire domestique, mais aussitôt que le travail du cabinet étoit fini, une sonnette, uniquement destinée à cet usage, rassembloit autour de lui sa femme & ses enfans.

La promptitude dans ses décisions, & l'activité caractérisoient ce grand homme. Attaqué un jour d'un accès de goutte dont il étoit le martyr dès sa jeunesse, il reçut des dépêches qui demandoient la plus prompte réponse; les lire, oublier ses douleurs, sauter hors du lit, ordonner qu'on lui ap-

(1) Gentle Shepherd, tell me when and where?

portât ce qu'il faut pour écrire, tout cela fut l'affaire du même instant. — Vous vous tuerez, mon cher, lui dit sa femme, en ménageant si peu votre goutte. — Soit, répondit-il, mais qu'est-ce que ma vie, en comparaison des milliers d'êtres que ma négligence pourroit rendre malheureux? Un autre jour, Chatam avoit des renseignements à prendre du général commandant & du premier lord de l'amirauté; le messager chargé d'aller chercher ces Messieurs, apporta pour réponse au Ministre, qu'aucun des deux n'étoit chez lui; aussitôt Chatam le renvoie dans un bain fort en vogue & au café de White, avec l'ordre exprès de n'accepter d'eux aucune excuse, & de les amener, l'un dans son bonnet de nuit, l'autre les cartes à la main.

Quelque occupé que fut Pitt de projets importants, il ne négligeoit jamais aucun des plus petits détails de son emploi, & il entretenoit une correspondance exacte avec tous les envoyés ou chargés d'affaires qui étoient sous ses ordres, leur distribuant l'éloge ou le blâme, selon leur mérite. Un envoyé à une cour d'Allemagne, ayant obtenu la permission de passer quelque tems en Angleterre, se présenta à son retour chez le ministre. Après un moment de conversation, celui-ci

parcourant le registre de sa correspondance, lui demanda les raisons de la rareté de ses lettres : tout est si tranquille, si paisible, répondit l'envoyé, à la cour où je suis, qu'il m'a été impossible d'y observer quelque chose qui fut digne de votre attention.— Cela même, répondit le Ministre, devoit vous porter à m'écrire; car ainsi que vous, je dois savoir que tout est tranquille & paisible dans cette cour, & je vous prie, Monsieur, d'y penser à l'avenir. Lord Chatam découvrit de très bonne heure les talens de son fils cadet, actuellement ministre; dès l'enfance il l'initia dans l'histoire & la connoissance de son pays. Un soir, que la conversation de Milord & de ses amis rouloit sur l'histoire d'Angleterre, un des interlocuteurs nomma Guillaume le conquérant: — Le conquérant, s'écria le petit Pitt, à peine âgé de neuf ans, vous voulez dire Guillaume I, car autant que j'en fais, ce pays n'a point été conquis, & j'espère qu'il ne le fera jamais.

Dans une visite que la famille Pitt rendoit à un gentilhomme leur voisin, le fils aîné, actuellement Milord Chatam, fit en entrant, une révérence très-polie au maître de la maison, mais son frere s'assit, se bornant à une légère inclination de tête. Au retour, lady Chatam, louant le savoir-vivre de son fils

ainé, censura le cadet sur sa négligence à remplir les devoirs de la politesse : tu as bien fait, Guillaume, lui dit son pere ; ne te laisse jamais aller à plus de démonstrations polies que ton cœur ne t'en inspire. Dégouté de tous les plaisirs de la société, il se renfermoit, à la fin de sa vie, avec sa famille, & se distraisoit à jouer à très-petit jeu. Fatigué un soir de ce délassement, il posa ses cartes en disant : hélas ! le jeu de la vie est fini pour moi : ses regards se tournant à ces mots, sur son fils cadet, il le contemple & s'écrie avec enthousiasme & à voix haute : mais voilà cet enfant qui continuera d'immortaliser mon nom.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Abdallah, Conte. 356 pages in-8°. à Berlin, chez Charles Auguste Nicolai.

LE but de l'auteur anonyme de cette production est de prouver une vérité qui a été bien méconnue dans ce siècle, celle que l'homme ne peut franchir les limites tracées à la raison humaine sans tomber dans les plus criminelles erreurs. Par une soif exagérée de connoissances & de savoir, Abdallah, le héros du conte, est insensiblement con-

duit à devenir l'aveugle instrument des crimes d'un scélérat, dont les sophismes présentés au jeune homme sous le masque de l'amitié, sont si adroitement colorés du vernis brillant de la philosophie & des principes prétendus philanthropiques, qu'on n'est point étonné qu'avec l'ame la plus vertueuse, avec un cœur doué de la plus vive, de la plus généreuse sensibilité, Abdallah, d'abord séduit par les astucieuses instructions d'Omar, soit enfin subjugué au point de se rendre coupable du crime révoltant de paricide. Des peintures & des tableaux d'un coloris brûlant, annoncent chez l'auteur une imagination peut-être trop ardente, si la scène ne se passoit dans les pays orientaux, localité qui semble justifier un peu ses écarts. Peut-être aussi pourroit-on désirer moins de prodigalité dans les descriptions des scènes de la nature, plus de simplicité & moins de métaphysique de sentimens, enfin une action plus soutenue & plus motivée. Mais cet ouvrage a d'ailleurs, avec le mérite de l'intérêt, celui d'un style aussi aisé qu'il est correct.

La petite Messiade Chrestomatie héroïque, ou choix de modèles dans l'art d'écrire, extraits de la Messiade de Klopstock, accompagnée de notes, à l'usage des écoles, 1795, 154 pag. 8°. 9 groschen, à Brunswick.

L est reconnu, sans doute, que rien ne contribue plus à former la jeunesse que la lecture des bons auteurs classiques, poètes ou prosaïstes. Mr. Campe, digne de la réputation qu'il s'est acquise par ses travaux en faveur de l'éducation, a projeté une Encyclopédie classique, de laquelle l'ouvrage que nous annonçons ici pourra devenir le premier volume. L'éditeur de ce recueil, qui ne se nomme pas, a extrait quarante-un passages de la Messiade de Klopstock : le goût & la saine critique ont présidé à ce recueil qu'il nomme *Rapsodie*, & dont chaque morceau est précédé d'un argument, & suivi d'observations dans lesquelles il éclaircit le texte, ou en fait sentir les beautés.

En lisant ce choix de tableaux sublimes, de caractères hardiment dessinés, de discours touchans, de descriptions attrayantes, un jeune homme qui a déjà quelque réflexion & de la lecture, doit desirer de connoître en entier l'ouvrage d'où ces extraits sont tirés.

*Contes Moraux, par Auguste La Fontaine, 2 vol.
1795, à Berlin.*

MONSIEUR La Fontaine a déjà donné des preuves de son talent dans ce genre ; un style charmant, des descriptions agréables, des détails quelquefois remplis de naturel & d'intérêt ; enfin une narration si facile, qu'on s'imagineroit pouvoir conter comme lui ; mais en l'essayant, on en verroit toutes les difficultés. Observateur des hommes, il fait les peindre en général ; cependant, il a plus observé les habitans des chaumières que ceux des palais, & sa grande partialité pour les enfans de la nature le porte souvent à leur prêter des vertus que l'éducation peut seule développer. Les contes du premier volume sont :

1°. *Amour & Vertu.* Un jeune Comte, brûlant d'amour pour la fille de son fermier, l'épouse. Cannevas peu nouveau, & choisi sans doute par l'auteur pour attaquer ce qu'il appelle les préjugés de la naissance. Il présente en passant, à ses lecteurs, les caricatures dégoûtantes de quelques courtisans, charge qui blesse non-seulement le goût, mais encore la vérité.

2°. *L'homme généreux.* Ce conte, déjà pu-

blié dans un journal allemand, a le même but que le premier. Selon l'auteur, le préjugé de la naissance a rendu tant d'amans malheureux, que pour le bonheur de cette classe intéressante, il lui déclare une guerre à mort, dans laquelle on ne peut lui reprocher de ne pas savoir saisir l'à-propos du moment. Mais s'il anéantit ce prétendu préjugé, sur quoi fondera-t-il à l'avenir, l'intérêt de ses contes & de ses romans ?

Dans la création de l'homme, troisieme morceau de ce volume, on est peiné de voir l'auteur borner sa philosophie à établir, pour bases fondamentales du bonheur de l'homme, le sommeil, l'oubli, la mort. Enfin, on est glacé d'effroi à la lecture des descriptions contenues dans la découverte de l'isle de Madere, quatrieme conte qui termine ce volume.

La joueuse de harpe, ou les amans sur le Riefenberg, commence le second volume. Ce conte, du genre pastoral, a droit d'intéresser les ames sentimentales, & tous les lecteurs y trouveront d'agréables descriptions, avec quelques caracteres bien dessinés. Ceux qui aiment les aventures, liront avec plaisir *Idda IV de Toggenbourg* ou la force de la jalousie. Quelque extraordinaires qu'en soient les événemens, le local où il se passe & la maniere

de l'auteur jettent sur ce récit le plus grand intérêt.

Chaque conte de ce recueil a une estampe en frontispice & une vignette ; en général, la partie typographique est très-bien soignée.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Les loisirs utiles ; Linville ou les plaisirs de la vertu ; Eugenie ou les suites d'une premiere faute , par d'Arnaud , 2 vol. in-18 , avec fig.

TOUTES les ames sensibles ont lu avec ivresse *Les épreuves du sentiment*, les *delassemens de l'homme sensible*, & les *dramas touchans du citoyen d'Arnaud*. Cet auteur vient de publier deux nouvelles anecdotes ; on n'y trouvera pas, comme dans ses précédents ouvrages, ce style larmoyant, dont par fois il n'a point usé avec sobriété, mais un style simple, pur, élégant, quibique quelquefois diffus. L'intrigue de ces deux anecdotes romanesques n'est point neuve ; mais toutes deux nous offrent le langage de la vertu, une douce philosophie, des sentimens..... que l'homme sensible éprouve, mais qu'il ne peut exprimer, quand il lit les *loisirs utiles du citoyen d'Arnaud*. La morale la plus pure,

mise en action sans pédanterie, permet à la mere d'en prescrire la lecture à sa fille.

Le Conciliateur, ou l'homme aimable, comédie en cinq actes & en vers, représentée pour la première fois sur le théâtre de la nation le 29 septembre 1791 par Demouffier. (1)

CETTE piece qui, grace au caprice & au bon goût des censeurs de ce siecle, a obtenu le plus brillant succès, prête un vaste champ à la critique. L'ami de Moliere, l'amateur du vrai, du naturel & du beau, pourra à peine la lire jusqu'à la fin, qui pour comble de bonheur, arrive avec une lenteur qui impatiente. *L'homme aimable* annonce chez son auteur plus d'esprit que de talent pour l'art dramatique, quoique le citoyen Demouffier soit plus avantageusement connu dans cette partie. Le style en est très-négligé; la poésie d'une foiblesse qui surprend ceux qui connoissent la charmante comédie des femmes du même auteur. On y rencontre cependant quelques vers heureux, un peu

(9) Cet article & le précédent, sont extraits du bulletin de littérature, de science & des arts, que nous avons annoncé dans notre No. du mois d'août,

de gaieté, mais en général peu d'action, un très-léger intérêt & plus de charge que de comique.

Puis je ne fais, tous ces vers qu'on admire
 Ont un malheur, c'est qu'on ne peut les lire;
 Et franchement, quoique plus censuré,
 J'aime encore bien mieux être lu qu'admiré.

Ceux qui ont vu représenter le *Conciliateur*, en comparant notre jugement avec le plaisir qu'ils ont éprouvé, feront sans doute étonnés de notre sévérité. Mais nous les engageons à lire cette pièce avant de se récrier contre nous; ils conviendront alors, que le *Conciliateur* a dû toute son amabilité au jeu du citoyen Fleury, & non au talent du citoyen Demoustier.

Abuffard ou la famille Arabe, tragédie de Mr. Ducis.

PEINDRE les mœurs patriarcales & le bonheur qu'elles procurent, paroît avoir été le but de Mr. Ducis. La famille qu'il met en scène, selon l'usage des patriarches, présente en petit le modèle de la monarchie: Abuffard est le point de réunion de tous les devoirs des divers membres qui la composent.

Il a élevé une orpheline ; son fils Pharan, qui la croit sa sœur, & qui brûle d'amour pour elle, s'est éloigné de la maison paternelle par un effort de vertu. De retour, après une longue absence, Pharan trouve chez son pere, un Persan qu'il croit être l'amant de la jeune personne ; la jalousie réveille l'amour ; mais il s'apperçoit que Pharasmin, (c'est le nom de cet étranger) est amoureux d'Odeide, sa véritable sœur : il découvre en même tems, que l'orpheline est étrangere à sa famille. Un double mariage termine la piece, & satisfait d'autant plus les spectateurs, que Mr. Ducis a eu l'art de les intéresser vivement au sort des amans qu'il réunit. Quelque simple que soit cette intrigue, plusieurs scènes infiniment touchantes, & le caractère d'Abuffard ont mérité à cette piece le succès qu'elle a obtenu.

Note sur les Mémoires au général Dumouriez & sa correspondance avec Miranda.

LES admirateurs de cet ex-général, & ceux même qui jugeant moins favorablement ses mémoires, y découvrent de fortes taches, telles qu'un égoïsme choquant, se réuniront cependant à trouver qu'il eut été plus bon-

nête à l'auteur de ces notes de ne pas garder l'anonyme. Quoiqu'il en soit, il n'est guere possible de maltraiter davantage son adversaire que Dumouriez ne l'est dans cet ouvrage. On y releve chacune de ses folies, de ses inconséquences; on prouve victorieusement que ce fut lui qui déclara la guerre à toute l'Europe; on fait contraster la jactance avec laquelle il promit de conquérir la Hollande en huit jours, & l'aveu qu'il fit trois jours après, qu'il n'auroit pu soutenir à cette époque la plus légère attaque: on détaille la maniere dont il évacua la Belgique, & l'on présente aux lecteurs les innombrables contradictions qu'offrent son caractère & sa conduite. En un mot, l'auteur, qui ne se borne pas à lui disputer les talens militaires, lui donne encore tous les défauts d'un brouillon ambitieux, & la présomption d'un aventurier, dont la célébrité tient plutôt à une audace sans bornes qu'à un vrai mérite.

A N N O N C E S

D E L I V R E S N O U V E A U X ,

Extraites du Nouvelliste Littéraire.

Paris le 18 juillet, No. 13 & 14.

Introduction à l'étude des pierres gravées, par A. L. Millin, conservateur du Muséum des Antiques, professeur d'histoire & d'antiquités, in-12 à Paris, prix 1 liv. 4 sols.

C'EST le premier ouvrage élémentaire qui ait paru en France sur cette matière. Quoique ce ne soit qu'un court résumé de longues études, on le lira néanmoins avec intérêt. L'auteur y décrit, avec beaucoup de méthode & de clarté, l'histoire de la gravure en pierres chez les anciens & les modernes; & donne une notice abrégée des artistes de tous les âges & de leur talent principal. Il finit par indiquer les différentes collections qui existent en Europe. Cette introduction a le mérite d'être portative & à la portée de tous les lecteurs; elle sert pour le cours public qu'il donne à la bibliothèque nationale sur cette partie les 2, 4 & 8 de chaque decade.

*La Pasgraphie, ou premier élément de l'art d'écrire & d'imprimer en une langue de manière à être entendu en toute autre langue sans traduction; inventée par D. M****, & rédigée par l'inventeur lui-même & par R. Sicard, instituteur des sourds-muets, à Paris, 1 vol. in-8o. 1796.*

CET ouvrage, attendu de toute l'Europe avec la plus vive impatience, a été retardé par les circonstances politiques, par la nécessité d'établir des relations de Pasgraphie dans les principales villes de commerce, par les difficultés qu'oppose la guerre à toute correspondance, même des sciences, & par une maladie grave que l'excès du travail a causée à l'inventeur. On poursuit cette entreprise avec ardeur; les personnes dignes de l'apprécier tiendront moins à l'époque rapprochée de leur jouissance, qu'au plus de perfection d'une méthode où rien ne doit être omis, où tout est à créer, jusqu'au procédé des artistes. Ce nouvel art consiste en douze caractères, en douze règles générales, qui ne feront sujettes à aucune exception quelconque

On souscrit pour la Pasgraphie, au bureau de l'abréviateur universel, rue N. D.

de Nazareth, n°. 130 à Paris; le prix invariable est de 12 liv. numéraire.

Les Consolations, ou recueil choisi de tout ce que la raison & la Religion peuvent offrir de consolations aux malheureux, avec cette épigraphe :

La vertu se perfectionne dans l'adversité.

2 vol. in-18, avec une gravure dessinée par Monet & gravée par Gaucher, tous deux artistes célèbres. Cette gravure est de la plus grande beauté. Prix 3 liv. chez Leclerc, libraire, rue St. Martin, No. 254 & 89.

Ce petit ouvrage moral est d'ailleurs bien écrit, plaira beaucoup à toutes les victimes de la tyrannie décemvirale.

Correspondance politique, pour servir à l'histoire du Republicanisme Français, par Malet du Pan, prix 3 liv. à la même adresse que ci-dessus.

Si les Républicains ne trouvent pas dans cet ouvrage le patriotisme assez pur, ils seront dédommagés par la logique pressante & le style énergique & soutenu dont il est rempli. Les talents politiques & littéraires de Malet Du Pan sont connus.

Soirées littéraires, tome 1, 2 & 3; prix 3 liv. le vol.

Cet ouvrage a le plus grand succès; le

troisième vol. contient les œuvres d'Hésiode & de Theognis, des notices biographiques sur des auteurs peu connus du moyen âge ; des anecdotes & des morceaux de la littérature de nos jours ; le quatrième volume est sous presse ; il complètera la collection de la première année.

V A R I É T É.

UN Provincial, obligé de venir à Paris pour quelques affaires & d'y passer quelques jours, voulut employer les loisirs que lui laissoient ses occupations à voir le Muséum, dépôt des chefs-d'œuvres nationaux & étrangers : on n'entre point avec un parapluie, lui cria la sentinelle du haut de l'escalier. A ces mots le Provincial s'avance au dépôt des parapluies dans l'intention d'y poser le sien ; on s'y disputoit, on crioit, chacun vouloit ravoit celui qu'il y avoit mis. Que diable, crioit encore plus haut que les demandeurs, la femme qui les gardoit ; que diable puis-je savoir à qui appartient tel ou tel parapluie ; suffit les voilà, que chacun prenne le sien. Effrayé de cette bagarre, le Provincial garda son parapluie & partit. Deux jours après, il revint par le beau tems ; on n'en-

tre point avec une canne, lui cria la sentinelle : peu curieux d'hafarder son pommeau d'or, il s'en va ; mais quelques jours après, & peu d'heures avant son départ, il voulut faire une nouvelle tentative : on n'entre point en capote, lui crie pour la troisieme fois l'impitoyable sentinelle, qui parut le prendre pour un voleur. Défappointé, furieux, le Provincial sort du Museum, part pour sa ville, en maudissant les entraves qu'on apporte, dans un pays de liberté, au desir d'un national de connoître les tresors de la nation.

Plusieurs gasettes ont publié, que l'abbé Sieyes avoit écrit à Kant, le philosophe de Königsberg, pour lui demander son opinion sur la constitution & la forme actuelle du gouvernement François. La gazette littéraire de Gotha, N^o. du 30 Mars 1796, rectifie cette nouvelle, en nous apprenant que le professeur Kant n'a point reçu de lettre du législateur François, mais qu'un Prussien établi à Paris, a écrit à son frere, habitant la Prusse, qu'il le prioit de demander à Kant quelques rei feignemens relatifs au desir qu'on a de transplanter sa nouvelle philosophie en France ; le journaliste a'oute qu'il n'a point

été question de politique ni de gouvernement dans cette affaire. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer que le desir d'établir une telle philosophie nous paroît avoir une affiliation très-directe avec la politique des novataires de ce siècle.

NOUVEL AVIS

Concernant les cartes de la Suisse & de ses alliés, publiées par Messieurs Meyer & Weiss, à Arau.

DEPUIS que les premières annonces ont été répandues, plusieurs souscripteurs ont desiré que les frontières, les routes principales & les chefs-lieux fussent enluminées; à cet égard, la souscription se rehausse de quelque chose.

2^o. Le prix de la souscription pour 15 feuilles est de cinq louis d'or, payables à parties égales en cinq termes; un louis en souscrivant: ensuite, chaque fois que les souscripteurs recevront trois feuilles, ils payeront un nouveau terme: le prix, sur la dernière feuille, avec la carte générale, sera au-dessous de la proportion des précédentes; on le fixera à la satisfaction des souscripteurs, & ceux-ci auront les premières & les plus belles épreuves.

La première souscription restera ouverte jusqu'au jour de la première livraison. Sauf les retards imprévus des graveurs, cette livraison se fera au commencement de l'année 1797, & la totalité de l'ouvrage dans l'année 1799. Une des premières épreuves est déposée dans chaque bureau de souscription, pour donner une juste idée de l'ouvrage à tous ceux qui voudroient s'y intéresser.

On prie d'affranchir toutes lettres & groups pour les entrepreneurs, ainsi que pour les personnes qui reçoivent les souscriptions. Les expéditions & envois des exemplaires se feront aux frais des souscripteurs.

Nous ajoutons à cet avis, envoyé par les entrepreneurs des cartes, qu'ils nous ont envoyé une de ces cartes enluminée, dont l'exécution est de la plus grande beauté, & nous croyons rendre un service aux connoisseurs & amateurs, en les invitant à juger par cet échantillon, qu'ils peuvent voir à notre bureau, de ce que sera l'ouvrage qu'on leur propose.

Le Rédacteur du Journal Littéraire de Lausanne.

ODE SUR LE SUICIDE.

PAR UN GENEVOIS. (*)

DIEU qu'entens-je !... des cris funèbres,
 De sourds & lugubres accens :
 Qui trouble la paix des tenebres
 Et porte l'effroi dans mes sens ?
 Veille-je ou n'est ce qu'un vain rêve ?
 Que vois-je !... des poisons, un glaive
 Et tout l'appareil du trepas !
 Prévenons l'horreur qui s'apprête,
 Avançons... la frayeur m'arrête,
 Le fang ruiffelle sous mes pas.

Ciel, ô ciel !... cette main glacée,
 Ce fein transperce d'un poignard,
 Cette chevelure hériffée
 Tout me dit que je viens trop tard.
 Ah, du moins à ces tristes restes
 Osons dans ces instans funestes,
 Rendre un juste & dernier devoir.
 Tout mort qu'il est, ô Dieu supreme !
 Son front respire le blasphème
 Et son œil peint le desespoir.

Quel est ce corps froid & livide
 Sans chaleur & sans mouvement,
 Ce corps qu'une main homicide
 Traîne à mes yeux au monument ?
 Est-ce l'envie ou la misère,

(*) En lisant cette Ode d'un Genevois contre le Suicide, on ne dira pas, sans doute, que la Patrie du Medecin n'est pas celle dont il entreprend la cure.

Est-ce la haine ou la colere ,
Dont le fer lui perce le sein ?
Non : d'un bras souillé par le crime
Ce malheureux n'est point victime ,
Lui-meme il est son assassïn.

Image de Dieu sur la terre ,
Mortel chef d'œuvre de ses mains ,
N est-ce point assez de la guerre
Pour faire perir les humains ?
Pourquoi dans ta brutale envie ,
Lâche deserteur de la vie ,
La terminer avec effort ?
Crains-tu dans ton foible courage ,
Les ennuis , les glaces de l'âge ,
Ou d'être oublié par la mort ? —

Non , non ; mais sans nuire à personne ,
A la mort libre de courir
Quand la nature me l'ordonne ,
Mortel j'ai le droit de mourir. —
Ce droit est le droit de Dieu même ,
Tu braves son pouvoir suprême ,
Mortel qui te fais son égal.
Soldat qui prônes ton audace
Ne fors du poste où l'on te place
Qu'à la voix de ton général. —

Je n'en ai point , je suis mon maître ,
Fils du hasard qui m'anima ,
Je veux rentrer , las de mon être ,
Dans le néant qui me forma. —
Voilà la suite nécessaire
De l'oubli d'un Dieu tutelaire ,
D'un Dieu sage & consolateur.
Voilà comment , dans la nature ,
Au mépris de la creature
Porte celui du Createur,

Après avoir jusqu'à la lie,
 Vuidé la coupe des plaisirs,
 D'un crepe noir dans ta folie,
 L'ennui couvre en vain tes loisirs
 Loin de mourir, commence à vivre,
 Viens malheureux, ose me suivre
 Sous le toit de l'infortune.
 Quand la vertu dans les allarmes
 A ta voix sechera ses larmes
 Regretteras-tu d'être ne ?

Ne nous vante plus le courage
 Qui te fait abreger ton sort,
 Si l'énergie est ton partage
 De pied ferme attens donc la mort.
 Celui qui croit l'ame immortelle,
 Malgré la vieillesse cruelle,
 Souffre la vie & fait mourir.
 Mais toi, plein de l'idée impie
 Que tout finit avec la vie
 Tu meurs pour ne savoir souffrir.

— Qui ! moi ramper aux pieds d'un maître
 Lorsque Caton meurt de ses mains :
 Rome n'est plus, il cesse d'être,
 Il est le dernier des Romains. —
 Il ne l'est point : c'est ce grand homme
 L'ange tutelaire de Rome
 Le Sauveur de Ligarius ;
 Qui lorsque la mort va l'atteindre,
 Sans la hâter & sans la craindre
 Tend la tête à Popilius.

Non ce n'est point, ô ma Patrie,
 A tes brumes, à tes frimats
 Que tu dois de cette Furie
 Le regne affreux dans nos climats
 C'est l'oubli d'une Providence
 C'est le mepris de l'existence

Qui nous porte à briser nos fers.
 Rens-nous un culte, une morale,
 Et cette Furie infernale
 Rentrera bientôt aux enfers.

Répondez, modernes sceptiques,
 Detracteurs des Dieux & des Rois,
 Vous dont les écrits sophistiques
 Remplacent les mœurs par les loix !
 Si, pres du Céphise & du Tibre
 La Lo contenoit l'homme libre
 Au Senat comme au champ de Mars,
 Pres de ses lares solitaires
 Sans la foi des Dieux tutélaires
 Auriez-vous bravé ses poignards ?

De ces superbes incrédules
 C'est trop long-tems suivre les pas.
 Purifions, nouveaux Hercules,
 L'étable de ces Augias !
 Rouvrons les temples à nos prêtres,
 Du Dieu qu'adoroient nos ancêtres
 Relevons l'autel abattu ;
 Et gravons sur l'or & l'opale,
 Il n'est ni vertu sans morale,
 Ni bonheur pour nous sans vertu.

Alors ce monstre impitoyable
 Que vomit l'enfer irrité
 Pour chatier l'homme coupable
 De sa fatale impiété.
 Ce triste amant des funérailles,
 Las de déchirer ses entrailles,
 De voir abattre ses autels,
 Fuit sur les bords du Ténare
 Et de son jot g lâche & barbare
 Il délivrera les mor e'

R É P O N S E

A THÉODORE DESORGUES.

Extrait du bulletin de littérature des sciences &
des arts.

C'EST fort bien fait à Théodore
D'oser défendre les absens ;
C'est un courage que j'honore ,
Et que montrent bien peu de gens,
Mais le patron du grand *Virgile*
Ou de son heureux successeur ,
Doit-il se travestir en *Gille*
Et parader comme un farceur ?
Quand on veut punir la manie
De tous ces lettrés parvenus ,
Qui se prétendent d'Uranie
Les représentans reconnu ;
Il faut que la verve s'enflamme ,
Et que Juvenal à grands flots
Verse le depot de son ame
Sur les pédans & sur les fots.
Jadis les bons esprits de Rome
S'indignoient de voir *Mælius*
Venir baver sur un grand homme ;
On n'eut point aimé qu'*Esopus*
Se fit le coiffeur de sa défense
Avec les La z d'*Arl quin* :
Le pe siffa e & l'insolence
Sont la ressource d'un Pasquin.
Il n'appartenoit qu'à *Voltaire*
De s'évertuer quel efois
Sur un ridicule con rere ;
Tout le monde n'a point d'avis
Son héritier n'est point ce i

Qui voudroit nous le retracer
En se couv ant de son vieux linge,
Et qui ne fait que grimacer.
Quelques hymnes patriotiques
Sont un beau titre assurément
Pour s'asseoir pres des Georgiques
Quand on s'y tient modestement
L'oigueil d'afficher l'ironie
Ne se pardonne qu'au genie.
Respectez l'auteur des Jardins;
Dans sa retraite poétique,
Loin de nos troubles intestins,
Et de la rage frénétique
De nos Vendales assassins,
Il poursuit ses nobles desseins.
Dejà sa gloire est immortelle;
Et quand il a monté son luth,
N'allez pas lui chercher querelle
En faveur de votre Institut.
Puisque la foudre politique
Frappe le laurier si vanté,
De l'auréole académique
Il reconnoit la vanité.
Ennemi de tout brigandage,
Sans doute il desire la paix,
La paix, premier besoin du sage
Qui gémit de tant de forfaits.
Mais sans siéger au sanctuaire
Ou l'on veut classer les talens,
Ses vers feront toujours la guerre
Aux bavards comme aux charlatans.

P A R C O S S O N ,

Professeur-émérite de la ci-devant université.

E N I G M E.

EST-IL, lecteur, un destin plus fatal
 Que celui qui préside à ma triste naissance ?
 Il faut faire expirer le plus doux animal
 Pour me procurer l'existence.
 Ce n'est pas tout ; lorsque l'on veut
 Me faire agir au gré de son caprice,
 Ce n'est qu'à coups de bâton que l'on peut
 Tirer de moi le plus léger service.
 Quoique je sois sans cœur, sitôt que je suis né,
 Et par mes auteurs façonné,
 On me destine à servir à la guerre.
 Peu content de me voir trouble dans mon repos,
 Je ne veux point marcher : alors sans plus de peine,
 Avec une courroie on me lie, on m'entraîne,
 Et l'on m'y porte sur le dos.
 C'est là que je triomphe ; aux moins braves soldats
 Le plus souvent j'inspire le courage ;
 Et plus d'un héros de notre âge
 M'a dû, sans le savoir, le gain de maints combats.
 Mais que les humains font ingrats !
 Après avoir fini leurs exploits homicides,
 De moi n'ont-ils plus de besoin ?
 On me laisse périr de vieillesse en un coin,
 Sans me lier aux invalides.
 C'en est assez, lecteur, je n'irai pas plus loin.
 Quand on parle de soi, trop long-tems on perore ;
 Au si, dans mon récit, n'ai je pas été court :
 Mais si, mal re cela, tu me cherches encore,
 Il faut, lecteur, que tu sois sourd.

Le mot de l'enigme du N^o précédent est *soupir*, celui de la charade est *salor*.

ERMENGILDE ET BOZON,

O U

Les mystères du donjon de Wufflens.

C E n'est pas toujours exclusivement à la gloire qu'il appartient d'immortaliser un nom. Après neuf siècles, nous gardons chèrement le souvenir des vertus modestes d'une femme; & la Suisse romande, où l'on se souvient à peine que les rois de Bourgogne ont existé, n'a point mis en oubli *le bon tems où Berthe floit.* (a) Les monumens élevés par cette princesse sont encore en honneur dans le pays; en passant à Payerne, on se dit avec attendrissement, que c'est là où sa cendre repose en paix; (b) à Chavornay, où le roi Rodolphe tenoit ses *affses*, on croit la voir files;

(a) Berthe, fille de Bourcard, duc d'Allemanie, épouse de Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane.

(b) Cette princesse est ensevelie, ainsi que l'impératrice Adelaïde sa fille, à Payerne, dans l'Eglise d'un couvent de Benedctins dont elle fut la bienfaitrice, & qu'elle passe vulgirement pour avoir fondé

auprès de lui sous un chêne ; (c) la tour de Wufflens rappelle son souvenir au fertile canton qu'elle decore ; on se plaît à lui attribuer plusieurs édifices du même genre ; & l'on joint ainsi son idée à tout ce qui porte l'empreinte du siècle où elle vécut.

Distinguee entre les princesses de son tems par ses vertus comme par ses charmes, Berthe étoit très-jeune lorsque Rodolphe, qui venoit de succéder à son pere, fit solliciter sa main bien plus en amant qu'en roi ; & parût ne priser le nouveau rang qu'il occupoit que par l'avantage de partager un trône avec elle. L'âge & le caractère de ces époux étoient si parfaitement assortis que tout leur promettoit une union fortunée ; l'événement ne démentit point ces heureux présages. Pendant vingt ans que Berthe & Rodolphe vé-

(Voyez la chartre de Berthe concernant cette abbaye.) On conserve soigneusement à Payerne la selle de la reine Berthe ; on y voit l'endroit ou sa quenouille , s'ns laquelle elle ne voyageoit jamais , étoit fichée. Un ancien sce u la représente sur le trône avec sa quenouille. Le proverbe dit encore, *le bon tems où Berthe filoit.*

(c) Chavornay , village du bailliage d'Yverdon, résidence ordinaire des rois de Bourgogne : on y voit encore les ruines de leur château ou palais ,

curent ensemble, il ne se passa pas de jour qu'ils ne rendissent grâce au ciel d'avoir uni leurs destins, tant ce couple digne d'envie, étoit le parfait modèle d'un ménage heureux. Berthe, qui joignoit à toutes les vertus de son sexe, de rares talens pour l'administration, étoit le conseil de son époux; & ce prince reconnut plus d'une fois n'avoir dû qu'à sa prudence le bonheur d'un règne paisible, dans les circonstances politiques les plus orageuses. (a) Une famille charmante ayant bientôt comblé les vœux de l'auguste couple, jamais résidence royale ne présenta si bien l'image du bonheur que le palais de Chavornai: mais quelle félicité est inaltérable en ce monde? quel mortel n'a point connu la douleur? La naissance de deux princes & de deux princesses avoit déjà resserré les nœuds de Berthe & de Rodolphe, lorsqu'une maladie conta-

suivant l'expression consacrée de ce siècle - à. (Voyez les étrennes helvétiques de 1795.)

(a) Rodolphe premier, chef de la tige des Rois de Bourgogne, & père de celui dont il s'agit, fût attaqué par Arnoul, roi de Germanie, depuis empereur, *ce qui lui donna bien de la peine*, dit Mezerai, *mais il ne pût le dénicher dans ses montagnes*. Son fils Rodolphe, plus heureux que lui, régna paisiblement avec Berthe.

gieuse ayant ravi la jeune Valburge (a) à leur tendresse, fit craindre pour les jours d'Adelaide sa sœur aînée. (b) La fermeté de la reine de Bourgogne n'étoit point à l'épreuve d'un pareil revers : dans l'espoir de dérober à la contagion le reste de sa famille, elle prit la route du château de Wufflens, accompagnée de sa fille & de ses deux fils, dont le plus jeune, qu'elle nourrissoit elle-même, n'étoit pas encore fevré.

A la naissance du prince Conrad, héritier présomptif de sa couronne, Rodolphe ayant

(a) Rodolphe II laissa quatre enfans de Berthe ; savoir, Conrad qui lui succéda ; un prince Rodolphe à peine connu ; Bourcard, qui fut évêque de Lausanne ; & l'impératrice Adelaide, épouse d'Othon dit le grand. L'histoire ne fait aucune mention de cette princesse Valburge qui mourut en bas âge, & le prince Rodolphe qui survécut à son père, ne seroit pas plus connu sans la charte déjà citée concernant l'abbaye de Payerne.

(b) Cette Adelaide, fille de Rodolphe & de Berthe, est aussi célèbre par ses charmes que par ses vertus & les talens qu'elle hérita de sa mère. Son histoire a tout l'éclat des plus brillantes fictions. Veuve de Lothaire, roi d'Italie, elle se vit assiégée dans Pavie, par le perfide Bérenger, soupçonné d'avoir empoisonné son époux, elle rejetta

donné Wufflens en toute souveraineté à la reine, elle y avoit fait bâtir un château, (a) se promettant par avance de répandre assez

avec indignat'on la proposition d'épouser son fils, & perit dans ce reus, quoi qu'elle fut sa prisonniere, dans le château de *la Garde* sur le lac de ce nom. Un prêtre lui ayant aidé à s'en sauver, elle vecut quelque tems d'aumônes pour demeurer inconnue, puis parvint à la forteresse de *Cannosse*, & s'y réfugia chez son parent le marquis *Athon*. Mais assiégée de nouveau dans cette place par *Béenger*, elle fit implorer les secours d'*Othon dit le Grand*, qui passa les monts, la délivra, l'épousa, & la conduisit en *Allemagne*, où sa destinée voulut qu'elle eut à se mêler glorieusement des grandes affaires de son siècle, sous le règne de son fils & de son petit fils. Elle fût mise au rang des saintes après sa mort.

(a) *Conrad*, fils aîné de *Rodolphe* & de *Berthe*, succéda à son pere, & fut surnommé le pacifique; *Othon* son beau-frere le retint quatorze ans dans sa cour, sous pretexte de l'élever; pendant ce tems, la reine *Berthe* administroit le royaume pour son fil. *Conrad* épousa *Mathilde*, sœur de *Loaire*, roi de *France*. Il étoit assez d'usage dans ces tems-là, de donner en propriété des terres & c. à ceux aux reines lorsqu'elles donnoient un héritier à la couronne.

de bienfaits sur toute la contrée adjacente pour laisser un long souvenir du séjour qu'elle y feroit. Eberhard, gouverneur du prince Conrad, devoit avoir le commandement de ce château, qui n'avoit point encore été honoré de la présence de Berthe à l'époque dont il s'agit ; mais elle devoit s'y rendre avec son époux, pour assister aux nœces de Bozon, fils d'Eberhard, lorsque jugeant un changement d'air nécessaire à la santé de sa famille, cette tendre mère la mit du voyage de Wufflens. Elle partit donc de Chavornay en toute hâte, sans attendre la fin de quelques affaires qui retenoient le roi en ce lieu ; & ce prince engagea sa parole à la belle Ermengilde, de se rendre à Wufflens aussitôt après *les assises*, pour assister à son mariage avec le jeune Bozon. Rodolphe ne crût pas devoir moins qu'une faveur aussi distinguée à la fille d'Ittiberge, dame respectable dont il avoit sucé le lait, & dont il chérissoit la mémoire.

Ici le lecteur se figure Berthe sur son palefroi, ayant sa quenouille fixée à la selle de sa monture ; il croit la voir s'arrêter à chaque instant pour recevoir d'un air affable les requêtes des habitans du pays, écouter avec bonté leurs vœux ou leurs plaintes ; terminer leurs différens avec sagesse ; les charmer

par les graces de sa personne, par la majesté de son maintien, ou les étonner par l'admirable perspicacité qui lui faisoit démêler d'un coup-d'œil les affaires les plus embrouillées. Telle étoit la maniere de voyager de cette princesse, dont les vertus, les talens, la simplicité de mœurs, rappelloient la cour de l'empereur Charlemagne, que Rodolphe avoit l'honneur de compter parmi ses ancêtres. [a]

Cheminant ainsi dans les routes peu fréquentées qui coupoient le pays en ce tems-là, rencontrant tantôt de grands bois, des ravins profonds, tantôt des fondrières inextricables qui forçoient les voyageurs aux plus longs détours, Berthe & sa suite apperçoivent enfin, à travers les clairières d'une forêt qui leur reste à traverser, les tours du château de Wufflens. Les habitans de quelques hameaux, épars çà & là dans une contrée alors inculte & sauvage, s'empressent à se trouver sur la route de leur souveraine: une femme éperdue de douleur, se fait aisément remarquer au milieu d'eux. Cette femme accourt au-devant de la royale caravane,

(a) Rodolphe avoit en effet pour bifayeule Adeleis, fille de Louis le Debonnaire, & par conséquent petite fille de Charlemagne.

elle tombe à genoux ; ses mains jointes se lèvent vers le ciel pour l'implorer ; & le nom de Berthe s'échappe à ses lèvres tremblantes. Tous les traits, aussi bien que l'attitude de la reine, expriment le vif intérêt que lui inspire cette infortunée ; pour ne pas être distraite de l'histoire de ses malheurs, elle remet le jeune Rodolphe, qu'elle vient à l'instant même d'allaiter, entre les bras d'Ermen-gilde, à qui elle enjoint de prendre les devans avec ce précieux dépôt, attendu que le soleil est déjà sur son déclin. Ermengilde obéit ; elle s'éloigne avec les enfans & la suite de Berthe : deux écuyers demeurent seuls près de leur maîtresse.

Toute entière aux plaintes de la malheureuse paysanne, la reine ne se lasse point de les écouter : elle la console par des réflexions pieuses, l'enrichit à jamais par ses dons, & promet sur tout de lui rendre *bonne justice*, lorsque des cris confus d'enfans & de femmes, partant du milieu de la forêt, glacent d'effroi son cœur maternel. Berthe tressaille ; elle écoute en fremissant : bientôt à travers la rumeur qui se fait entendre, elle croit distinguer ces mots : " Ici... c'est ici... non, à gauche.... voilà les sangliers.... arrêtez le cheval.... sauvez l'enfant.... c'est impossible..... les sangliers sont là."

Tout s'éloigne, tout se disperse à ces cris : Berthe demeure seule au declin du jour dans une forêt ; & malgré la terreur qui s'empare d'elle , à la seule idee du danger que peut courir sa famille , elle conserve la force d'agir. Poussant aussitôt son cheval du côté où les cris lui ont indiqué le lieu de la scene , elle parvient dans le plus épais du taillis , mais elle le trouve desert ; & ce n'est que de loin qu'elle apperçoit son escorte éparse dans une plaine voisine , occupée à poursuivre un cheval qu'elle reconnoît pour être celui d'Ermengilde. Berthe ne peut plus douter d'un malheur dont elle n'ignore que l'étendue. “ Dieu ! s'écrie-t elle , Ermengilde démontée par ce fougueux animal.... ! & mon enfant , mon petit Rodolphe ? Grand Dieu , prends pitié d'une mere qui t'implore ! Que je puisse revoir mon fils encore une fois.... une seule fois ! ”

A peine Berthe a-t-elle prononcé ces mots , qui peignent tout le trouble de son ame , elle voit accourir à perte d'haleine , du fond de cette forêt tenebreuse , un homme , ou plutôt une sorte de phantôme , chargé d'un enfant.

“ O reine , voilà votre fils.... je l'ai sauvé des sangliers qui ravagent cette contrée. ”

Miraculeuse délivrance ! Berthe peut à pei-

ne en croire ses yeux; c'est son fils en effet; son petit Rodolphe que ce phantôme a mis dans ses bras. [a] Le regard que la reine de Bourgogne tourne en cet instant vers le ciel, celui qu'elle jette sur le libérateur de son enfant, un torrent de larmes causé par l'excès de la joye, tout atteste à cet ange tutélaire quel est le prix de son bienfait. Le petit prince ne paroît être qu'effrayé, & c'est avec des transports indicibles que la reine le serre contre son sein; elle le caresse en mere, elle le console en nourrice: l'enfant tette..... & sourit bientôt. Pendant ce tems, son libérateur prosterné paroissoit être en prieres: une chevelure blonde, éparse & rabattue sur sa figure en voiloit absolument

(a) Ce prince Rodolphe, qui vécut assez long-tems, ne joue aucun rôle dans l'histoire, & n'est même connu que par la charte concernant l'abbaye de Payerne. Une nullité aussi frappante peut avoir été causée par l'accident que l'on vient de rapporter; la peur, & même la chute, ayant dû naturellement produire quelque altération dans les organes d'un enfant si jeune. Le titre de duc, que la charte en quest'on donne à Rodolphe, étoit alors purement militaire; c'étoit une première dignité de l'Etat, qui répondoit à peu-pres à celle qui fût depuis attachée à la charge de connétable.

tous les traits, mais le son de sa voix n'étoit point nouveau pour Berthe; cependant il lui fut impossible de se rappeler à qui appartenoit cette voix. Il étoit à présumer qu'un deguisement aussi étrange cachoit un mystere quelconque. Cette attitude suppliantè ne sembloit elle pas annoncer un proscrit ou quelque grand criminel, qui peut-être attendoit sa grace du service qu'il venoit de rendre?

“ Qui que tu sois, parle..... dit Berthe, je règne & je te dois mon fils; ma reconnoissance ne peut avoir d'autres bornes que celles de ma puissance ou de mes trésors,”

— M'offrir de l'or....! de l'or à moi? Mais Berthe n'a jamais lû dans mon cœur.—

“ Des grandeurs te flatteroient-elles plus?”
— Des grandeurs? non.... ce n'est pas le prestige de mon âge.—

“ Il ne me reste donc nul moyen de reconnoître ton bienfait?” — Nul moyen! mille, mille moyens; & s'il m'étoit permis de choisir ma récompense..... —

Hé bien, que demanderois tu? interrompt la reine avec l'air de la surprise.

— L'unique grace que j'oserois demander, c'est . . . Ici l'inconnu s'arrête, comme s'il n'osoit prononcer le mot qui lui reste à dire.

La reine le considère avec attention, elle

hésite; mais enfin l'impatience, la curiosité, la reconnoissance l'emportent: " Parle, achève, s'écrie-t-elle, tu demar deois... ?

— Le ruban qui lie cette quenouille — Repondit le libérateur de Rodolphe, en baissant la tête sur sa poitrine, & se cachant le visage de ses mains.

" Ta demande est à la fois bien modeste & bien hardie." — Que le ciel dispose à son gre des couronnes de la terre, je ne lui demande que ce ruban. —

Berthe alors, l'ayant détaché de sa quenouille, le presenta à cet inconnu avec une grace que relevoit encore l'air de majesté qui lui étoit naturel. — " Le voilà, dit-elle: mais qui que tu sois, songe que c'est au libérateur de mon fils que je le donne." —

Et vous, Madame, n'oubliez jamais que... chaque caresse de votre fils est un bienfait du pauvre *Fol* de Wufflens. —

En parlant ainsi, l'homme sauvage voyant arriver de loin les gens de la reine, disparut à ses yeux comme l'éclair; & s'enfonça dans la forêt, où il eut été impossible de le suivre. Cependant l'escorte de Berthe s'étant rassemblée autour d'elle, fit éclater autant de surprise que de joye, en retrouvant l'enfant *sain & sauf* entre les bras de sa mere. Ermengilde, bien plus effrayée du danger

qu'il avoit couru que du sien propre, raconta comme quoi l'apparition si bête d'une troupe de sangliers ayant effarouché la monture, l'enfant qui lui avoit échappé par cette commotion imprévue, étoit tombé parmi des broussailles; après quoi le féroce animal, poursuivant sa course, avoit fini par la jeter elle-même au milieu de la prairie. Ayant ainsi prouvé que l'accident ne pouvoit être imputé à la faute de son cheval non plus qu'à la sienne, Ermengilde demande avec instance que le petit prince lui soit de nouveau confié. Mais que la sécurité renaît difficilement au cœur d'une mère ! Non-seulement la reine de Bourgogne ne sauroit se résoudre à se séparer de ce cher enfant, mais la princesse Adelaïde reçoit l'ordre de ne plus s'éloigner d'elle; & le jeune Conrad, qui sortoit à peine des mains des femmes, est plus que jamais, confié au sage Eberhard son gouverneur.

Au moyen de toutes ces précautions, le voyage se termina heureusement; & Berthe instruisit la belle Ermengilde pendant le chemin, de l'étrange rencontre de *l'homme des bois*; elle ajouta qu'il lui inspiroit une extrême curiosité; & qu'elle ne négligeroit rien pour découvrir ce qui concernoit ce libérateur de son cher Rodolphe.

L'aventure en effet , paroïſſoit à chaque instant plus inconcevable. Berthe étoit la ſeule qui eut apperçu l'être bienfaifant qui l'avoit ſécourue avec tant de zele & de bonheur : bientôt en paſſant de bouche en bouche, l'hiſtoire de la forêt de Wufflens prit une teinte de merveilleux. Le bruit ſe répandit, que cette forêt étoit habitée par des Fées ou génies tutélaires de la Dynaſtie qui règnoit en Bourgogne ; [a] & l'on finit par affurer, que c'étoit à l'un d'eux que Berthe devoit les jours de ſon fils. Cependant, bien éloignée de donner dans ces contes populaires, la reine imaginoit toujours que ſon bienfaiteur devoit être un coupable illuſtre, ou du moins quelque proſcrit fort au-deſſus du vulgaire ; Ermengilde adoptoit aſſez cette conjecture ; mais toutes les recherches furent inutiles juſques à l'arrivée du roi ; & c'eſt le hafard ſeul qui révéla le ſecret du *Fol* de Wufflens.

La ſuite à l'ordinaire prochain.

(a) Cette fable rappelle celle de la fee Meluzine qui, diſoit-on, protegeoit toujours la Dynaſtie qui règnoit en France. Catherine de Medicis, paſſant a Luzignan, pres de la fontaine de Meluzine, interrogea des lavanderes qu'elle trouva au bord de l'eau, ſur leſquelles elle apparut & les merveilles qu'on attribuoit a cette fee.

Continuation du voyage dans l'Argovie, commencé dans le No. d'Avril.

ON voit au-delà du Rhin, en Souabe, le château de Kuffenberg, sur une hauteur sauvage. L'œil apperçoit de loin ses tours & ses murs qui tombent en ruines. Il appartenoit au comte de Soulz avant que Sigismond le dernier l'eût donné à l'empereur. Les garnisons qui l'occupaient donnoient souvent de l'inquiétude aux contrées voisines. Ce fût aussi pour cette raison que les Suisses voioient toujours ce château avec déplaisir. Il fût assiégé deux fois dans le milieu du quinzième siècle, & les Suédois le détruisirent enfin, sous le maréchal Harn, l'an 1663. Nous résolûmes d'aller voir ce monument des siècles passés. Nous quittâmes Baldinguen, d'où le chemin nous conduisit dans une vallée, au milieu de laquelle couloit un ruisseau bordé d'aunes & de hêtres. Nous traversâmes le Rhin dans un bateau. Nous nous égarâmes au-delà de ce fleuve dans une forêt de chênes. Mais cet accident ne nous causa aucun regret, car nous arrivâmes bientôt à une superbe allée de hêtres, dont le feuillage épais formoit une voûte majestueuse au-dessus de nos têtes, & ne permettoit pas au

soieil de pénétrer. Nous nous perdîmes bientôt entièrement au milieu de ce bois. Nous eumes le bonheur de rencontrer deux bucherons qui nous indiquèrent la route. Après avoir fait mille détours & avoir marché bien long tems, nous apperçumes le village de Kuffach, dont l'auberge nous paroissoit en ce moment l'objet le plus intéressant. L'aubergiste étoit seul, & nous fumes obligés d'arranger nous-mêmes notre repas. Après avoir goûté avec délices les mets que notre appétit avoit assaisonnés, & qui nous paroissoient d'autant plus exquis, que nous les avions apprêtés de nos mains, notre hôte nous accompagna pour aller voir les ruines de Kuffenberg. Nous montâmes par le vignoble de Kuffach, dont le vin est très-renommé, & nous arrivâmes bientôt à la pente de la montagne sur laquelle s'élevent les debris de ce château. Ses pierres sont noircies par les années, & ses tours sont couvertes de lierre & de sapins. A peine apperçoit-on quelques traces de son ancienne grandeur. Tout annonce le triomphe de l'ambition & des siècles. Qui ne se sentiroit agité de sombres pensées, à la vue de ces murs que l'envie & la discorde ont renversés & que le tems a presque détruits? Qui ne sentiroit ici le néant inevitable des choses humaines & les tristes effets

effets des passions? Qui ne se sentiroit ému à l'aspect de ces débris, qui semblent prendre une voix pour foudroyer l'orgueil, pour s'élever contre l'ambition? Nos cœurs étoient attristés, nos yeux étoient baignés de larmes. Nous les détournâmes bientôt de ce théâtre de destruction, pour les porter sur les vallées paisibles qui nous environnoient & où règnoit l'image du contentement, de la joie & du bonheur. — La vue dont on jouit depuis Kuffenberg est aussi étendue que riante. Elle embrasse la forêt noire, le comté de Bade & l'immense chaîne des Alpes. On apperçoit par-tout des villes, des villages & des couvents. Ce délicieux paysage est encore embelli par le Rhin, qui sépare ici la Souabe de la Suisse. Nous descendîmes le soir le côteau sur lequel on voit ces ruines, & nous arrivâmes au village de Bächterspol. Le batelier de Rekinguen nous fit repasser le Rhin. En montant au vallon de Baldingen, que l'astre des nuits éclairoit de ses mélancoliques rayons, on me fit le récit d'un événement qui fit d'autant plus d'impression sur moi, que j'étois sur le lieu même de la scène, & que mon ame étoit disposée à des sentimens plus sombres. La famille de Mr. de O.... en voulant revenir un jour de Zurich à Baldingen, fut surprise par un vio-

lent orage. La nuit la plus sombre étoit repandue sur la terre. Les flammes des éclairs suspendoient quelquefois pour un instant, cette affreuse obscurité. La pluie & la grêle inondoient toute la contrée. Les torrents des montagnes enfloient, & rien ne résistoit à leur cours impétueux. Déjà la fureur des eaux menaçoit la demeure où nos voyageurs effrayés avoient cherché un asile. Le danger croissoit à chaque instant. Des voix lamentables crioient : fuyez , fuyez pour éviter la mort. Des voix mille fois plus lamentables répondoient : où fuir ? où fuir ? Comment décrire l'horreur de leur situation ? comment peindre leurs allarmes , leur désespoir ? La nuit devient toujours plus sombre , l'inondation plus générale , l'orage plus terrible. Les vents se déchainent avec plus de violence. L'horreur redouble. La nature semble prête à se bouleverser. Enfin , Mr. de O . . . rappelle son courage , il brave tous les dangers , & il ose fuir avec sa femme & le plus jeune de ses fils. Ils ont pu échapper à la mort ; mais , ô douleur ! où trouvera-t-il l'épouse de son fils ? où trouvera-t-il son ami F . . . ? Ils s'étoient égarés. Les flots les avoient entraînés. Leur voix ne peut être entendue. L'orage étouffe leurs cris plaintifs. Un éclair vient enfin répandre son affreuse lumière sur

cette scene d'horreur. On apperçoit une figure humaine. On trouve cette femme infortunée qu'on avoit cherchée si long-tems. On l'arrache aux horreurs du désespoir. Elle est rendue à sa famille-éplorée. Monsieur de F.... avoit été entraîné plus loin. Il perdit bientôt toute connoissance, & il tomba dans une léthargie profonde. A son réveil, il se trouva près de la maison d'un payfan qui lui tendit du secours. On vint le chercher, & il alla mettre le comble au bonheur de la famille O.... Je n'entreprendrai pas de décrire leur joie. Je ferois injure même aux ames les plus insensibles. Un époux avoit été menacé de perdre son épouse, un pere ses enfans, des enfans un pere, un ami son ami, & ils s'étoient retrouvés !

Non loin de Baldingen on trouve Zurzach dans une plaine fertile. Ce bourg, qui avoisine le Rhin, la Reuse, la Limath & l'Are, est très-avantageusement situé pour le commerce. On y tient tous les ans deux foires renommées. Pendant ce tems, toutes les maisons des particuliers se transforment en auberges. Les deux premiers jours sont sur-tout bruyans. C'est alors qu'on conclut les marchés les plus considérables. Le tumulte & la joie regnent par-tout. Ici des troupes de musiciens invitent au plaisir. Là des sauteurs

font admirer leur souplesse & leur dextérité. Là encore des joueurs de gobelets étonnent par leur adresse. Ces foires sont la principale ressource des habitants de Zurzach. L'homme aisé s'enrichit en louant ses maisons, & le pauvre s'arrache à l'indigence par les services qu'il rend aux marchands. Dès que ces tems ont passé, ils se rejettent dans les bras de l'indolence, en consumant leurs profits & en espérant dans l'avenir.

La fin au No. prochain.

V.

¶ Nous joignons ici la note de quelques erreurs qui s'étoient glissées au commencement de ce voyage, qui se trouve au journal d'avril. Nos occupations nombreuses & l'impossibilité de trouver de bons dictionnaires géographiques en sont les principales causes. Mais il s'y trouve aussi quelques fautes d'impression. Au lieu de lire *le lac de Grieff*, lisez *le Grieffensee*. Au lieu de *Brunk* lisez *Brunek*, & au lieu de lire, *ce pays se nomme Baldingen*, lisez, *cette contrée*, &c. La même personne respectable qui a eu la bonté de nous faire observer ces fautes, en a relevé de plus grossières dans le récit abrégé de ce qui s'est passé dans la société d'Oltén. On trouve d'abord une faute chronologique. Nous avons mis,

récit de ce qui s'est passé à Olten en 1796, au lieu de 1795. Nous avons encore dit, que le petit fragment intitulé Minerve jugée, & qui est ajouté au discours de Mr. Sarrafin, étoit du même auteur, au lieu qu'il est de Mr. Huber de Leipfik.

V.

L E T T R E

Au Rédacteur du Journal littéraire de Lausanne.

Du Val-d'Illiez ce 26 Avril 1796.

M.

DANS l'espérance qu'il se trouvera des amateurs de botanique & d'agriculture, dont le zèle & le courage enrichiront la Suisse d'arbres & de plantes étrangères auquel notre sol peut convenir; je vous ai déjà adressé, M. une notice sur certains arbres, qui nous procureroient autant d'agrémens que de richesses nouvelles.

Je continue aujourd'hui à vous offrir quelques courtes observations sur les plantes que nous devons déjà à des climats étrangers, car la plupart des bons fruits que nous possédons en Europe, nous viennent de l'Asie, de l'Afrique, ayant d'abord passé dans la

Grece, de là en Italie, & successivement dans nos contrées. Ainsi par exemple, *les pommes* nous viennent originairement de la Syrie, de l'Égypte, de la Grece; *les abricots* de l'Épire, province de la Turquie Européenne; les meilleures *poives* d'Alexandrie, de la Syrie, de la Numidie, & de la Grece en Turquie; les citrons & les oranges de la Médie, de la Perse & de l'Assyrie: les figues de l'Asie, les châtaignes de *Castania* en Magnésie, province de la Macedoine; les cerises de Cerafonte, ville du Pont, en Asie; les olives de Paphos, dans l'isle de Chypre; les *amandes* de l'Asie; les meilleures noix de la Perse, ainsi que les pêches; les prunes de l'Arménie & de la Syrie; & les coings de la Canée en Crete ou Candie &c. On assure qu'actuellement en 1796, il n'y a que 2316 ans qu'on apporta de l'Asie mineure le premier plan de vigne à Marseille, d'où elle se propagea peu-à-peu jusques vers le Rhin; & il n'y a que 335 ans que les Portugais, ayant défriché l'Isle de Madere, qui n'étoit alors qu'une forêt épaisse, la planterent de vignes de Candie. Celles du Désaley, dans le pays-de-Vaud, datent de l'année 1141. *Gui*, évêque de Lausanne, ayant donné ce terrain, encore inculte, aux moines du Crest, diocèse de Lausanne, ceux-ci y planterent les premières vignes, d'où il

paroît très vraisemblable qu'avant cette époque il n'y en avoit pas encore dans le gouvernement du Monthei, ni même dans tout le Valais, & qu'il n'y en a eu, peut-être, que long-tems après.

Il y a un peu plus de mille ans que l'Allemagne n'étoit presque en entier qu'une vaste forêt, & par cette raison, aussi froide, aussi humide, aussi affreuse qu'on nous dépeint la Sibérie : il n'y croissoit autrefois ni seigle, ni froment, ni pruneaux, ni vignes, ni tabac, ni pommes-de terre, ni tant d'autres bons fruits qui manquoient encore dans la plus grande partie de l'Europe.

Jadis le sucre & le riz ne croissoient que dans les Indes orientales, d'où ils sont venus en Egypte ; & le second a été transplanté en Italie, en Espagne, en Piémont. Ces deux précieuses plantes sont très-communes dans la Caroline & les Antilles.

Il y a environ mille ans, que l'Italie étoit plus remplie de loups que peuplée d'hommes ; & encore du tems de Virgile, né vers l'an 70 avant J. C. ces belles contrées étoient si froides, que le vin y geloit dans les tonneaux.

Le Canada étoit tout aussi froid, il y a environ 215 ans, mais les forêts abattues par les Anglois & les François, radoucissent tous

les jours ce climat, parallele à l'Europe, & même à la Suisse en particulier.

C'est en 1555 qu'on apporta en Europe, de l'Asie septentrionale, le maronnier d'Inde, *hippocastareum acculus* (Lin.) ce bel arbre de deux especes, si long-tems l'ornement des promenades, & dont l'utilité se découvre chaque jour davantage.

On ne connoissoit, ni l'on ne trouvoit en Europe, il y a deux-cents ans, l'arbre qui porte des *pommes de la Chine*; aujourd'hui il en existe des forêts entieres en Portugal & en Espagne.

La capucine, *tropocolum*, dont on distingue cinq especes charmantes, qui se multiplient de bouture & par semence, fut apportée en Europe en 1684 du Pérou, où elle est vivace. Cette plante s'est très-bien acclimatée; & entr'autres avantages, elle est reconnue pour avoir une vertu anti-scorbutique.

Une autre plante qui nous deviendroit très utile en Suisse, si elle peut s'y acclimater, c'est le *chou de caraibe violet*, *arum sagittifolium*, (Linn.) Cette plante, très-différente du genre des choux, est vivace, à racine tubereuse & d'un très-grand volume; elle contient beaucoup de parties nutritives,

& fournit un aliment aussi sain qu'abondant. On commence à la cultiver en France.

L'espece particuliere de ris apporté de la Cochinchine, & introduit à l'is'e de France ou de Bourbon, par les soins du savant Mr. Poivre, seroit encore une acquisition à faire pour l'Europe, où elle réussiroit d'autant mieux, que cette espece n'exige point d'autres arrosemens que ceux de la pluye, & qu'elle réussit très-bien dans les moindres terrains, même sur les collines élevées & froides.

On feroit très-bien aussi de cultiver le sumac en Suisse, où il réussit certainement, n'étant pas trop délicat, vu que si la gelée attaque ses tiges, il repousse de ses racines. Les terrains les plus stériles, pierreux, sablonneux, où peu d'autres plantes viendroient, peuvent être garnis de sumac. La culture en est très-simple. On sait qu'il est d'un très-grand usage pour la préparation des cuirs, & que les teinturiers en font une grande consommation.

Entre toutes les plantes exotiques, naturalisées en Europe, la plus précieuse, la plus intéressante, est la pomme de terre, *solanum tuberosum* ou *esculentum*. (L. in.) genre de plante dont on compte quarante-six especes, & au moins soixante variétés. Mais c'est une erreur impardonnable à plusieurs botanistes, de con-

fondre quatre plantes très différentes, comme cela leur arrive souvent : savoir, 1°. la pomme de-terre proprement dite, dont il est uniquement question ici ; 2°. la truffe, *lycopodium tuber*, (Linn. Hall. 12. 2177) ; 3°. le taupinbour, *helianthus tuberosus* ou *coronna solis*. (Linn.) 4°. & enfin, la patate ou batate, *convolvulus batatus*, (Linn.) à feuilles en cœur, hastées, à cinq nervures, à tiges rampantes, tubereuses, velues. Suivant l'illustre Linné, on connoît cent sept espèces de liserons, dont la patate en est une ; mais Mr. la Marck la range parmi les *quamoclités*, ordre qui approche fort des liserons.

Cette plante [la patate] aussi précieuse pour les hommes que pour les animaux, se cultive avec soin dans toute la zone torride & dans les colonies Françoises d'Amérique. Les Espagnols sont les premiers qui l'ayent, depuis quelques années, naturalisée en Europe, dans quelques cantons de leurs côtes maritimes. Les autres climats d'Europe paroissent, au premier essai, ne pouvoir admettre cette plante que sous des couches ou dans des terres chaudes, comme les *ananas*, néanmoins Mr. de Puy-Maurin, en ayant fait venir d'Espagne, il y a quelques années, parvint à les faire réussir en pleine culture, sous le climat de Toulouse, où elles furent

détruites par les pluyes froides de l'hyver. Mais l'année passé 1795, le citoyen Ferriere, (habile jardinier) est parvenu à multiplier, (dans le jardin de la ci-devant académie de Toulouse,) un seul pied de cette plante, au point qu'elle en a produit six de la plus grande vigueur, & cet habile cultivateur nous dit, que par bouture, ces six pieds en produiront plus de mille, si l'on lui fournit les secours nécessaires pour achever cette importante naturalisation.

En attendant cette augmentation de richesses, la pomme de-terre proprement dite, est déjà une des plus belles acquisitions que nous aye procuré la découverte du nouveau monde. Elle vaut plus, sans contredit, que tout ce que l'on exploite des mines du *Potosé*. Selon quelques auteurs, c'est le fameux *Drack* qui fit ce présent à l'Europe en 1586; selon d'autres, ce fut *Havokins*, Irlandois de la Santafé, capitale du nouveau Mexique dans l'Amérique Septentrionale, qui apporta les premières pommes-de terre en Irlande. Quoiqu'il en soit, l'opinion commune est, que *Walter Raleigh*, Anglois, & possesseur d'une terre en Irlande, fut le premier à en planter sur son terrain; mais ayant, par ignorance, mangé des fruits de la tige, il les trouva si mauvais, qu'il avoit résolu d'abandonner

cette culture ; de sorte que l'Europe risqua d'être privée au moment même de sa découverte, d'un trésor, qui depuis deux cent quarante ans qu'elle le possède, substante tant de millions d'individus, & qui est surtout la plus grande ressource des indigens. L'infortuné Raleigh n'eut pas une fin digne du service qu'il avoit rendu à l'Europe ; car ayant donné lieu à l'accusation de haute trahison, il fut décapité à Westminster le 29 Novembre 1618.

Les pommes-de-terre parvinrent de l'Irlande, en Angleterre, en Brabant, en Allemagne, en Suede, en France, en Savoie, & dans d'autres pays ; mais elles sont moins connues, moins cultivées, & même méprisées en Italie & en Piémont, parce que les autres productions alimentaires y sont plus abondantes.

Elles n'ont commencé à être cultivées en Saxe & dans plusieurs autres contrées de l'Allemagne, que vers les années 1734 & 36, tandis qu'elles sont connues en Suisse, il y a près de quatre-vingt quinze à cent ans, & qu'il y a environ quatre vingts ans qu'elles sont introduites dans le Valais.

La petite récapitulation que je viens de faire, prouve les précieux avantages que l'on peut retirer, & que nous avons déjà

retiré de la transplantation des plantes étrangères, pourvu que les soins qu'on prend de les acclimater soit dirigé avec intelligence ; & quoique cet axiome soit vrai (*que tout terrain n'est pas également propre à toutes les plantes,*) il n'en est pas moins vrai, qu'avec de la peine, du travail, de l'intelligence, on réussit tous les jours à naturaliser peu à peu un assez grand nombre de plantes étrangères, même de celles des pays chauds, dans des climats très-différens, qui paroissent d'abord ne pas leur convenir. Je ne doute point, par exemple, que l'on ne puisse faire des essais heureux pour acclimater la patate ou batate, dans quelques endroits les mieux exposés de notre Suisse, & qu'il ne soit possible d'enrichir l'Europe en général, & notre pays en particulier, d'une quantité d'autres productions végétales; on gagneroit par-là des sommes considérables, que nous enleve l'importation de ces plantes alimentaires, médicinales ou purement de luxe, & qui, outre leur haut prix, sont exposées, par le transport, à mille accidents qui, en altérant leurs vertus & propriétés, les rendent souvent plus nuisibles qu'avantageuses.

Mais en s'appliquant à ces utiles transplantations, il faudroit aussi chercher à suppléer par nos plantes indigènes, soit à celles qui

ne peuvent s'aclimater, soit à celles dont nous pourrions nous passer; car outre leur haut prix, il est telles plantes & telles drogues étrangères, qui nous sont souvent moins convenables que nos plantes indigenes; & l'on s'apperçoit aisément, pour peu qu'on étudie la nature, que le souverain Maître, comme le meilleur des peres, a eu soin de produire dans chaque pays, contrées & climats, les végétaux & les remedes les plus analogues aux différentes constitutions, tant pour l'homme que pour les brutes, la diversité de climats exigeant en général, des nourritures & remedes qui leurs soient analogues, tel est le cachet de la sagesse infinie du Créateur, si méconnue par les prétendus philosophes du siecle.

La suite à un autre No.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

CLAIRE DUPLESSIS ET CLAIRANT;

Histoire d'une famille d'émigrés, par l'auteur de Rodolphe de Werdenberg, 2 volumes. Francfort & Leipfick, 1795.

MR. le vicomte Duplessis, mécontent du ministre, fort engoué du système des ency-

clopédistes, s'est retiré dans la terre de Pillon, avec sa femme & ses deux enfans, le jeune Dupleffis & Claire, élevée au couvent jusqu'à l'âge de douze ans.

Un vieux prieur de l'abbaye de Chatillon, grand partisan du mariage, passionné pour les enfans, amateur de l'éducation, qui pardonne à Rousseau toutes ses hérésies en faveur de son Emile, a fait l'essai de cette méthode sur Louis Clairant, son petit neveu, fils du fermier de l'abbaye.

Chatillon & Pillon sont à peu de distance; le vicomte & le prieur se lient; pendant que le premier claboude contre le ministre & développe son système politique, que le prieur disserte sur le mariage & sur l'éducation, que la vicomtesse parle d'opéra ou de frivolités, les deux enfans courent la campagne, se perdent dans les bois, jouent à la guerre avec les petits paysans, & arrivent ainsi à l'âge de quatorze ans, sans avoir aucune idée de la différence de la naissance ou du rang.

Fort enthousiasmé de son ami Louis, le jeune Dupleffis vouloit associer à leur jeu sa sœur Claire, mais le vicomte en tolérant (à cause du prieur) la liaison de son fils & de Louis, n'a pas la même indulgence pour sa fille, & ce n'est que fort en passant que

se voyent Claire & Louis, quoique celui-ci soit journellement au château avec le jeune Dupleffis.

Un payfan vient un jour demander une grace au vicomte; un valet de chambre lui refuse l'entrée; Louis prend le parti du villageois, promet de l'introduire; le domestique impatienté leve sa canne sur l'importun; Louis la lui arrache, & plus prompt que l'éclair, en frappe le domestique, résiste au vicomte, qui exige de lui des excuses à genoux à son valet de chambre, & ne se soumet à cet ordre qu'après avoir obtenu qu'on accordera à son protégé la grace qu'il demande.

Cette scene ridicule, dans laquelle les deux acteurs principaux ne jouent pas le rôle qui leur convient, produit la plus vive impression sur la petite Claire. Ses yeux fixés sur Louis, elle l'a vu " dans les premiers ins-
» tans, la main posée sur sa hanche, l'air
» tranquille, froid, courageux; tout-à-coup
» ses yeux étincellent, ses joues se colorent
» du plus vif incarnat; jamais Claire n'a vu
» des yeux aussi brillans. Elle tremble qu'il
» ne cede au vicomte (ce qui n'est pas trop
» naturel) & elle tremble qu'il ne s'attire sa
» colere; elle jette un regard de mépris sur
» le valet de chambre. Lorsqu'il s'en va,

elle est faisie d'effroi lorsqu'il rentre ;
 enfin, elle s'oublie au point d'applaudir
 avec les mains lorsque Louis tombe aux
 genoux de ce domestique ; & elle éprouve
 un dépit secret, de ce que, pendant toute
 cette scene, Louis ne l'a point honorée
 d'un regard.

Nous ignorons si le lecteur partagera la
 multitude de sentimens qu'excite chez une
 petite fille de douze ans, l'opiniâreté d'un
 garçon de quatorze. Quoiqu'il en soit, cette
 aventure développe, dit l'auteur, „ les pre-
 mieres étincelles d'un amour qui doit du-
 rer autant que la vie des deux héros de
 cette histoire."

Ils commencent à se chercher ; peut-être
 néanmoins, le peu de facilité qu'ils ont à se
 voir auroit-elle éteint ce sentiment naissant ;
 mais le vicomte l'aiguillonne, dit l'auteur,
 par une défense expresse à sa fille, qu'il ren-
 contre au jardin avec les deux amis, de se
 trouver jamais avec Clairant. Un autre en-
 fant que Claire eut obéi tout simplement ;
 mais elle sent combien cet ordre humilie
 Louis ; & celui-ci s'apperçoit tout-à coup de
 la grande distance qui est entre la famille du
 vicomte & la sienne : en vain le jeune Du-
 pleffis le console & le relève jusqu'à lui. La
 vanité, l'amour-propre de Louis, (car les

payfans ont auffi de l'orgueil, que l'auteur décore du beau nom de fierté,) font tellement bleffés, qu'infenfible à l'amitié, il ne fent à cet instant, que le mépris prétendu de Claire. Bientôt néanmoins, ce fentiment fi douloureux pour l'ame *délicate du payfan Louis*, fe change en jouiffance délicieufe, parce que la petite Claire, témoin de fa fenêtre, des lazis défefpérés de Clairant, lui

» jette une rofe, accompagnée des plus ten-

» dres regards; & cette nouvelle fcene en-

» flamme tellement, dit l'auteur, l'imagina-

» tion des deux enfans, qu'elle ouvre à

» l'amour toutes les iffues de leurs cœurs &

» leur fait trouver les moyens de tromper

» la vigilance de leurs parens, avant même

» de s'être avoué qu'ils s'aiment." Nous ne favons pas fi l'auteur a le bonheur d'être pere; mais nous croyons que des parens qui auroient une Claire pour fille, feroient très-bien de dompter de bonne heure cette imagination ardente & fentimentale. Il faut convenir auffi, que pour des enfans de douze à quatorze ans, Claire & Louis en favent long, l'un & l'autre; & fans doute qu'ils ont lu quelques romans dans le goût de celui que nous analyfons.

En paroiffant observer la défenfe du vicomte, Claire à fa fenêtre, Louis dans le

bofquet où donne cette croifée, fe voyent chaque matin; & ces entrevues matinales fe paffent en regards, foupirs, fleurs donnees, fleurs rendues, comme emblème de leurs fentimens.

Bien éloigné de foupçonner une intrigue auffi invraifemblable, le vicomte, moins haut qu'il ne devoit l'être, commet quelques imprudences, affez ingénument imaginées par l'auteur, pour attifer le feu de la paffion chez les deux jeunes gens, mais peu vraifemblables avant que l'efprit nivellateur eut changé les idées, les mœurs & les ufages.

L'effet que produifent ces imprudences eft décrit de maniere à ce qu'une mere fage & prudente ne permettra jamais cette lecture à fes filles; & tout lecteur honnête verra avec peine l'auteur de Werdenberg, prodiguant fon talent & fon génie dans la peinture auffi vive qu'immorale des caufes & des effets d'un amour qui ne tient qu'aux fens, interPELLER dans fon enthoufiafme fur ce doux & irréfiftible penchant de la nature, le moralifte fensé qui ofe en condamner les excès: les deux jeunes gens s'y livrent fans retenue, & aux entrevues matinales fuccèdent des rendez-vous nocturnes.

Le vicomte & la vicomteffe font instruits enfin, de l'inconduite de leur fille, bien capable de les affliger, même fi fon amant eut

été un prince. Mais l'auteur, dont le but se devine à chaque instant, ne donne d'autres motifs à leur chagrin que celui de l'inégalité des conditions ; & toutes les reprimandes des deux époux ne roulent que sur ce point, *Louis est paysan* ; & certes, il est heureux qu'ils le rappellent au lecteur, sans cesse prêt à l'oublier ; car malgré l'amour qu'a l'auteur pour les paysans & pour l'égalité, il a prodigué à son héros les vertus, même toutes les qualités brillantes qui ne peuvent se rencontrer dans cette classe sans faire sortir de l'égalité l'individu qui les possède. Ainsi, par exemple, Louis, encore enfant, chante des romances de chevalerie, & forme le vœu de mourir entre les bras d'une belle ; il s'exerce à la guerre, il dompte des coursiers fougueux. A quatorze ans, il péroré comme le feroit un philanthrope de quatre-vingt neuf. Les paysans, dit-il au vicomte, *qui se tourmentent pour que vous soyez en état de tenir des domestiques, leur sont fort supérieurs*. On pourroit observer sur cette belle phrase, que jamais les paysans n'ont d'autres vues dans leurs travaux qu'eux & leur famille ; mais il seroit trop long de relever tous les sophismes employés pour renverser l'ordre social. Revenons à l'amant de Claire. Ce héros paysan, qui joue la comédie, declame des vers,

analyse le sentiment & la politique, & qui est toujours hors de sa sphere & des occupations de son état.

Menacé par le vicomte, de voir Claire religieuse, s'il ne se marie ou ne devient soldat, Louis entre au service. En garnison à Strasbourg, il s'y livre aux folies sentimentales les plus exagérées, tandis que Claire, chez une tante à Metz, où elle est entourée d'une cour d'adorateurs, supporte assez bien cette séparation pour faire espérer sa guérison à son père.

Un hasard réunit les deux amans. Tout s'explique. Le vicomte est à l'assemblée des notables. Contre toute vraisemblance, Claire se trouve la maîtresse de retourner à Pillon, & contre toute décence, elle y rappelle son amant.

La vicomtesse paroît bien un peu étonnée de ces deux retours imprévus; mais elle est foible, légère, insouciante Claire en profite; elle avoit fait des connoissances. Un théâtre de société s'établit à Pillon. Il manque un acteur, elle a l'adresse de faire choisir Clairant. On represente une tragédie; ils en sortent les deux principaux acteurs; elle jure dans son rôle, d'être l'épouse de son amant; on l'applaudit; de cet instant, elle se décide à l'être en effet. Son imagination enflammée la

transporte à la réalité; elle voit sa mere y consentir tacitement par son silence; & si son pere s'y oppose, elle s'enfuira de la maison paternelle. Un champ qu'ils laboureront, une chaumiere, l'ombre d'un petit bois, que leur faut-il de plus! Toujours ensemble, ils ne s'occupent que de leur futur ménage.

La commotion électrique, donnée par la révolution, à toutes les têtes de l'Europe, & sur-tout à celle de l'auteur du roman que nous analysons, s'est fait sentir à Pillon; & chaque événement, chaque decret nouveau a sa réaction sur les individus qui l'habitent. Il seroit aussi long que rebutant d'analyser les extravagances ou les horreurs enfantées par la révolution; on sent que les deux amans doivent l'aimer. L'égalité, la liberté, la dissolution totale de tout devoir envers les parens, favorise leur passion; & l'on ne conçoit pas que Claire, jusques-là si hardie, si décidée à satisfaire sa passion, & qui a bravé pour elle toutes les loix de la décence, de la pudeur, consente à quitter son amant, à émigrer avec son pere. Il résulte de cette separation une correspondance toute aussi insensée que l'est leur conduite, & dans laquelle l'un & l'autre se livrent sans retenue, à la prétendue vertu de tout sacrifier à l'amour: avec de pareilles dispositions, il

est tout simple que Clairant propose de venir enlever sa maîtresse à Coblentz & qu'elle l'accepte ; mais elle l'attend en vain. Arrêté par le décret foudroyant contre les émigrés, il ne veut pas exposer son amante ; & leur correspondance continue à fatiguer & scandaliser le lecteur.

Un homme riche , aimable , généreux aspire à la main de Claire au moment où le vicomte apprend la vente de tous ses biens. Elle raconte à Clairant ses combats entre sa passion & ses devoirs ; pour la première fois sa conscience lui reproche de se livrer à un sentiment que tout reprouvé ; mais elle sent un peu tard cette vérité , & n'écoute pas trop ce bon mouvement , puisqu'elle laisse son amant l'arbitre de son sort.

Faussement généreux , Clairant paroît lui rendre sa liberté , en lui faisant entendre qu'il s'immolera à sa perte le jour même de ses nœces. Cette lettre rend à Claire toute la frénésie de l'amour.

Allarme de l'état où ses lettres le peignent , Clairant vôle en Allemagne ; il y rencontre Duplessis ; par son entremise les amans se retrouvent ; leur délire est au comble ; ils veulent fuir ensemble ; Duplessis ne peut les ramener au bon sens qu'en promettant de favoriser leur union dans un moment plus

favorable ; chacun entend ces mots selon ses esperances ; Clairant retourne en France ; Duplessis part pour la Flandre ; les événemens politiques se succèdent ; avec eux les malheurs publics & particuliers.

Fuyant de lieux en lieux , la famille Duplessis est réduite aux plus dures extrémités : Duplessis revient de la malheureuse campagne qui a renversé toutes leurs esperances ; il se présente à ses parens sous les haillons de la misere & mourant de froid & de faim. Claire raconte fort en détail , leur affreuse situation , les scènes réellement déchirantes qu'elle occasionne. Elle se lamente & refuse une seconde fois l'homme généreux qui voudroit mettre fin à tant de maux ; mais elle les soulage , en écrivant à son amant des lettres qui ne lui parviennent pas ; son silence lui donne l'air infidele. Claire n'aspire plus qu'à mourir ; elle prend congé de Clairant ; il reçoit enfin cette dernière lettre , vôle en Allemagne , enleve Claire sous les yeux du vicomte , trop abattu par le malheur pour pouvoir s'y opposer. Et c'est à cette scene révoltante que les amans (protégés par la foible vicomtesse , qui fait bénir secrètement leur mariage) doivent deux mois d'un bonheur romanesque dans une chaumiere aux environs de Lautern ; mais cette félicité est

bientôt interrompue ; le vicomte a découvert leur retraite. Claire est enlevée, menée chez ses parens, & Clairant est conduit au quartier-général de l'armée de Condé ; il y retrouve Dupleffis & un protecteur *sentimental*, qui, plus touché que nous de toutes ces aventures, obtient la délivrance de l'amant de Claire ; celui-ci cherche en vain son amante ; elle est chez son pere, résolue à se laisser mourir, dans la supposition tres-ridicule que Clairant a succombé sous la vengeance de son pere. Le fils Dupleffis est tué à l'armée ; la mere, en apprenant cette nouvelle, meurt aussi inutilement qu'elle a vécu. Le vicomte, resté seul avec Claire, voit sans émotion, l'affoiblissement de sa santé ; il ne la croit en danger que lorsqu'il est trop tard pour la sauver. Convaincu enfin, que Clairant peut seul la rappeler à la vie, il cède à ce motif, va le chercher, & n'arrive avec lui que pour recevoir les derniers soupirs de Claire ; événement après lequel Clairant disparoît, & le vicomte reste livré au plus cruel repentir.

Tel est le précis de cette production, plus faite pour être accueillie des ames sentimentales que des ames véritablement sensibles. Cependant, malgré les invraisemblances qui en affoiblissent l'intérêt, malgré les

taches qu'y répandent l'exagération des opinions, l'immoralité des actions, on y retrouve avec plaisir, dans la narration des faits, la rapidité & le style attrayant de l'auteur de Werdenberg; dans plusieurs scènes la magie de son talent descriptif; enfin dans quelques morceaux, l'empreinte de son esprit observateur.

Inconsequenzen, und auffallende widerspruch, in der Kantische philosophie, besonders in der critique der reinen vernunft, aufgehoben und ans licht gestellt, von Wilhelm Friedrich Schäffer, Oberconsistorialrath und Obberhof prediger, Dessau, bey C. L. Muller 1792. — C'est-à-dire, Inconséquences & contradictions frappantes de la philosophie de Kant, particulièrement dans l'examen critique de la pure raison, extrait & publié par Guillaume Frédéric Schäffer, conseiller du Consistoire & premier prédicateur de la sérénissime cour de Saxe-Gotha.

REFUTER ou combattre la philosophie de Mr. Kant, demande du courage dans une époque où cette philosophie paroît avoir acquis la plus grande faveur dans certaines écoles, & où l'on cherche à la propager dans tous les pays, pour compléter sans doute, par des erreurs chimériques, par des

suppositions gratuites, le renversement de toutes les idées saines, & le petit nombre de vérités fondamentales qui sont à notre portée.

Néanmoins on a si positivement établi le droit de ne rien croire sans examen, ainsi que la liberté de tout peser au poids de sa propre raison, qu'il est sans doute permis de ne point excepter de cette règle, même la philosophie de Kant, d'après ce principe, qui nous paroît assez juste. L'auteur de cet ouvrage, en avouant l'admiration que lui inspire le génie du philosophe de Königsberg, ajoute : „ je crois néanmoins, & je ne „ doute pas, que Mr. Kant ne croye aussi, „ (& précisément en vertu de ce qu'il est „ *grand philosophe*, trop modeste, trop raisonnable pour se supposer infailible) que „ malgré la grandeur, la hauteur, la profondeur de son esprit, il est & restera homme, sujet à l'erreur, & plus qu'un autre, „ en raison de la profondeur dans laquelle „ [en génie original] il cherche à pénétrer „ l'étendue & l'essence des objets intérieurs „ des connoissances humaines pour s'y frayer „ une route, si non tout-à-fait nouvelle, du „ moins aussi peu suivie qu'elle est difficile „ & dangereuse.”

La méthode avec laquelle Mr. Schäffer

combat son célèbre adverfaire, est celle d'un homme accoutumé à chercher & à trouver la vérité : suivant pas à pas Mr. Kant dans le dédale plus obscur que profond où il s'enfonce, Mr. Schäffer se sert des armes de Mr. Kant lui-même pour le combattre ; & c'est en rapprochant sous les yeux du lecteur, les sophismes grossiers, quoique subtils en apparence, sur lesquels reposent la doctrine du philosophe de Königsberg, qu'il fait appercevoir les contradictions dont elle fourmille & le vuide des principes dont elle s'étaye. Beaucoup d'esprit, d'originalité & de logique rendent cette production digne d'être traduite, si l'on traduit, comme on peut le supposer, les ouvrages de Mr. Kant.

•

Grammatische Gespräche von Klopstock ; c'est-à-dire, Conversations grammaticales de Klopstock.

L'EMPRESSEMENT avec lequel on se livre actuellement à l'étude de la langue Allemande, si riche en tout genre de littérature, doit rendre précieux aux étrangers les recherches & les travaux des savans Allemands pour cultiver, polir & asservir à des regles invariables les principes de leur langue.

La production que nous annonçons est un dédommagement du projet dès long-tems

formé par le célèbre Klopstock, de publier une grammaire. En paroissant avoir renoncé à cette idée, qui auroit enrichi la littérature allemande, il a du moins donné dans cet ouvrage une collection de petits traités grammaticaux, sous la forme de conversations, dont les interlocuteurs sont des êtres abstraits ou des lettres de l'alphabet personnifiés, lesquels, avec un peu moins de politesse qu'on n'auroit droit d'en attendre de l'homme célèbre qui les fait parler, relevent quelquefois avec raison, toujours avec humeur & personnalité, les erreurs & les fautes commises par Mr. Adelung dans sa nouvelle grammaire, si généralement estimée, & particulièrement de plusieurs poëtes & auteurs célèbres, tels que Wieland, Ramler & autres. Sans entrer dans cette controverse, aussi fatigante pour la pluralité des lecteurs, qu'elle peut être amusante pour les amateurs & vrais connoisseurs de la langue allemande, ceux qui lui refusent l'harmonie & la douceur, verront dans la troisième conversation, intitulée *l'harmonie*, que Mr. Klopstock prétend, que lorsque la langue allemande devient rude, c'est toujours par la faute de celui qui la parle, & qu'alors, ou il n'a pas bien choisi ses mots, ou il ne les a pas bien prononcés. Le parallèle qu'établit Mr. Klopstock entre le Grec

& l'Allemand, en prouvant l'affinité qu'ont entr'elles ces deux langues, donneroit presque la supériorité à la seconde. Cette dernière, dit-il, rend mot à mot la plupart des passages Grecs, dont la traduction est dans un Allemand tout aussi pur & correct, que peut l'être le Grec de l'original. Souvent la langue allemande a plus de force que la langue Grecque, mais souvent elle est douce, tandis qu'il n'est point rare que le Grec ne devienne mol. L'une & l'autre peuvent, il est vrai, dégénérer quelquefois en rudesse. L'Allemand par ses consonnes multipliées, le Grec par ses diphtongues accumulées. Mais quoique la plupart des mots allemands se terminent par des consonnes (car l'e est la seule voyelle finale de cette langue) Mr. Klopstock [le plus harmonieux des poètes allemands] croit que ce désavantage, loin de nuire à l'harmonie de la langue allemande, contribue à l'augmenter par l'immense variété qui regne dans ses terminaisons.

Bornant ici l'annonce de cet ouvrage curieux, mais plus fait pour l'étude que pour la lecture, nous ajouterons que Mr. Klopstock, moins juste que ne devoit l'être un homme de génie, défigure souvent son ouvrage, en se laissant aller à des sorties contre les autres langues modernes, & sur-tout

contre la langue Françoise, qui feroit présumer qu'il ne s'est jamais donné la peine d'en approfondir la nature & le génie, & qui font tout aussi ridicules que les jugemens peu fondés des détracteurs de la langue allemande, Messieurs Pallifot & de Rivarol, si prévenus contr'elle, que ce dernier attribue la décadence de la littérature Françoise aux travaux des littérateurs, qui avec raison, ont cru de l'enrichir par des traductions allemandes.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Journal de la Société Philotechnique, ou l'ami des arts.

LORSQU'ON a commis une erreur, il n'est d'autre parti à prendre que de la redresser. Nous nous empessons, en conséquence, à rectifier celle que nous avons faite, en confondant le journal de l'école *polytechnique* & celui de la société *philotechnique* ou l'ami des arts; deux ouvrages très-distincts, dont le premier, publié par le Conseil d'instruction & d'administration de l'école polytechnique, embrasse sous le rapport direct & principal de l'enseignement, un grand nombre de sciences & d'arts, c'est-à-dire, tous ceux qui ont un rapport direct avec les travaux publics;

& que le second, ouvrage d'une société amie des arts, composée de savans, de gens de lettres & d'artistes, comprendra en général toutes les sciences, la littérature & les arts; & que si la société qui l'entreprend s'occupe de l'enseignement, ce ne sera que secondai-
rement, & par une suite de son desir d'être utile, sans en faire sa principale étude, comme est obligé de le faire le Conseil d'instruction & d'administration de l'école *polytechnique*. Cet éclaircissement nécessaire, donné à nos lecteurs, nous insérons ici le dernier prospectus que nous a envoyé la société *philotechnique*, sur le journal qu'elle se propose de publier, à commencer du 22 septembre 1796, nous réservant de le faire connoître plus particulièrement à nos lecteurs, lorsque nous en aurons reçu les premiers numéros.

Le Journal de la Société Philotechnique, consacré tout entier & exclusivement à toutes les Sciences naturelles, philosophiques & autres, aux Lettres & aux Arts, contiendra tout ce qui peut les intéresser; l'annonce exacte de toutes leurs nouveautés; un article, dans chacun de ses numéros, sur les Théâtres; le nécrologe des hommes célèbres, & des morceaux de poésie ou de musique.

Les conditions de l'abonnement étoient imprimées quand la Loi du 6 Messidor dernier,

nier , contenant un tarif sur les Postes , a forcé la Société d'en arrêter la distribution. Ses travaux , non interrompus depuis son établissement , la mettent en état d'en faire jouir dès-à-présent le Public ; mais le tems nécessaire pour faire passer à tous ses Correspondans le présent *Prospectus* , l'oblige de remettre au 1^{er}. Vendemiaire prochain [22 Septembre vieux style] la publication du premier numéro de son Journal.

Il en paroitra chaque jour un numéro de huit pages *in-8^o*. du caractere de ce *Prospectus* , & sur beau papier.

Le prix de l'abonnement , pour l'année , est de 30 francs.

On peut s'abonner au Bureau du Journal , rue des Bons-Enfans , n^o. 18 , vis-à-vis du passage du Palais Egalité ; chez PETIT , Libraire , aux galeries de bois du Palais Egalité , n^o. 250 ; chez MORIN , rue Christine , n^o. 12 ; chez tous les Libraires & Directeurs de Poste ; & dans les lieux où il y a des Théâtres , chez le Fondé de pouvoirs des Auteurs dramatiques.

A N N O N C E

DE LIVRES NOUVEAUX,

Extraite du Nouvelliste Littéraire. Paris, No. 15 & 16.

Eloge historique & funebre de Louis, seizieme au nom, roi de France & de Navarre, avec cette épigraphe :

» O mon fils ! c'est l'excès de ta piété, de ta douceur, de ton humanité qui t'a perdu & qui nous a perdus avec toi. »

Dernieres paroles d'Agefistrate au roi Agis son fils, lorsque ce prince fut arrivé sur la place où les bourreaux lui ôterent la vie. 1 gros vol. in-8^o. de 420 pages, terminé par le testament de Louis XVI, imprimé à Neuchâtel.

Je ne me permettrai aucune réflexion sur cet ouvrage; la prudence m'en impose la loi: je me bornerai à dire, qu'il est écrit d'une manière pathétique, & qu'il offre le plus grand intérêt. On trouve cet ouvrage à Paris, chez tous les marchands d'aristocratie. Le prix est de livres 5, franc de port.

Nota. Je n'annonce cet ouvrage que parce que je me suis imposé l'obligation d'annoncer tout ce qui paroît de nouveau en tout genre, bon ou mauvais.

De la guerre déclarée par nos derniers tyrans, à la raison, à la morale, aux lettres & aux arts. Discours prononcé à l'ouverture du lycée républicain, le 31 Décembre 1794, par Mr. de la Harpe, prix 1 liv. 4 sols.

Quand il s'agit d'un discours prononcé par un écrivain comme La Harpe, il est superflu de louer son éloquence, & trop long de copier chacun des morceaux dignes de remarques. La Harpe, poursuivi par l'oppression, est toujours dans un état d'obscurité fugitive : la liberté n'est encore pour lui, comme pour bien d'autres, qu'une chimère.

La clef de la botanique, avec cette épigraphe :

„ Principe de vie, ame & ressort du monde,
Des graces, des plaisirs, source aimable & féconde,
Viens remplir de tes feux l'air, la terre & les mers.”

1 vol. in-18, prix 1 liv. 4 s. à Paris, au bureau du Nouvelliste littéraire.

Cet opuscule est une fleur précieuse qu'un amateur de la botanique a fait éclore.

Fontenelle, dans sa pluralité des mondes, (ouvrage aussi agréable que savant) a inspiré aux femmes le goût de l'astronomie. Dumoustier, dans ses lettres à Emilie sur la

mythologie, leur a fait aimer la fable, en l'embellissant des charmes de la poésie. L'ouvrage que j'annonce ici est fait pour inspirer aux femmes le goût de la botanique. Pour rendre cette étude facile & agréable, l'auteur a substitué aux noms barbares qui distinguent les classes, ceux bien plus doux d'amans & d'époux. L'auteur est un amant qui instruit sa maîtresse, nommée Zoé. Ce joli petit ouvrage ne peut que plaire aux femmes; car la botanique est la science des plantes & des fleurs; & chacun fait que rien n'a autant d'analogie avec les fleurs que les femmes. (Or qui se ressemble s'aime.) On peut cependant reprocher à l'auteur de n'avoir pas donné assez d'étendue à son ouvrage. Il faut espérer qu'encouragé par le succès, il donnera une suite. [*Nouvell ste Littéraire.*]

Arts, Commerce, Littérature & Science.

L'ANNONCE que nous avons donnée dans notre N^o. 7 du mois de Juillet de cette année, & que nous avons répétée dans notre N^o. de Septembre, sur l'étonnante & importante invention de la Pasigraphie, ou premiers élémens de l'art d'écrire & d'imprimer

en une langue, de maniere à être entendue en toute autre langue sans traduction, a tellement excité la curiosité de nos lecteurs, & nous a attiré tant de demandes sur les développemens de cet art nouveau, que nous croyons rendre un service aux amateurs des inventions utiles, en extrayant pour eux, des annales religieuses, politiques & littéraires l'article suivant.

“ L’avantage que procurera la *Pasigraphie* sera tel, que si deux correspondans de divers pays, par exemple, un Suédois & un Français, ne sachant chacun que leur langue maternelle, apprennent à l’écrire en *Pasigraphie*, dès-lors, le Français comprendra, lira en Français ce que le Suédois n’aura conçu & écrit qu’en Suédois, & le Suédois comprendra, lira en Suédois, ce que le Français n’aura conçu & écrit qu’en Français. Les mêmes lignes *Pasigraphiées*, seront lues en Allemand, en Russe, en Anglais, en Italien, en Espagnol, en Latin, &c. quoique l’écrivain ne les ait tracées que dans sa langue, & qu’il ne sache pas un mot d’aucune des autres. Or, au bout de peu d’heures, quelqu’un d’intelligent pourra *Pasigrapher* son propre idiôme, en consultant la méthode, ses douze caractères & ses douze regles inva-

riables, que l'exercice placera successivement dans la mémoire.

Les dix chiffres arabes qui suffisent à toutes les combinaisons arithmétiques imaginables, les sept notes de musique, avec lesquelles d'innombrables morceaux sont exécutés à Lisbonne, à Petersbourg, à Vienne, à Naples; ces produits si variés de moyens si simples, prouvent, par analogie, la possibilité du nouvel art, qui deviendra une branche féconde d'industrie, & nourrira plus de cent mille individus, maîtres graveurs, fondeurs, imprimeurs, &c. La *Pasigraphie* est en même tems une Tachigraphie; elle réduira trente volumes à dix, qui seront lus & entendus dans toute l'Europe.

Un homme d'esprit l'a nommée les logarithmes de la pensée. Nous emprunterons de son inventeur une comparaison qu'il n'a pas voulu publier, parce qu'elle lui a paru trop recherchée, mais qu'on nous saura gré d'employer, vu qu'elle est de la justesse la plus rigoureuse: „ La *Pasigraphie* est un instrument „ avec lequel on trouvera d'abord la longi- „ tude & la latitude de chaque idée sur la „ mappe-monde des pensées.”

Il fera précisément en *Pasigraphie* comme en Géographie, où tel point d'interfection indique, sans équivoque, une ville, un vil-

lage, ou une île au milieu des mers. Que la ville ou le village s'appelle pour les uns, *Constantinople* ou *Stamboul*, *Londres* ou *London*, *Paris* ou *Parigi*, *Ratisbonne* ou *Régensburg*, *la Haye* ou *S'graven-Hägen*, &c. tous ceux qui sauront prendre, du premier coup-d'œil, la longitude & la latitude, nommeront aussi tôt le pays, la province, le lieu, chacun dans sa langue : que ce point puisse se *Pasgrapher*, ils s'entendront d'autant mieux, que la projection complète & topographique de la mappe-monde intellectuelle & usuelle n'aura pour élémens en *Pasgraphie*, que douze caractères & douze règles générales, qui ne souffriront jamais aucune exception. Mais dès que les lecteurs se parleront dans leurs langues respectives, ils ne se comprendroient plus.

Cet ouvrage unique, sans modèle, cette conception vaste & forte, l'eût treprise la plus étonnante qu'on ait tentée, même en comptant l'invention de l'imprimerie, n'éprouvera, dans son exécution, que les retards qui naissent des circonstances publiques & des soins qu'exige son achèvement.

La *Pasgraphie* ne seroit qu'un jeu pour les Français, qu'un livre inutile & de pure curiosité, s'il ne s'établissoit des écoles, des imprimeries *Pasgraphiques*, &c. dans les

principales villes d'Europe. Ces relations demandent des correspondances suivies, multipliées; & la guerre rend difficiles toutes les communications, même de sciences. D'ailleurs, l'excès du travail a causé à l'inventeur une maladie dont il est à peine convalescent; & son illustre & modeste collaborateur & vertueux ami, ne peut donner à la Pafigraphie que les courts momens que lui laissent ses fonctions si laborieuses d'instituteur des sourds-muets, de membre de l'institut national de France, de professeur au lycée, & d'homme incapable de négliger aucune occasion de servir & de consoler les malheureux.

Mais l'ouvrage se poursuit avec ardeur; les personnes dignes de l'apprécier tiendront beaucoup moins à l'époque rapprochée de leur jouissance, qu'au plus de perfection d'une méthode où rien ne doit être omis, où tout est à créer, jusqu'aux procédés des articles". (*Annales religieuses, politiques & littéraires.*)

On souscrit, pour la *Pafigraphie*, au bureau de l'*Abréviateur Universel*, rue notre-dame Nazareth, n°. 120, à Paris; & à Lausanne, au bureau du Journal littéraire.

Le prix de la souscription est de 12 livres en argent, ou en papier monnaie, valeur représentative.

E C O N O M I E.

Remède contre la rouille du blé. (Article envoyé.)

DANS les mémoires de la Société économique de Berne, on trouve sur cet objet important les observations suivantes :

1°. Les graines mêlées, comme par exemple, le seigle & le froment, sont moins endommagées par le brouillard, principale cause de la rouille ou nielle ; & cette expérience a été confirmée par les recherches que Mr. *Targoiani* a fait en Toscane, pendant les brouillards des années 1765, 1766. Peut-être faut-il chercher la cause de ce résultat du mélange dans la transpiration ou exhalaison d'une plante plus ou moins contraire à l'effet du brouillard. Du moins attribue t-on au *sevenbaum* ou *fabine* & au *mâs* la vertu de préserver les vignes de l'influence nuisible du brouillard.

2°. Outre la précaution de ne semer que du blé choisi, d'ensemencer de bonne heure, il faut encore, avant de le semer, le laver avec soin, pendant deux heures, dans une lessive de cendre ou d'eau de fumier, mêlée de chaux & d'alun. Cette opération faite sans

perdre de tems , on le sème dans une terre bien préparée , & qu'on a tellement nettoyée de buissons ou arbrisseaux que l'air puisse y jouer sans empêchement.

3°. Lorsqu'on craint le brouillard , (ce qu'on peut remarquer dès l'aurore) il faut , pour en dissiper l'humidité nuisible , parfumer les blés dans les matinées suspectes de mai & de juin , avec de la paille humide , du fumier sec , du vieux cuir , des cornes & des mottes de gazon. Cette fumée a deux bons effets ; celui d'absorber l'humidité , cause & occasion de la nielle , & de faire du bien à la terre & aux plantes , par le sel alkali volatil qu'elle contient. Néanmoins il faut cesser ces parfums lorsque le blé est en fleurs , ou ne les continuer qu'avec de grandes précautions , parce que la fumée , resserrant les *anthera* & les *stigmates* des fleurs , les dessèche & les rend incapables de féconder. S. A. S. le Margrave de Baden a fait faire , le printemps passé , un essai de cette espece dans un vignoble. Il seroit à desirer que ce respectable Prince voulut en faire publier les résultats.

A N N O N C E. (*Envoyé.*)

C'EST un vrai service à rendre au Public, que de lui faire connoître une chose aussi saine qu'agréable, mais sur tout économique, qu'on peut joindre à cette boisson, devenue un aliment presque nécessaire à tout le monde. On veut parler du café; sa cherté actuelle, & la saison qui offre l'objet propre à un mélange, font l'à propos de cet avis.

La carotte jaune, appelée racine dans ce pays, simplement lavée, coupee par petits morceaux, de la grosseur d'un grain de café, séchée au four sur des feuilles de fer blanc, vingt quatre heures après qu'on a retiré le pain, grillée ensuite dans l'ustencille où on grille le café, mais fort peu; & moulue au même moulin, doit être de couleur canello, lorsqu'elle est en poudre. Cette carotte donne un goût d'licieux au café, bien supérieur à celui de la racine de chicorée, qui le rend amer. On joint le tiers de cette poudre à celle du café; c'est-à-dire, que sur deux cueilleres de poudre de café, on en met une de carotte. Il paroitra moins reposé que le café pur, mais c'est qu'il est plus épais & plus foncé. Il seroit possible même, lorsqu'on

y seroit habitué, de joindre la moitié, au lieu du tiers de cette dose; il n'en seroit que plus nourrissant & plus doux. Il est probable que les deux tiers des mendiants qui assaillent les portes des maisons, ne demandent l'aumône que pour acheter ces deux liqueurs, devenues la passion dominante du peuple, le café & le vin. A Dieu ne plaise que l'on veuille, par cette assertion, refroidir la bénéficence du riche; mais on ne peut se dissimuler, que la charité que l'on fait à la porte est devenue une affaire de luxe, & qu'elle détourne de la vraie bienfaisance, qui donne le nécessaire aux malheureux, & diminue ou retranche la portion de ceux qui manquent de pain pour se nourrir. Un inconvénient bien aussi fâcheux, on peut le dire, du goût effrené, devenu si général pour le café; c'est les abus réels qu'entraîne son excessive cherté. La diminution de cette dépense seroit un bien universel, comme celui d'adoucir cette liqueur chaude & âcre, dont l'usage cause, peut-être, les maux de nerfs, devenus si communs, même au village.

Réfutation de la notice touchant ma Carte , que Mr. Tralles , professeur à Berne , a fait insérer dans la feuille d'avis de Laujanne du 30 aout 1796.

Vous souvient-il , Mr. Tralles , de mon apparition chez vous , lorsqu'il y a quelques mois , je vous présentois la première feuille de mes Cartes , *sorties de l'impression* ? Il paroît que vous l'avez oublié ; & je suis fâché que vous me forciez à vous le rappeler. L'ouvrage que je vous présentai n'étoit plus à refondre , puisqu'il étoit dans les mains du graveur. Cependant , après quelques jours de réflexions , vous me proposâtes de vous associer au bénéfice de cette entreprise (vous n'en aviez donc pas mauvaise opinion) vous allâtes plus loin , car vous m'en fîtes un devoir , sous le prétexte plaisant , qu'en mettant au jour mes cartes de la Suisse , j'empiétois sur celles que vous avez annoncées au public depuis quatre à cinq ans. (Quelle modestie est la vôtre , Mr. Tralles , avoir pu craindre la rivalité ! Vous ajoutâtes quelques détails sur la coopération que vous me proposiez (un peu tard) *pour un ouvrage d'a terminé* ; c'étoient quelques „ notices insignifiantes , & sur-tout un éloge pompeux , qui

» devoit, fortant de votre plume, relever
» le mérite transcendant de ma carte, & selon
» vous, produire des merveilles. Mais que
pouviez-vous Mr. faire à ma carte ? Tout
votre savoir, auquel je rends la justice qui
lui est due, ne pouvoit operer ici que par
des chiffres que vous auriez ajoutés à l'éloge
que vous vouliez faire de ma Carte, chiffres
dont la valeur étoit absolument nulle
pour la Carte même, & qui n'auroient servi
qu'à faire connoître votre savoir au public,
ce que vous trouverez tout plein d'autres
occasions de faire. Persuadé de l'importance
dont étoient vos offres pour le succès de
mon ouvrage, vous mîtes en opposition de
cette belle perspective, la menace de votre
vengeance en cas de refus. Je vous demandai
alors, quel prix vous mettriez à votre
zèle officieux ? — la proportion de un à trois,
me dites-vous, en balbutiant équivoquement
quelques mots touchant le remboursement
préalable des frais de Mr. Meyer. Comment !
la proportion de un à trois, & cela pour un
simple accessoire, & pour un éloge que je
ne vous demandois pas ! En vérité, Mr. Tra-
les, pour un professeur en mathématique,
c'est mal connoître les proportions.

Pour mettre le public à même de comprendre
le reproche que vous faites à ma carte, d'être

calculée sur une échelle trop grande, je suis obligé de lui rappeler, qu'il y a plusieurs années que Mr. Tralles lui a annoncé une carte de la Suisse de sa façon, dont l'échelle fera sûrement très-commode, puisque la carte entière n'aura pas six feuilles, au lieu de dix-sept qu'aura la mienne. Cet ouvrage tarde, il est vrai, à paroître, (mais il est annoncé,) & le public ne doit point perdre l'espoir de le voir un jour; car il ne manque à Mr. Tralles qu'un coopérateur qui parcoure & leve les plans des montagnes, & un amateur qui en paye les fraix; & si ces deux auxiliaires lui manquent, ce savant, je le prévois, se déterminera enfin, pour tenir sa promesse, à lever trigonométriquement sa carte, sans sortir de son appartement.

Vous dites, Mr. le professeur, *que ma Carte n'a point été dessinée stéréographiquement, & que le témoignage de tous les connoisseurs déposera, que la projection stéréographique ne convenoit pas à cet ouvrage.* — Qu'est-ce que cela prouveroit? Aurois je du mettre prolixement le sens littéral du mot *stéréographie*. — C'est l'art de dessiner la figure des solides sur un plan. J'ajoute donc encore à l'annonce de ma Carte, qu'elle est graduée en projection orthographique, faite sur le plan de l'équateur, ses parallèles y sont représentés par des cercles

qui ont un centre commun; les méridiens en sortent divergens en lignes droites sur l'équateur.

Vous avancez, Mr. le professeur, que ma Carte ne doit pas être levée trigonometriquement; prouvez-le, Monsieur, & cela en produisant quelque chose de mieux. Faites paroître cette carte de la Suisse, que vous annoncez depuis si long-tems; le public prononcera entre les deux ouvrages; mais permettez, en attendant, que le public se défie de vos éclaircissemens officieux.

J. H. WEISS.

Arau le 17 Septembre 1796.

ANNONCE GÉOGRAPHIQUE.

MR. Mallet, auteur de la carte du pays-de-Vaud, en annonce une générale de la Suisse, en quatre feuilles de vingt-huit pouces de travail en largeur sur seize de hauteur; cet ouvrage, auquel il a travaillé depuis plusieurs années, auroit paru plutôt, sans divers contretens qui en ont retardé la gravure; il espere cependant, que l'ouvrage entier pourra être livré dans les premiers mois de l'année prochaine; & si en attendant il a lieu de croire que la livraison séparée

réc

rée de la partie occidentale put être désirée par un certain nombre d'acquéreurs, il prendra des arrangemens pour pouvoir livrer les deux feuilles qu'elle comprend avant la fin de l'année présente.

Ces deux feuilles comprennent à l'Est, la frontière du canton de Berne, qui s'y trouve ainsi représentée dans toute son étendue; au Sud elles vont jusques à la route de Geneve; aux glaciers de Savoye & au Mont Blanc & de là au Valais, afin de compléter ce qui appartient aux voyages des Alpes.

L'Auteur se flate que l'exactitude & les détails de cette carte, autant qu'une échelle d'une ligne pour mille huit cents pieds ont pu comporter, la rendront utile au Public & commode aux voyageurs; & que les connoisseurs l'accueilleront avec l'indulgence qu'ils savent bien que demande un genre d'ouvrage que de nombreuses difficultés empêchent de porter à une perfection absolue.

Le prix de chaque feuille, tirée sur beau papier & enluminée au trait, pour la distinction des souverainetés, sera de 20 batz, soit L. 3 de France. MM. les libraires jouiront d'une diminution convenable, dont ils s'entendront avec l'Auteur, demeurant présentement à Morges, & qui prévient qu'il n'en

fournira que contre payement , & non en dépôt à vendre pour son compte.

A N N O N C E

De littérature Angloise.

ON doit à lord Scheffield la publication des œuvres postumes du célèbre Gibbon, intitulées : *Miscellaneous Works of Edward Gibbon, &c.* Dès que ce recueil, intéressant à tant de titres, & que nous attendons depuis long tems, nous sera parvenu, nous le ferons connoître à nos lecteurs.

Les quatre âges de la vie. Idylles par Mallet.

L' E N F A N C E.

AGE heureux de l'Enfance, âge aimable & frivole,
 Vous êtes le s^m le
 De l'innocence & du bonheur !
 Vos jeux, petits enfans, sont votre unique affaire,
 Rien ne sauroit vous en distraire,
 Et vous vous y livrez sans regret, sans terreur.
 L'étiquette & la médisance
 N'en alerent point la douleur.
 Vous ne connoissez point la triste prévoyance
 Qui par mille soucis divers
 Empoisonne notre existence.
 Trop heureux en jouant d'oublier l'Un'vers !
 L'amour, l'ambition, l'avarice & l'envie

Redoutables fléaux
 Boutreaux de notre vie,
 Ne trou b ent point votre repos ;
 Et dans vos ames toujours pures,
 Vous ne conservez point le facheux souvenir
 Des soins cuisans & des injures.
 Sans penser au passé non plus qu'à l'avenir,
 Tout entiers au présent, seuls vous savez jouir.
 Tous vos biens sont réels, tous vos plaisirs solides ;
 Et bien loin d'avoir, comme nous,
 De cruels ennemis, ou des amis pe hdes,
 Des envieux ou des jaloux,
 Chacun à vos destins par pitié s'intéresse
 Et protege votre foiblesse.
 Si notre volonté règle vos actions,
 Ne vous en plaignez point, c'est 'e lot de votre âge ;
 Et courbes sous le joug des folles passions,
 Sommes-nous, moins que vous, dans un triste
 esclavage ?

Ah ! sur nos sens tumultueux,
 Sut nos desirs ambitieux,
 Un rang, un titre & deux beaux yeux
 Bien plus que la raison exercent leur empire.
 Ces beaux yeux pour lesquels à tout âge on soupire,
 Et qui pour nous ont tant d'attraits,
 Cet amour par lequel le sage d'raisonne
 Seroit à tort l'objet de vos regrets,
 Hélas ! il vend bien cher les plaisirs qu'il nous donne.
 De notre sort, enfans, cessez d'être jaloux,
 Cessez ce coupable murmure.
 A grandir que ga erez-vous ?
 Enfans-gâtes de la nature
 Vous êtes les objets de ses soins les plus doux.

L' A D O L E S C E N C E.

Le Nocher sur les m rs ne craint plus le tempêtes,
 L'h rondel e revient habiter sous nos t its,
 Le rossignol heureux fait retentir nos bois,

L'astre du jour paroît & brille sur nos têtes.
 Que la nature est belle au sortir des hyvers !
 Qu'elle plonge mon cœur dans une douce ivresse !
 Ah ! ces pres emillés , & ces feuillages verts,
 Tout me rappelle hélas ! les jours de ma jeunesse ,
 Ces jours tissus par les plaisirs ,
 Ces jours presens des Dieux , dont la main bien-
 faisante
 Verfoit tous leurs trésors dans mon ame contente,
 Et qui par mille jeux , enchantoient mes loisirs.
 En vain d'un maître dur la ferule pesante
 M'arrachoit quelquefois des pleurs ,
 Ainsi que ses plaisirs , tout âge a ses malheurs.
 Quand les flots d'un torrent cèdent trop à leur
 pente ,
 Par une digue on retarde leur cours :
 Il faut de même un instant nous contraindre
 Pour nous rendre libres toujours ;
 Et nous aurions tort de nous plaindre
 D'un malheur passager qui rend heureux nos jours.
 L'homme dans son enfance ,
 Au plaisir du moment borne son existence ,
 Le vieillard vit de souvenir ,
 Mais goûter le présent , & vivre en l'avenir
 Est le lot de l'adolescence.
 L'espoir du lendemain embellit chaque jour.
 Ainsi dans ce verger le trône de Pomone
 Et de Flore l'heureux séjour ,
 On voit de l'espoir de l'automne
 On voit le printems s'enrichir.
 Espérer vaut mieux que jouir ;
 Jouir n'est qu'un bien monotone.
 Chaque jour à cet âge , embelli par les Dieux ,
 De quelque nouveau sens on fait la découverte
 Et la nature a nos regards ouverte ,
 Agrandit chaque jour l'Univers à nos yeux.
 O Dieux ! si vous pouviez encore ,
 De mes jours ramenant l'aurore ,
 Ralentir la course du tems ,

Si le printems de la nature
 Me rendoit encor mon printems !...
 Mais ce fouhait, pour vous ô Dieux, est une injure ;
 Et si j'ai changé de plaisir,
 Malgré l'hyver & sa froidure,
 Je n'ai rien perdu pour vieillir.
La suite au No. prochain.

L E S D E U X S O U R I S .

F A B L E .

EN tapinois, fortant de sa guérite,
 Une fouris alla rendre visite
 A sa voisine hélas depuis cent ans,
 Je ne vous ai vû lui dit-elle ;
 Mais fait-on ce qu'on veut ! toujours des contre-
 tems ,
 Des dangers au-dehors, du tracas au-dedans ;
 Ce n'est jamais fini ; comme vous voilà belle !
 Quel embonpoint ! comme il vous sied !
 On voit bien qu'au logis tout va sur le bon pied ;
 J'en ai vraiment l'ame ravie
 Vous me flattez, ma chere amie ;
 Il s'en faut bien en vérité
 Que tout aille chez moi comme je le desire ;
 Chaque jour mon etat empire ;
 Plus de noix , plus de lard ; tout est d'une cherté
 Qui m'afflige & me desesperé ;
 Ma famille languit de faim & de misere ;
 Et pour un cœur comme le mien
 Ce font-là de rudes secouffes ,
 Tres-souvent vis-à-vis de rien ;

Et toujours des chats à mes trouffes...?

... Eh bien, partons d'ici,
 Chez moi l'embarras est le même,
 Il faut que dans un mal extrême
 Le remède le foit aussi.

Reposez-vous sur moi du foin de vous conduire,

Nagueres comme je songeois
 A mettre fin à mon martyre,
 Certain livre que je rongeois,
 M'apprit qu'il existe un Empire
 Ou nos pareils sont respectés;
 Les peuples y sont entêtés
 Du sentiment de la métempsychose,
 Ce mot est pour vous lettre close,

Je vais vous l'expliquer; ils tiennent pour certain,

Qu'au corps d'une souris, par ordre du destin,
 Passe souvent l'ame d'un Prince,
 Ou d'un bonze de la Province;

Bon gîte, en conséquence, & splendides repas,
 Repos parfait, & sur-tout point de chats.....

.... Et ces délicieux climats
 Dont vous faites tant d'étalage
 Sont sans doute loin de chez nous!.....

... Il faut passer les mers, mais avec du courage,

Nous y viendrons, en dépit des matous,
 Point de délai, point de barage.....

Nos souris, à ces mots, se mettent en chemin,
 Entrent dans un esquif à l'aide d'un cordage,

Vivent en route aux dépens du prochain;
 Sans accident fâcheux terminent leur voyage,
 Et les voilà chez un B.amin,

Trottant à l'aïse, & faisant bonne chere.
 Un chat Europeen, trois semaines apres,
 Sur la metempsychose incredule à l'excès,
 Arrive au même endroit en un vaisseau de guerre,
 Et mettant pied a terre,
 Voit nos divinités, en soulage sa faim.

On a beau dire, on a beau faire,
 On n'évite pas son destin.

Par M. D. V.

É P I G R A M M E.

Vive Dieu ! moi je suis pour les choses sensibles,
 Et ne croirai jamais que Jean ait de l'esprit.
 — Moi, je le crois Monsieur, s'il est vrai ce
 qu'on dit,
 Que les esprits sont invisibles.

L O G O G R I P H E.

J'exerce mon pouvoir d'une maniere étrange;
 Le matin je refuse & le soir je permets;
 L'inconstance est mon Lot & dicte mes arrêts.
 O toi sexe trompeur, mais qu'on trompe en échange,
 A ma bisarre loi que d'amans tu sçomets!
 Sur mes sept pieds, lecteur, réfléchis & combine.
 Très-fréquemment dans ta cuisine
 Le poisson que je porte à tes yeux est offert,
 Ainsi que le petit fruit verd

Avec lequel on l'affaïsonne.

Décompose toujours, à l'instant je te donne
 Ce qu'au cœur de l'été le villageois moissonne ;
 Un oiseau babillard ; une arme des anciens ;
 Ce qu'il faut rechercher pour avoir de bons chiens ;
 Ce que dans les cafés très-souvent l'on propose ;
 Ce que l'on éprouve au piquet ;
 D'une bouche fans soins le dégoûtant effet ;
 Et dès l'instant qu'elle est éclosé,
 De l'abeille qui va picotant maintes fleurs,
 L'utile & précieux labeur ;
 Plus, ce qui porte en l'ame une fureur foudaine ;
 Enfin un bois enceint qui décore un domaine.

E N I G M E.

Fille, au monde je vins fans père ;
 J'eus pour ma mere un homme,
 Et pour époux ma mère.

L'explication du mot de l'énigme du No. de
 Septembre, est *Tambour*.

ERRATA pour No. de Septembre, page 204.

Le mot du logogriphe d'Août est *flamme*,
 au lieu de *falot* & *soupir*, qui sont ceux du
 No. de juillet.

ERMENGILDE ET BOZON,

O U

Les mystères du donjon de Wuffens. Suite.

LES engagemens qui lient la fille d'Ittisburge au jeune Bozon, ont pour base le choix de ses parens, ou la convenance, bien plus que le penchant de son cœur. Ces deux époux, qui ne se connoissent point encore, ne doivent se voir qu'à l'instant où des nœuds indissolubles uniront pour jamais leurs destinées; & la belle, mais trop sensible Ermengilde, voudroit pouvoir reculer cet instant fatal. Promise dès le berceau, à Rainfroi, l'ainé des fils d'Eberhard, son cœur avoit confirmé cet engagement aussi-tôt qu'il fut susceptible de préférence; & comment cette première impression eut-elle pu s'effacer? Aimable, généreux, vaillant, Rainfroi seul étoit digne d'Ermengilde, comme Ermengilde paroïssoit seule digne de Rainfroi. Mais hélas, ni l'espoir d'un père, ni la passion d'une tendre amante ne peuvent parer les coups du destin. Une mort prématurée avoit terminé glorieusement la carrière à peine commencée de Rainfroi, dans une occasion

où le dévouement intrépide de ce héros sauva les jours du roi de Bourgogne. Un jour que ce prince chassoit dans la forêt de Sauvabelin, [a] une ourse, terreur de tous les pâtres de la contrée, alloit s'élançer sur lui, pour défendre l'ancre de ses petits; Rainfroi, qui voit le péril de son maître, se dévoue sans balancer; & bravant une mort certaine, se jette au-devant de ce terrible animal. A cette vue, on juge quel doit être le premier mouvement du monarque : il accout, il épuise inutilement tous les moyens de sauver son généreux défenseur; mais il a du moins la triste consolation de le venger; & l'ourse reçoit la mort en la donnant à Rainfroi.

Aussi affligé qu'Eberhard lui-même, Rodolphe n'épargna rien pour adoucir les regrets de ce pere infortuné; & pour éterniser la mémoire d'un zèle si rare, il voulut que Rainfroi partageât la sépulture des rois de Bourgogne, desirant être réuni par la mort, au héros qui lui avoit fait le sacrifice de ses jours. (b) Bozon, devenu par la mort de

[a] La forêt de Sauvabelin, au-dessus de Lausanne; elle étoit autrefois consacrée au soleil; (voyez Ruchat, sur les antiquités de la Suisse.)

(b) On a déjà dit, que la sépulture de Rodolphe & de sa famille, étoit marquée à Payenne;

son frere, l'unique héritier d'Eberhard, reçut à Rome la nouvelle de ce tragique événement, avec l'ordre de quitter à l'instant le seminaire. Héritier naturel de tous les biens destinés à Rainfroi, au nombre desquels Eberhard mettoit la faveur du maître, & la main de la charmante Ermengilde, Bozon reçut volontiers la loi de renoncer à l'église pour le monde. Son ame brûlante, susceptible de toutes les passions, étoit faite pour en éprouver l'excès; & l'instant où cette nouvelle carrière s'ouvrit à ses yeux, lui fit connoître l'ambition. Entraîné par le mouvement qu'elle donne, le fils d'Eberhard brûloit de passer les monts pour se rendre à la cour du roi Rodolphe, mais un charme plus dangereux l'arrêtoit sur les bords du Tibre.

De son côté, Ittisburge mourante ayant exigé de sa fille, après la mort de Rainfroi, une promesse solennelle de donner au frere de ce jeune héros, la main qu'elle lui avoit destinée, sa piété filiale triomphant de l'éloignement que lui insp'roit cette nouvelle chaîne, Ermengilde avoit enfin consenti d'é-

c'est là que ce prince, Berthe son épouse, le roi Conrad leur fils, & l'imperatrice Adelaide leur fille, ainsi que les prince Rodolphe & Bircard sont ensevelis.

pousser Bozon. Mais quel effroi n'inspire point à cette fille charmante l'approche du moment qui doit l'arracher au charme douloureux de ses souvenirs ! " Bientôt l'amante adorée du noble, du charmant Rainfroi va donc disposer de la main qui lui fût promise..... bientôt elle va se donner à un inconnu, & pour comble de malheur, à son frere. Ah ! c'étoit plutôt dans les murs d'un cloître qu'elle eut dû ensevelir l'ineffaçable souvenir d'un héros."

Choisi par la reine, pour remplir à Wulfens les fonctions d'aumônier, le vertueux Eléard a mérité, par la sainteté de sa vie, toute la confiance de la fille d'Ittiburge; avant de prononcer le vœu redoutable qui doit la lier à jamais, c'est à lui seul qu'elle croit pouvoir ouvrir son ame. „ C'est peu, dit Ermengilde, de ne pas aimer Bozon qu'elle ne connoit point encore; elle craint de hair en lui l'héritier, le successeur de Rainfroi... elle craint en Bozon jusqu'à la ressemblance de ce frere qu'elle a tant aimé; qu'elles dispositions pour s'unir à lui ! Ou trouvera-t-elle la force d'achever ce sacrifice dont la promesse lui fût arrachée ?"

Le vénérable Eléard reçoit ces tristes aveux avec l'indulgence qu'il doit en user un ministre des Autels; il console Ermengilde

avec cette douceur persuasive qui n'appartient qu'aux âmes sensibles ; mais bientôt, prenant un ton plus austère, il lui présente des devoirs indispensables à remplir, & raffermir cette âme affaiblie sous le poids d'une crainte imaginaire ou frivole. "Hâtez-vous, ma fille, dit le saint vieillard, d'exhâler dans mon sein ces derniers regrets que vous arrache le souvenir de Raintroi. C'est à son frère que la Providence vous destine ; & vous êtes trop vertueuse pour vous livrer à des préventions insensées contre l'époux que vous devez révéler. Eloignez ces suggestions dangereuses, cherchez du moins à vous en distraire ; & ne vous occupant que du présent, songez que déjà le passé n'existe plus ; & que l'avenir, qui n'existe point encore, n'existera peut-être jamais pour vous."

Pendant que l'âme de la sensible Ermenilde est en proie aux combats du sentiment & du devoir, Bozon, partagé entre l'ambition & la volupté, a différé son départ sous de vains prétextes, jusqu'au moment où le roi fixant enfin le tems de son mariage avec la fille d'Ittisburge, lui fait savoir qu'il l'attend à Wufflens, pour le célébrer avant la fin de septembre. Le séjour de ce château offroit à la cour ses passe-tems ordinaires ; Rodolphe avoit parcouru toute la contrée

pour la délivrer des loups & des ours qui ravageoient les troupeaux. Berthe, qui l'accompagnoit quelquefois dans ces chasses périlleuses, demouroit plus souvent au milieu de sa famille, occupée des ouvrages de son sexe, ou des soins touchans de la maternité; entourée de pauvres dont elle soulageoit la misere, de plaideurs dont elle terminoit les différens, & d'une foule d'ouvriers qu'elle employoit à la construction des ponts & des routes utiles au bien du pays.

Un jour que le roi chassoit au sanglier dans la forêt de Wufflens, Ermengilde voulut avoir le spectacle de cette chasse, ainsi que la princesse Adelaïde; mais bientôt plus fatiguées qu'amusées, l'une & l'autre mirent pied à terre dans une partie où le bois étoit tres fourré; elles s'assirent auprès d'un ruisseau. La jeune princesse s'étant endormie en ce lieu, Ermengilde tomba dans une rêverie si profonde, qu'elle en oublia jusqu'aux chasseurs. Le silence & la fraîcheur de l'asyle champêtre qu'elle avoit choisi, favorisoient tellement un tel oubli, que si la chasse n'eut éloigné le sanglier de cette partie de la forêt, on eut pû y courir quelques dangers; mais la fille d'Ittisburge devoit être tirée de sa rêverie d'une maniere plus agréable. Tout-à-coup, une voix flexible & sonore se fit en-

tendre à peu de distance , en répétant , à plusieurs reprises , la chanson suivante.

R O M A N C E.

1.

Epris d'un amour téméraire ,
 En vain je veux en triompher ,
 L'absence ne peut l'étouffer ,
 La gloire n'a pû m'en distraire. ,
 Mais si je n'ai pû triompher ,
 J'ai sù du moins fuir & me taire.

Au soleil levant

Berthe va filant ;

Tout chante , tout rit auprès d'elle ,
 Nul ne songe à l'infortuné
 Qui s'est lui-même condamné
 Aux maux d'une absence éternelle.

2.

Sur le trône ou sur la fougère
 Berthe eut toujours donné des loix :
 Dans sa main le sceptre des rois
 Est le fuseau d'une bergere.
 Oui, oui, Berthe eut dicté des loix
 Sur le trône & sur la fougère.

Au soleil levant

Berthe va filant ;

Heureux qui peut la voir sourire !
 Mais dans le fond de ces forêts ,
 Le souvenir de tant d'attraits
 Cause désespoir ou délire.

3.

Caché dans ce réduit sauvage,
 J'espérois oublier la cour,
 Mais j'y portai mon fol amour
 Et j'y suis moins berger que page.
 Aux champs, pour oublier la cour,
 Il faut, hélas, être bien sage.

Au soleil levant,

Berthe alloit filant,

Et près de ma reine charmante,
 Moi, j'osois chercher dans ses yeux
 Un de ces regards dangereux
 Dont le seul souvenir tourmente.

4.

Ce monument que sa puissance
 Vient d'élever en ces déserts,
 Ne surpasse ces chênes verts
 Que pour m'annoncer sa présence.
 Ah ! comme ces tristes déserts
 Vont s'embellir par sa présence !

Au soleil levant

Berthe ici filant,

Berthe ignorera que j'existe ;
 Mais son fils dans ses bras pressé
 Doit lui rappeler l'insensé
 Qui la sert, l'adore & l'évite.

5.

O toi, qui desiras me plaire

Lorsqu'ici je vins m'exiler ,
 Gutta , ton charme est de filer ;
 Mais filer n'est pas me distraire.
 Non , celui qui dût s'exiler ,
 Ne vouloit t'aimer ni te plaire.

Au soleil levant ,
 Berthe va filant ,

Et ton fuseau me la rappelle ;
 Mais pourquoi me la rappeler ?
 Si tu ne peux me consoler ,
 Garde-toi de filer comme elle.

Ici finit la chanson ; & l'on peut juger de l'extrême surprise d'Ermengilde. Elle imposa silence à la princesse Adelaïde , qui venoit de se réveiller ; & s'avançant doucement vers l'endroit d'où la voix étoit partie , elle entrevit le chanteur à travers les rameaux d'une touffe de hêtres. Il étoit couché sur la pelouse , le front appuyé sur une main ; une brebis blanche païssoit près de lui ; & d'après la description que la reine faisoit du libérateur de son fils , Ermengilde présuma que ce devoit être lui. Mais cet homme étrange , effarouché sans doute par quelque bruit que fit la jeune princesse , s'éloigna bien vite en chassant devant lui sa brebis ; & si la chevelure éparse sur sa figure n'étoit point un indice décisif , le ruban de la quenouille de

Berthe, flottant autour de sa houlette, achevoit de deceler le *Fol de Wuffens*.

La fille d'Ittisburge s'entretenoit avec la princesse de cette bizarre apparition, lorsque le roi les rejoignit, après avoir tué un sanglier; il s'en fit répéter chaque circonstance, aussi bien que le refrain de la chanson; & l'on observa que ce récit le rendoit rêveur. Cependant chacun raisonnant à sa manière sur l'inconnu, on conclût que ce devoit être *l'esprit de la forêt*, d'autant mieux que, quelques perquisitions qu'on pût faire par ordre du roi, il fût impossible de l'y retrouver. Cette aventure fit le principal sujet de la conversation au retour de la chasse; mais le prince Conrad eut aussi une histoire à raconter. Pressé d'une soif ardente, il avoit été l'étancher à la fontaine d'une chétive cabane; là il avoit trouvé une jeune fille qui p'turoit auprès d'une chèvre expirante, & blessée d'un coup de couteau. Cette chèvre, lui avoit dit la jeune paysanne, étoit son unique bien; un malheureux insensé venoit de l'en priver dans un accès de démence. „Que va devenir ma mere malade? avoit ajouté cette infortunée; le lait de notre pauvre nourrice est le seul aliment qu'elle puisse supporter.”

Ici, le f ge Eberhard, interrompant le jeune prince, lui demanda sous quelque prétexte l'ar-

gent qu'il lui avoit donné le matin. L'enfant rougit, balbutia, & finit par avouer qu'il l'avoit donné.

— A qui l'avez-vous donné? insista le sévère gouverneur, en jettant sur le roi un regard d'intelligence.

— A la jeune payfanne qui pleuroit sa chèvre, répondit le prince, afin qu'elle pût en acheter une autre, & que sa mere ne mourut pas faute de lait.

— Se peut-il, dit Eberhard, qu'à votre âge vous ayez disposé, sans me consulter, d'une somme si considérable, lorsque je n'étois qu'à cent pas de vous?

— Mon cher ami, repliqua doucement l'enfant royal, cette jeune fille pleuroit, je me suis hâté de la consoler: mais si vous désapprouvez l'emploi que j'ai fait de mon argent, il est inutile de m'en confier par la suite, car l'unique besoin que je connoisse, est celui de soulager les malheureux. —

Ah! cher enfant, s'écrièrent ensemble Bertho & Rodoiphe, en versant des larmes de joye.
 „ Tu es déjà digne de ton pere, poursuivit la reine, en le ferrant dans ses bras; va, mon fils, le sage Eberhard n'a vou'u que nous prouver combien les peines de l'indigent te trouvent sensible; & je te réponds

qu'il est aussi content que nous-mêmes de voir que tu fais t'attendrir sur le malheur.

Alors le charmant Conrad, essuyant quelques larmes qui rouloient dans ses beaux yeux bleus, courut se jeter entre les bras de Rodolphe, & le sourire de l'enfance reparût sur son visage céleste. — „ Il faut bien que je fasse aussi ma paix, lui dit Eberhard; demain, monseigneur, vous me conduirez chez la jeune fille, nous lui mènerons deux chèvres vivantes, pour remplacer celle qu'elle pleuroit ce matin; & vous pourrez vous informer s'il ne manque pas d'autre chose dans cette cabane.” —

Rodolphe & Berthe s'écrièrent qu'ils feroient de la partie; Ermengilde & le vertueux Eléard témoignèrent le desir d'y être admis; & la promenade fût résolue pour le jour suivant.

Tout fier d'être le conducteur de la compagnie, le jeune prince, éveillé avant l'aurore, est le premier à cheval le lendemain; il va en avant, revient, croit à tout instant reconnoître le site où la cabane est bâtie; puis, s'apercevant de son erreur, il témoigne quelque crainte d'être un mauvais guide; & son agitation fait plaisir à voir. Cependant c'est Eberhard qui dirige lui-même la route qu'on suit, sans que son élève puisse

s'en douter; & c'est en palpitant d'aïse que l'enfant reconnoît enfin la fontaine où il s'est defaltéré la veille. Chacun alors ayant mis pied à terre en cet endroit, suivit l'enfant qui couroit le premier du côté de la cabane, menant ses deux chèvres en lesse. La jeune fille parût sur le seuil de la porte, & toute émerveillée de l'arrivée de tels hôtes, s'écria : ma mere, voici le bel enfant d'hier, avec une troupe de dames & de seigneurs."

— Oui, dit Conrad, le roi mon pere vient avec la reine, visiter votre pauvre mere, dont je lui ai raconté la malheureuse situation; & moi, je vous amène ces deux chèvres. Si la fantaisie prend à votre *Fol* d'en tuer une, l'autre du moins pourra vous rester, & vous ne manquerez point de lait. —

On imagine bien que le but qui conduisoit dans cette chaumiere le couple royal, fut rempli de maniere à pénétrer l'ame de Conrad de tout le charme attaché à la bienfaisance : il eut la douceur de changer le sort de la pauvre veuve qui l'habitoit, & d'assurer celui de Gutta, (ainsi se nommoit sa fille,) par une pension que le vénérable aumônier fut chargé de payer, en veillant sur elle commé sur l'objet particulier de sa protection. Cette jeune paysanne, qui étoit

charmante , voyant ses illustres hôtes assis près de la cabane, sur un tronc de chêne, servit devant eux un rayon de miel, du pain bis, une cruche d'eau , & quel ues fruits de la saison. Ce repas frugal, offert avec grace, parût faire le plus grand plaisir ; Conrad sur-tout, en sçût à Gutta un gré infini, & lui répéta souvent de ne plus donner ses chèvres en garde à l'insensé qui prenoit plaisir à les massacrer. Cet avertissement de l'enfant ayant fait rougir Gutta jusqu'au blanc des yeux, elle répondit, que sa chevre avoit porté la peine d'une innocente plaisanterie qu'elle avoit hasardée avec ce *pauvre insensé*, dont l'humeur étoit ordinairement fort paisible.

—Quelle étoit donc cette plaisanterie qui l'a si fort irrité? demanda le prince.

— Je lui avois dérobé, pendant son sommeil, un ruban auquel il paroît fort attaché, & j'en avois orné le col de ma chèvre, répondit Gutta. —

Pendant cet entretien, auquel le roi daignoit prendre quelque part, Berthe, qui desiroit tirer des éclaircissemens d'Ermengil le, s'éloignoit insensiblement avec cette aimable fille ; & suivant le cours agréable d'un ruisseau, elle s'enfonça dans la forêt.

Cette princesse parloit à la fille d'Ittisburge

de l'inconnu qui osoit mêler le nom de Berthe à ses chansons, & ne lui dissimuloit pas que le roi paroïssoit blessé de ce genre inconcevable d'audace, lorsque les échos du voisinage retentirent tout-à-coup de la chanson de la veille. On en distinguoit si bien chaque parole, que le chanteur ne pouvoit être fort éloigné; & la reine de Bourgogne n'eut que quelques pas à faire pour le voir assis sous un chêne, au bord opposé du ruisseau. Sa houlette étoit ornée du ruban qu'avoit obtenu le libérateur du jeune Rodolphe; & près de lui païssoit *sa blanche brebis*. Mais quel ne fût pas l'étonnement de Berthe, quand un mouvement que fit cet étrange personnage, ayant écarté la chevelure qui voiloit ses traits, elle reconnut son page Adalbert. Ce jeune Seigneur, qui depuis plus d'un an avoit disparu de la cour, sans qu'on eut imaginé ni le lieu de sa retraite, ni le motif de sa fuite, étoit donc tout-à-la-fois le libérateur du petit prince, le meurtrier insensé de la chèvre de Gutta, *le Fol de Wulfens*, & *l'esprit de la Forêt*.

Le premier mouvement de la reine fût d'appeller l'infortuné Adalbert; mais la réflexion retint cet élan d'une généreuse pitié. Jugeant qu'un délire pareil étoit de nature à la compromettre, Berthe crût que le parti

le plus convenable seroit de soustraire l' amoureux page à tous les regards, en lui assurant une existence aussi douce que l'absence de sa raison pouvoit le permettre. Le donjon de Wufflens paroissoit fait exprès pour remplir ce but ; mais le secret de Berthe ne pouvoit être confié qu'à la seule Ermengilde, ou qu'au vertueux Eléard. Eh ! bien, la fille d'Ittisburge, qui n'aspire qu'à vivre dans la retraite, ne peut-elle pas remplacer à Wufflens le sage Eberhard, qui ne sauroit résider dans cette place, étant attaché à la personne du prince Conrad ? Bozon lui-même, fixé à la cour par les dignités qu'il héritoit de Rainfroi, ne pouvant remplir les fonctions de son pere dans ce château, personne ne s'étonneroit d'y voir commander Ermen-gilde. Rodolphe étoit loin de prévoir la guerre ; & lors même qu'on pourroit redouter ce fléau, la fille d'Ittisburge, aussi courageuse que belle, sauroit bien défendre la place qu'on auroit remise à sa garde.

Un seul instant suffit à la reine de Bourgogne pour peser toutes les convenances, pour envisager cette affaire sous tous les rapports : elle propose à la belle Ermengilde le commandement du donjon & la garde de celui qu'elle nommera toujours son bienfaiteur. „ Je te confie, lui dit elle, le sort
d'Adalbert

d'Adalbert & mon secret, dont le seul Eléard doit partager la connoissance avec toi : consens-tu à te charger de cet emploi difficile qui va te priver de ta liberté ?”

L'épouse de Bozon ayant accepté avec joye une proposition qui doit l'éloigner de la cour, & la rendre utile à ses maîtres, il ne s'agit plus que de prévenir le roi du projet ; un heureux hasard l'amène à l'instant où l'on a besoin de sa présence.

Aussi-tôt que Berthe peut appercevoir son auguste époux, elle lui prescrit le silence par un geste ; & lui désignant l'endroit où l'insensé chante sa complainte, elle veut être témoin de la surprise que cette vue va lui causer. Rodolphe en effet, semble d'abord se défier de ses yeux ; mais enfin, forcé à reconnoître Adalbert, & voyant où l'a réduit une passion malheureuse, il ne peut maîtriser l'émotion que cet objet lui fait éprouver. „ Hé quoi, s'écrie-t-il avec amertume, c'est le fils du noble, du fidelle Azzon, que je trouve plongé dans ce funeste délire ? Hélas, j'avois songé à l'unir à ma famille..... & je n'étois point encore consolé de l'avoir perdu.”

Effectivement, la main de la princesse Gerberge avoit été destinée à ce malheureux ; & nulle fortune dans la cour de Rodolphe n'étoit au-dessus des espérances qu'il lui étoit

prémis de concevoir. Né en Lombardie, d'Azzon, l'un des plus grands seigneurs de ce pays-là, Adalbert avoit suivi son pere en-deçà des monts, lorsque le roi Hugues le bannit de sa patrie, pour le punir d'avoir pris le parti du roi de Bourgogne dans la guerre qu'il eut à soutenir contre ce prince. Azzon devoit retrouver à sa cour la fortune qu'il abandonnoit en Italie, mais la mort ayant frappé presqu'en même tems le protégé & le protecteur, Adalbert encore au berceau, se vit orphelin dans un pays où il étoit étranger. On conçoit comment le jeune Rodolphe, en montant sur le trône de son pere, avoit juré l'affection la plus tendre à l'enfant malheureux d'un homme qui s'étoit dévoué aux intérêts de sa famille; dès qu'Adalbert put faire le service de page, il le plaça chez la reine, & se plût à le regarder comme un fils. Cependant une passion téméraire ayant égaré la raison du jeune Lombard, il s'étoit enfui, dans la crainte de révéler involontairement le desordre de son ame; & sa démence avoit fait chaque jour de nouveaux progrès.

On voit combien Berthe & Rodolphe avoient de motifs pour traiter Adalbert avec bonté; mais l'honneur de la reine exigeoit qu'on lui ravit une liberté qui n'avoit aucun

prix pour lui. Il falloit donc s'occuper des moyens de parvenir fans violence à ce but; & ce fût Ermengilde qui, se chargeant de ce soin, promit d'engager Adalbert a la fuiyre le jour même de plein gré dans le Donjon. L'intérêt que Gutta prenoit à cet infortuné ne lui avoit pas échappé; en l'interrogeant sur ce qui le concernoit, il lui fût aisé de s'en instruire. Gutta lui apprit qu'il avoit choisi son domicile ordinaire dans le tronc creusé d'un vieux hêtre; & qu'il y passoit non-seulement les nuits, mais les jours de pluye ou d'orage. La jeune paysanne avoua, en rougissant, qu'elle avoit réuffi à l'appriivoiser, en lui faisant part du lait de sa chevre, en lui donnant une brebis blanche, & sur-tout en filant auprès de lui pendant qu'il chantoit. Elle avoit observé qu'il faisoit un cas particulier de son talent de filer; ce n'étoit qu'à sa quenouille qu'elle devoit les distinctions dont il l'avoit honorée entre toutes ses compagnes. Mais Gutta ajouta, que ce pauvre *fol* avoit l'humeur extrêmement inégale; & que, depuis qu'il avoit trouvé un certain ruban, dont il décoroit sa houlette, il étoit devenu infociable & fier, à tel point qu'il lui permettoit a peine de l'aborder.

La belle Ermengilde pria Gutta de la conduire auprès de son sauvage voisin; & celle-

ti, qui ne demandoit pas mieux qu'un prétexte pour diriger ses pas du côté où son cœur l'appelloit sans cesse, y consentit volontiers. Après avoir suivi quelques instans le cours du ruisseau dont on a parlé, elle s'arrêta sur une jolie pelouse. C'étoit-là, qu'affis en face du château de Wufflens, dont on appercevoit les tours au dessus de la cime des arbres dont ce lieu étoit couvert, le pauvre Adalbert chantoit tout le jour sa chanson. Averti par le peu de bruit que Gutta faisoit en marchant, l'insensé tourna la tête, mais il continua de chanter. Cependant, placés au bord opposé du ruisseau, le roi & la reine de Bourgogne ne perdirent rien de l'entretien qu'on va lire. „ C'est moi, dit Gutta, d'un ton aussi humble que timide, me permets-tu d'approcher de ton asyle avec la personne qui suit mes pas? ”

Adalbert ayant répondu par un signe affirmatif, Ermengilde & Gutta s'avancerent auprès de lui. „ Cette dame, poursuivit Gutta, demande à te parler de la part de notre reine. ”

A ce nom, Adalbert se troubla; & s'étant levé avec impetuosité, il parut tout-à-coup rappeler toutes les notions de déceitance qui lui avoient jadis été si familières; son maintien devant Ermengilde étoit aussi respectueux, aussi noble que s'il eut eu le plein usage de

sa raison. Il paroïssoit attendre qu'on lui expliquât les ordres de Berthe; la fille d'Itisburge saisit ce moment pour parler. „ Je viens, dit-elle, de la part de la reine, offrir à son page Adalbert un poste important, qu'elle ne peut confier qu'à un serviteur tout à elle, & que le libérateur du prince Rodolphe est seul digne de remplir. Berthe vous prie de vous rendre cette nuit même dans cette place dont elle vous donne le commandement, & de n'en sortir sous aucun prétexte, tant qu'elle aura le perfide roi d'Italie à redouter; vous aurez un guide sûr pour vous y conduire; & Berthe compte sur tout votre zèle. ”

— Mille morts, s'il le faut, pour son service, s'écria l'infortuné fils d'Azzon; ma vie & mon sang lui appartiennent à tous les titres.... Mais qu'elle apprenne au moins de vous, qu'Adalbert vous a suivie au premier mot... —

Ermengilde avant promis de rendre un compte fidele du zèle & de la soumission d'Adalbert, le consigna jusques à la nuit, au vertueux Eléard, & fit entendre au pauvre insensé que, par des raisons de prudence, il étoit essentiel qu'on ne pût le voir entrer dans la place, où tout étoit prêt pour le recevoir, après le coucher du soleil. Il se sou-

mit à tout ce qu'on voulut exiger de lui; & plus heureux qu'il ne l'avoit été de sa vie, il attendit sous la garde du sage aumônier, l'heure fixée à son départ.

Aussi-tôt que le fils d'Azzon vit paroître la nuit qu'il avoit patiemment attendue, il prend congé de Gutta; & baissant sa main avec la tendresse d'un frere, pendant qu'elle verse un torrent de larmes, il la prie d'avoir soin de sa brebis jusqu'à son retour: puis, s'étant revêtu d'une armure qu'Ermengilde vient de lui envoyer à ce dessein, il suit El ard jusqu'au chateau de Wufflens. Au signal convenu la porte s'ouvre, on fait monter au fils d'Azzon l'escalier de la tour; & là, le roi armé de toutes pièces, ayant la visière de son casque baissée, lui remet avec solennité, les clefs du Donjon. „ De par Berthe, reine de Bourgogne & dame de Wufflens, lui dit le monarque, je remets tous pouvoirs, ainsi que les clefs de cette place, au seigneur Adalbert, avec ordre de défendre ce Donjon *envers & contre tous* ennemis, & de n'en sortir sous aucun prétexte, sans en obtenir la permission d'elle-même.”

Adalbert, comblé d'orgueil & de joye, prononce à genoux son serment de fidélité; & le succès de cet innocent artifice assure à jamais le repos de Berthe. Mais en investis-

fant Ermengilde de tous les pouvoirs attaches à l'emploi de commandant, combien de fois la sensible mere du petit Rodolphe lui recommande d'adoucir le sort de l'infortuné à qui elle doit les jours de son fils ! Elle charge Elcard lui-même de s'occuper du bonheur de l'intéressant prisonnier, & ce bonheur n'est pas difficile à faire ; car le rôle imaginaire que joue Adalbert dans son Donjon remplit tous les vœux qu'il ose former.

A peine la charmante fille d'Ittisburge avoit-elle donné à la reine, une preuve aussi précieuse de dévouement & de zèle, que la présence du roi étant nécessaire en la cité de Lausanne, (a) ce prince partit avec toute sa famille pour cette ville. Ermengilde, qui demeura seule à Wufflens avec Elcard, dût commencer dès le même jour, ses fonctions de commandant. On vint l'avertir vers le soir, que deux hommes à cheval se présentoient pour être admis dans la place ; à cette nouvelle, elle fût sur le point de s'évanouir ; car Bozon étant attendu chaque jour, il étoit probable que l'un des deux étrangers

(a) Ou *Lausanne*, suivant l'orthographe de la Charte de Berthe, concernant l'abbaye de Payerne, qui est datée de cette ville l'an 24 u re ne de son fils le roi Conrad. Voyez dans les *Etrennes Helvétiennes* de l'année 1795, cette Charte citée tout au long.

devoit être cet époux tant redouté. Eléard voyant que l'excessive émotion d'Ermengilde ne lui permettoit de donner aucun ordre à ce sujet, fût recevoir lui-même les deux cavaliers, qui se trouvèrent véritablement appartenir à Bozon. Celui qui portoit la parole se dit être un page de ce seigneur, qui par ordre de son maître, qu'un léger accident retenoit au delà des monts, avoit pris les devans avec un domestique, pour prévenir le roi de sa prochaine arrivée. Le vénérable aumônier reçut le page au nom d'Ermengilde ; & pour lui témoigner plus d'égards, il lui tint compagnie pendant le souper. Rien de si fin, de si délicat que les traits de ce jeune homme, dont les graces avoient ébloui tout le monde dans le château : jamais physionomie ne fût plus piquante, plus spirituelle que la sienne ; Eléard ne se lassoit point de le contempler. La modestie étudiée de son maintien, la timidité feinte de son langage, contraisoient singulièrement avec certains regards, certains gestes décelants l'audace, qui lui échappoient dans quelques momens d'oubli. Le saint homme avoit assez vécu dans le monde pour le connoître ; il conçut d'étranges soupçons. Plus il examinoit ce beau page, plus il lui devenoit suspect ; il resolut d'être témoin se-

cret de l'audience qu'Ermengilde n'avoit pû refuser pour le lendemain au serviteur de Bozon ; & c'étoit avec une forte d'effroi qu'il surprénoit dans les plus beaux yeux du monde , ce regard scelerat qui l'avoit d'abord frappé.

Le souper achevé , le page s'incline devant Eleard : “ Daignez m'instruire , mon pere , de l'heure à laquelle il me sera permis de me présenter chez la future épouse de Bozon , il me tarde de lui offrir mon hommage , & l'impatience pourroit me rendre importun. ”

— J'ignore absolument les intentions d'Ermengilde à ce sujet , répond le vénérable ecclésiastique , mais le beau Mario ne peut faillir , s'il attend les ordres de sa maîtresse ; & je me charge volontiers de les lui porter moi-même demain. —

L'incertitude où cette réponse laissoit le page , parût évidemment le contrarier : mais il surmonta bientôt cette fâcheuse impression ; & la masquant par un sourire qui laissoit entrevoir deux rangées de perles entre des lèvres de roses , il prit congé du pénétrant Eleard , dont la perspicacité commençoit peut-être à l'embarasser.

La suite à l'ordinaire prochain.

Nota. Une erreur s'est glissée page 208 du No.

d'octobre, à l'égard du nom de la jeune princesse, fille de Rodolphe & de Berthe, qui mourut en bas âge. Au lieu de Valburge, c'est *Gerberge* qu'elle s'appelloit; elle mourut d'une maladie contagieuse, & elle étoit destinée au page Adalbert.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

UBER ZEITUNGEN, ein beytrag zur staatswissenschaft, von Joachim von Schwartzkopf, Königl. Chur Brunschweigischen chargé d'affaires bey den Chur Hoffen von Mainz und Colln, und bey dem oberrheinischen Kreise &c. der Societät der Wissenschaft en Correspondent en, 8 $\frac{1}{2}$ bogen, Franckfurt am Meyn:

C'est-à-dire :

SUR LES GAZETTES, adition à la politique, par Joachim de Schwartzkopf, chargé d'affaires de la cour royale, électorale de Brunswick-Hanovre, aux cours électorales de Mayence, Cologne, & pres le cercle du Haut-Rhin &c. correspondant de la société des sciences de Göttingen, 8 feuilles & demi, Franckfort sur le Meyn.

LA lecture des gazettes étant devenue presque universelle, un traité sur cet objet doit avoir un intérêt général. On ne peut donc que savoir gré à l'homme courageux qui se hasarde dans ce district non cultivé de la Littérature, & Mr. de Schwartzkopf y apporte

avec les connoissances & le goût, l'avantage des ci constances, celles d'avoir des correspondans très-instruits, & d'être par état, dans l'obligation de lire tous les papiers-nouveaux & politiques.

Des idées tres-saines, sur l'importance dont sont les gazettes pour l'homme d'Etat & l'historien, sur la maniere & le genre dans lequel les gazettes devroient s'écrire, & sur la sorte de protection que pourroit leur accorder l'Etat, distinguent ce petit ouvrage, que l'auteur a divisé en deux sections principales, historique & politique, & subdivisé en plusieurs sections particulieres.

Dans la division historique, Mr. de Schwartzkopf remonte à l'époque des premières gazettes. Les *novella* ou *diurna* des Romains ne peuvent être regardées comme telles; mais dès l'an 1536, on écrivoit sans interruption à Vienne, des papiers-nouvelles qui avoient quelque ressemblance à ceux qui se publient encore aujourd'hui, à Berlin, Hanovre & Munick. Les bulletins d'ambassades Hollandoises, imprimés par des personnes assermentées, appartiennent à la même classe. Ausbourg & Vienne livrerent, en 1524, des papiers intitulés, *Relations ou descriptions des phenomenes remarquables de la nature, de faits isolés de la guerre & d'autres accidents.*

Pendant la guerre d'Espagne, Elisabeth établit une gazette qui se publioit tous les jours, sous le nom de *Mercury*; il en parût une semblable durant la guerre de trente ans; mais la premiere gazette en regle fut celle de Londres, qui commença le 7 novembre 1665. Les Allem.nds peuvent en produire qui datent du commencement du siecle passé. E. Emmel. commença en 1615, le journal de Francfort; deux ans après, le maître de poste Svd. Birghden établit le *postavisen*; l'un & l'autre ont continué jusqu'à présent avec très-peu de changemens.

C'est à Renaudot, médecin, qu'on doit la premiere gazette qui se publia à Paris en 1623; elle fut nommée, en 1631, gazette de France, & vingt ans après, gazette de la cour. On pourroit donner une nomenclature de cent noms différens, sous lesquels on publia des papiers-nouvelles dans les divers pays de l'Europe. Les *Notizie*, *Diario*, *Mercurio* resterent en Italie, les *Cronicle* & *Post* en Angleterre, les *Zeitungen* ou gazettes en Allemagne. La révolution Françoisise a fait naître plusieurs feuilles, journaux & gazettes sous d'autres noms. Aux gasettes s'associerent, les *intelligentz blätter* ou petites affiches; celle de Francfort commença en 1722, celle de Hambourg en 1724; celle de Berlin trois

ans après. Il manquoit encore une gazette universelle ; elle parut en Allemagne, sous le titre de *Reichs anzeigen*.

C'est à l'ordre introduit dans les postes & à la modération des loix de la censure, que Mr. de Schwartzkopf attribue l'accroissement des gazettes ; il s'en établit de nouvelles dans toutes les principales résidences & villes de commerce. La guerre présente a fait naître en Allemagne, un papier intitulé *gazette de campagne* - mais elle a disparu avec le bonheur des armes des alliés, & n'a duré en tout que quatre mois, depuis le 7 avril jusqu'au 7 aout 1794.

Passant de l'Allemagne à l'Angleterre, l'auteur nous apprend, que dans l'année 1794, on tira, de 105 gazettes qui se publient dans ce pays-là, 17,600,413 exemplaires, nombre qui n'est pas étonnant, si l'on observe, que de deux gazettes qui paroissent à Hambourg, il se tire chaque année 5,600,000 exemplaires. Les deux rédacteurs du *London gazette* reçoivent chacun annuellement 300 livr. sterlins de la cour. L'Irlande a beaucoup plus de journaux politiques que l'Ecosse. Mais en général, le mérite des feuilles Angloises est fort diminué par leur format, par le peu d'ordre qu'observent les rédacteurs dans l'arrangement de leurs matériaux, & par le dé-

faut plus ou moins commun à la plupart des gazettes, de défigurer les nouvelles étrangères. Mr. de Schwartzkopf reproche les memes défauts, avec beaucoup d'autres, aux gazettes Françoises ; il compte vingt-sept journaux & quarante-une gazettes à Paris. Dans les provinces, le courier d'Avignon, le journal de Lyon, celui de Rennes, de Nantes & de Rouen sont lûs de préférence. Entre les six gazettes qui s'impriment à Strasbourg, il y en a trois allemandes.

Presque toutes les villes considérables de la Hollande ont leurs feuilles courantes, en langue Hollandoise, Allemande & Françoises; mais de toutes ces feuilles, la meilleure est celle de Leyde, qui a commencé en 1738.

L'Italie est encore fort pauvre en gazettes. Naples, qui compte 440,000 habitans, n'a de gazette que depuis onze ans. Les nouvelles de Lugano sont fort estimées dans l'Italie supérieure ; les Grisons & les cantons Suisses voisins, le reste de la Suisse, outre quelques gazettes nationales, lit les gazettes Françoises & Allemandes. Le Portugal n'a qu'un papier nouvelle, la gazette de Lisbonne; & l'auteur n'en connoit non plus qu'une en Espagne, celle de Madrid. Les feuilles de Hambourg & d'Altena circulent dans les royaumes du Nord; le Dannemarck

en a trois; Stockolm deux; le Bodomisti de Petersbourg a commencé en 1708. Varsovie, après la révolution de 1791, vit éclore trois nouvelles gazettes, qui eurent un grand succès, mais qui finirent peu avant, ou immédiatement après la confédération de Targowitz.

Ne bornant pas ses recherches à l'Europe, notre savant auteur nous apprend, qu'excepté les ambassadeurs, personne en Turquie, ne lit de gazettes. Le *Εφημερις*, qui s'imprime à Vienne, va principalement en Grece. Dès long tems la Chine a ses annales. Entre les quatre-vingt-quatre gazettes qui se publient dans le nord de l'Amérique, la *gazette fédérale* & le *Général advertiser* sont les plus en vogue; & elles ont les mêmes avantages avec les mêmes défauts que les gazettes angloises, mais le prix en est plus modique. Chaque représentant du peuple reçoit trois gazettes par jour.

DIVISION POLITIQUE.

Sous ce titre, l'auteur examine la grande utilité des gazettes, leur importance politique, leur influence révolutionnaire & tout ce qui a rapport à ces divers objets.

On peut, dit Mr. de Schwartzkopf, diviser les papiers-nouvelles en deux espè-

ces, compilations ou composition; & leurs rédacteurs sont, ou des gazetiers, ou des auteurs de gazettes. Ces derniers choisissent les sources les plus pures, les plus directes; ils classent leurs matériaux avec ordre, ils éclaircissent les objets statistiques inconnus, ils en tirent même, de tems en tems, des conséquences. Au nombre de ces dernières, Mr. de Schwartzkopf nomme, en fait de gazettes allemandes, le rédacteur de la gazette de Deux-Ponts, le journal de Francfort, &c. il blame avec raison, l'habitude dominante de nos jours, de remplir les papiers des articles de capitulation, de procès, ou d'autres actes documentals, qui prennent une place que des nouvelles plus importantes pourroient remplir, & changent une gazette en production polémique. Il seroit juste aussi, que telle feuille qui renferme jus qu'aux anecdotes les plus insignifiantes de tels ou tels pays, ne passassent pas d'autres Etats sous silence.

Portant son attent'on sur tout, Mr. de Schwartzkopf observe que le format, l'impression serrée, le mauvais papier, sont des défauts réels; mais le renchérissement qu'occasionneroient des changemens sur cet objet, est presque un obstacle insurmontable aux réformes qu'on voudroit y faire. Un autre point

point plus aise, & très-utile au lecteur, c'est l'exacritude à citer les sources imprimées. Mais si l'on est en droit d'exiger beaucoup du gazetier, il faut aussi quelque indulgence lorsque la précipitation avec laquelle un rédacteur est souvent forcé de rédiger un article, entraîne quelque négligence de style. Ce que Mr. de Schwartzkopf ne pardonne point, & avec raison, c'est les jugemens inconfidérés, les sorties indécentes, les sarcasmes grossiers contre les Souverains, les Princes, les officiers de l'Etat, ou l'administration; il décide sagement, que la censure ne doit point permettre, ni même tolérer ces écarts. S'il est impossible qu'un gazetier se rende garant de toutes les nouvelles, il faut au moins qu'il s'abstienne de copier celles qui ressemblent à la prétendue insurrection de Londres en décembre 1794, ou aux préliminaires de paix, d'après lesquels on faisoit aller les princes Allemands à Paris, y demander des excuses au gouvernement François. C'est donc très sagement que la plupart des gazettes ont passé sous silence les articles de la trêve, (conte inventé par des agiot urs,) qui de Bâle a passé en France, en Angl terre, pour revenir en Allemagne.

L'amplification des événemens heureux, défaut assez commun des papiers-nouvelles,

déplaît à notre auteur : la partialité, dit-il, lira avec étonnement, les recits des gazetiers François sur la guerre présente; & les papiers allemands sont tout aussi exagérés; car si l'on se donne la peine de les suivre dans leurs calculs, on trouve qu'il ne reste plus un gros écu en Allemagne, ni un François en France. Tout aussi prompt à rabaisser les succès de l'ennemi qu'à amplifier ceux de leur parti, il est certains papiers dans lesquels les défaites ne sont que des échecs, la suite un petit mouvement retrograde.

La précipitation à donner des nouvelles prématurées, & les personnalités font, observe notre Auteur, deux écueils dangereux; quelquefois ces nouvelles peuvent offenser les personnes qu'elles concernent; & quoique les gazetiers soient souvent trompés eux-mêmes, il est de la prudence, lorsqu'il s'agit de nouvelles décisives, de laisser la publication à celui qui peut les donner avec certitude; & de l'honnêteté, de bannir toute personnalité, du moment où ils ne sont pas de jour sur les événemens publics.

A ses judicieuses observations, Mr. de Schwartzkopf joint des projets très-sages pour le perfectionnement des gazettes: il discute les loix & réglemens auxquels on pourroit les assujettir, la nature & la durée

du privilege qu'on peut leur accorder ; le plus long terme est de dix à douze ans ; jamais il ne peut s'étendre a une génération ; & le gouvernement doit se conserver le droit de confirmer le privilege qu'il a accordé ; car il faut plus à l'écrivain gazetier que des talens & de l'esprit ; ces deux avantages, dit Mr. de Schwartzkopf , n'empêcheroient pas l'émigré d'être partial, le démocrate de se permettre d'endoctriner le peuple , le subalterne d'avoir quelque intérêt particulier, & l'homme en place de traiter légèrement une occupation qu'il regarderoit comme accessoire.

Une pension ou la communication de sa correspondance sont , selon l'Auteur, les deux moyens de secours que doit l'État aux rédacteurs des feuilles politiques ; mais celles-ci étant lues par toutes les classes, il faut aussi qu'elles soient soumises à une censure infiniment plus sévère que toute autre production ; ce qui fait desirer à notre Auteur que les journaux littéraires s'occupent du soin d'annoncer & de juger annuellement toutes les gazettes anciennement ou nouvellement établies.

Jettant ensuite un coup-d'œil général sur la multitude de feuilles en tout genre, qui se publient en Allemagne pour les savans,

pour le peuple, pour les femmes, pour la jeunesse & pour les enfans, Mr. de Schwartzkopf prévoit que le tems n'est pas éloigné, où les amateurs des sciences, même les savans, ne trouveront plus au-deffous d'eux de s'occuper de cette branche de littérature.

FRAGMENT de traduct'on d'un ouvrage allemand de Mr. Kant, professeur à Kœnigsberg.

IL est des modes, même en philosophie. Celle de Mr. Kant, qui renverse les idées & les démonstrations reçues, & qui leur en substitue de nouvelles, doit être a la mode aujourd'hui; & elle occasionne en Allemagne, depuis 1784, une lutte philosophique, soutenue avec tant de chaleur, que les écrits qui ont été publiés pour & contre les nouveaux principes du professeur de Kœnigsberg, forment aujourd'hui une petite bibliothèque. Sans avoir ni volonté ni titre pour grossir le nombreux registre des admirateurs ou detracteurs de la philosophie Kantienne, nous insérons également l'annonce & les notices qu'on nous envoie des ouvrages du célèbre philosophe de Koni_sberg, celle des refutations de son système & l'apologie de ses partisans.

C'est sous cet aspect que nous communiquons à nos lecteurs la lettre suivante.

M.

Sur le petit nombre de s habitans de ce pay qu'oit quelques notions de l'existence du grand philosophe de Königsberg, la plus grande partie abuse le bon vieillard de renverser la religion, la morale, les idées reçues. il en est même qui le soupçonnent de favoriser les principes des novateurs de nos jours, & le sublime Kant court risque d'être décrié comme Jacobin au Pays-de-Vaud. Ceci est trop grave; & pour prouver le tort qu'on lui feroit, je vous adresse, M. un fragment de traduction, dont le texte allemand se trouve dans un ouvrage de Mr. le professeur Kant de Königsberg (1), traduction fort libre, dans laquelle je me suis uniquement attaché à saisir le vrai sens de l'Auteur, & qui pourra rectifier peut-être, les idées de quelques personnes sur les opinions politiques de ce grand philosophe. Si cet essai est goûté, je pourrois le faire suivre par un morceau tiré de ses derniers ouvrages, (2)

(1) Überden Gemeinspruch: das mag in der Theorie richtig sein, taugt aber nicht für die Praxis.

(2) Kants Theorie der reinen moralischen Reli-

& qui prouve bien décidément la pureté des opinions religieuses du philologue Prussien.

F R A G M E N T.

..... Il existe donc un contract primitif, (1) sur lequel seul peut se fonder une chose publique, une constitution régulière entre les hommes : néanmoins ce contract, (comme coalition de chaque volonté particulière dans un peuple, pour obtenir une volonté commune & publique,) n'a point besoin d'être présumé de fait, (2) comme s'il falloit prouver par l'histoire, qu'un peuple dont nous avons hérité les droits & les engagements, ait réellement *une fois* érigé un tel acte, & qu'il se soit conservé un instrument ou une tradition assurée de ce contract, pour que nous pussions nous croire liés à une telle constitution civile existante : ce contract primitif n'est donc qu'un principe abstrait, qui ne peut avoir de réalité pratique qu'en liant tout législateur à faire des loix, telles *qu'elles eussent pu* résulter de la volonté réunie de tout un peuple.....

gion, mit Rücksicht auf das reine Christenthum,

(1) *Con ractus orig narius, pactum sociale.*

(2) Cela n'étant pas même une chose possible,

..... Si un peuple pouvoit craindre, avec la plus grande vraisemblance, de devenir malheureux sous son gouvernement existant, que peut on faire pour lui? ne doit-il pas s'opposer à ce gouvernement? Il n'y a d'autre réponse à faire ici, sinon qu'il doit obéir. (1)

..... Il résulte de ce qui précède : que toute opposition contre la puissance Souveraine, toute persuasion pour engager les sujets à soutenir leur mécontentement par des voies de fait, tout soulèvement & rébellion qui en seroit la suite, sont les plus grands & les plus punissables crimes contre la chose publique : cette maxime est *inconditionnelle*, [2] tellement que le Souverain ou son agent, pourroient avoir enfreint le contrat primitif & se trouver, [dans l'idée des sujets] dechus du droit d'être législateur, pour avoir agi arbitrairement & tyranniquement. Il n'en est pas moins interdit aux sujets, d'employer la résistance pour former une puissance contraire à celle du Souverain ; & la raison en est, qu'une conf-

(1) Die antwort ist nur sein : es ist für das freie Volk, nichts zu thun, als zu gehorchen.

2) Unbedingte

titution civile une fois mise en existence; le peuple n'a plus le droit de juger comment elle doit être dirigée. Car, qu'on pose un instant en fait, que le peuple possède un tel droit, & qu'il veuille l'exercer en sens contraire de la volonté du chef de l'Etat: qui doit maintenant juger entr'eux? Aucun des deux ne pouvant être juge dans sa propre cause, il faudroit donc qu'il y eut encore un chef au-dessus du chef, qui put décider entre lui & le peuple, ce qui forme contradiction.

Comme c'est une chimere que de supposer un droit à commettre l'injustice, il ne peut non plus exister un droit de nécessité (1) qui fournisse une clef pour ouvrir la barrière qui limite la volonté du peuple; & si l'on vouloit admettre ce droit, le chef de l'Etat pourroit justifier sa conduite tyrannique par la mutinerie des sujets, tout comme ceux-ci justifieroient leur revolte par le poids de maux insupportable. Qui doit donc décider ici?... Celui qui se trouve en possession du suprême pouvoir judiciaire; or c'est précisément le chef même de l'Etat; lui seul en a le droit, & personne ne peut lui en disputer l'exercice. (2)

(1) *Jus in Casu n cessatis.*

(2) Und niemand in gemeinẽ wesen kann also

..... Il seroit bien difficile de révoquer en doute, que si les révolutions auxquelles la Suisse, les Provinces-Unies des Pays-Bas, & même la Grande-Bretagne, doivent leur constitution actuelle, si prisee, avoient échoué, les lecteurs de leur histoire ne vissent autre chose dans le supplice de leurs auteurs que la peine méritée & dûe aux grands criminels d'Etat: (1) l'issue d'un

ein Recht haben, ihm diesen besitz streitig zu machen.

(1) En convenant, avec Mr. Kant, que l'événement influe d'ordinaire sur le jugement qu'on porte des actions, nous observerons, que la révolution Suisse ne peut être comparée à aucune autre révolution, parce que dans son principe, elle n'a jamais été une révolte contre le gouvernement établi; mais seulement une résistance à une usurpation nouvelle. Soumis à l'Empire, duquel ils dependoient immédiatement, les trois Cantons étoient libres d'ailleurs, & ne voulurent pas se soumettre à Albert d'Autriche, qui vouloit les forcer de le reconnoître pour leur souverain, à la place de l'Empire; ainsi, telle qu'eut été l'issue des projets de leurs trois libérateurs, des lecteurs instruit n'auroient pu les regarder en criminels d'Etat. Quant à Guillaume Tell, malgré le chapeau qui l'a rendu fameux, la célébrité qu'il s'est

evenement influe d'ordinaire sur le jugement qu'on porte sur les motifs *du Droit*, quoiqu'elle soit incertaine & que ces derniers foyent immuables : il est encore certain, quant à ces derniers, que (lors même qu'il seroit concédé que le chef d'un Etat, pour avoir enfreint quelque joyeuse entree, ou contracté reel avec le peuple, ne recevrait que ce qu'il merite par une révolte,) ils ne peuvent que donner, au plus haut degré, le tort au peuple qui se feroit ainsi justice à lui-même, parce qu'un tel procédé, une fois réduit en maxime, rendroit incertaine toute constitution régulière, & introduiroit la dissolution totale des loix, ou le droit celle, pour le moins, d'avoir son effet.

acquise par son habileté à tirer de l'arbalette, l'intérêt qu'inspire son histoire; enfin, malgré l'obstination avec laquelle on lui attribue presque exclusivement le titre de libérateur de la Suisse, il est certain qu'il ne fut qu'un téméraire imprudent qui, par sa résistance inutile, occasionna le chapeau, fallit à faire avorter les sages mesures des trois libérateurs de la Suisse, Furst, St uflacher & Melchtal.

LITTÉRATURE FRANÇOISE.

T R A D U C T I O N

Description géographique, histoire & politique
DE MAROC ET DE FEZ,

Par George Hæst, consul Danois; traduite & augmentée de notes sur les productions, le commerce & l'industrie des Etats Barbaresques.

Par L. Lang es, professeur de l'école spéciale de langues orientales, membre de l'Institut national de France, & conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale.

Un vol. in-4°. orné d'une carte Géographique, & de 40 planches en taille-douce.

P R O S P E C T U S.

LES secours inappréciables que nous recevons depuis quelque tems des puissances Barbaresques suffisent, je crois, pour prouver combien il nous importe d'entretenir avec elles des relations politiques & commerciales. Mais pour tirer de ces relations tous les avantages qu'elles peuvent nous procurer, il faut avoir des connoissances & des renseignemens que l'on chercheroit vainement dans le petit nombre d'ouvrages publiés en François sur ces contrées. Les uns sont consacrés

aux monumens antiques & aux recherches érudites, les autres à l'histoire naturelle; dans tous on ne parle des habitans & du commerce qu'épisodiquement. Un de nos agens diplomatiques, qui a long-tems résidé en Barbarie, & qui me communiquoit ces réflexions, ajoutoit, qu'il ne connoissoit pas d'ouvrage plus détaillé, plus exact & plus satisfaisant que celui de M. Hœft. » C'est, dit-il, une véritable encyclopedie abrégée des Etats de Fez & de Marok : géographie, histoire civile & naturelle, diplomatie, commerce, marine, sciences & arts, religion, mœurs & usages; il traite tout avec autant de sagacité que de profondeur, sans qu'on puisse cependant l'accuser de prolixité." D'après un pareil éloge, fait par un homme digne de confiance, je m'empressai d'acquiescer cet ouvrage; je n'en connoissois que quelques fragments insérés dans la *Bibliothèque Orientale* de Michaelis, qui en a rendu le compte le plus avantageux, & je vis qu'on ne m'avoit pas exagéré son importance.

Après avoir rapidement esquissé l'histoire ancienne & moderne de Marok, l'Auteur vous promène sur les côtes & dans l'intérieur des terres par cinq routes différentes. Dans chacun de ces itinéraires, les distan-

ces sont mesurées par heure, & les noms de lieux écrits en caractères Arabes & Français. Il vous introduit ensuite chez les différens habitans Maures, Arabes, Juifs, Chrétiens. Vous assistez à leur toilette, à leurs repas, à leurs jeux & à leurs travaux: vous vous plaisez sur-tout, à vous asseoir avec lui, sous les tentes des robustes & agrestes Arabes, dignes descendans des conquérans de l'Afrique. Ces nomades conservent toute la simplicité des mœurs de l'Yémen que leurs ancêtres quittèrent il y a dix siècles.

La curiosité du philosophe satisfaite, M. Hœft s'occupe de l'homme d'Etat, du négociant & du savant; il introduit le premier à la cour, lui dévoile le système politique de l'Etat, le familiarise avec les vampires qui environnent le Souverain, & lui trace la conduite qu'il doit tenir avec eux; fait une énumération circonstanciée des forces terrestres & maritimes des deux Empires. Il donne le précis de leurs traités avec les principales puissances Européennes. Il indique aux négocians les marchandises d'importation & d'exportation, les met en garde contre les supercheres des marchands du pays, des courtiers, des douaniers, &c. Il présente ensuite un tarif comparatif des monnoies, poids & mesures; ce dernier article n'intéresse pas

moins les savans que les négocians: les premiers puiseront peut-être encore quelques notions nouvelles dans les chapitres qui traitent des langues & des religions, mais l'Auteur passe bientôt à des objets d'un intérêt plus général, les sciences & les arts; il s'attache de préférence à la poésie & à la musique, cite différentes pièces de vers des Arabes, & des airs Maures représentés sur la gamme Européenne: les fabriques & les manufactures ne forment pas l'article le moins intéressant de ce chapitre: le dernier uniquement consacré aux trois règnes de la nature, renferme des observations absolument neuves, & qui avoient échappés aux autres naturalistes. Les philosophes y verront avec plaisir, les noms des individus écrits en caractères Arabes. J'ajouterai, que l'Auteur a tellement multiplié les citations en cette langue, qu'il est indispensable de la savoir, pour entreprendre la traduction de son ouvrage. Je ne parlerai point des nombreuses & intéressantes gravures dont il est orné, ni des additions que j'ai pu faire, tant pour les conversations particulières que pour la lecture des voyageurs & des auteurs Arabes. Je ne chercherai point à prévenir le jugement du public sur mon travail, il me suffira de le

lui soumettre. Heureux s'il accueille le moyen que je lui propose!

Le prix de l'ouvrage, en papier quarré d'Auvergne, sera de 24 francs, en papier velin de 48 francs, pour les souscripteurs seulement.

Les personnes qui voudront souscrire, enverront franc de port, au bureau du *maga-
sin encyclopédique*, ou chez les citoyens Ré-
gent & Bernard, quai des Augustins, n°. 37,
la moitié du prix de leur souscription, &
payeront l'autre moitié en recevant l'ouvrage.
Ceux qui n'auront pas souscrit, payeront
30 francs l'exemplaire en papier ordinaire,
il n'en sera pas tiré un seul en papier velin
au-delà du nombre soumissionne.

A N N O N C E S

*Littéraires Françaises, extraites des papiers
Français.*

ÉLOGE DE L'ÂNE, *traduit du latin de Daniel
Heinsius, par M. L. Coupe, avec cette épigraphe:
Misce Stultitiam consiliis brevem. HOR.
Paris, de l'imprimerie de Honnert, rue du colom-
bier, No. 1160, un vol. in-18. Prix 1 liv. 10 s.
au bureau du nouvel*

L'ÂNE d'Apulée est un libertin, l'âne de
Bulidan un philosophe qui, à force de rai-

sonnement, s'est laissé mourir de faim & de soif entre un picotin d'avoine & un baquet plein d'eau : l'âne de Buffon, un aimable, un petit maître ; l'âne de la Mothe-le Vayer un courtifan : mais celui dont nous annonçons l'éloge, est, à tous égards, un âne comme il faut. Cette production est peut être au-dessus de la folie d'Erasme ; gaieté soutenue, intérêt toujours croissant, moralités, érudition profonde, notes critiques, &c. &c. &c. tout ajoute au prix de cette charmante bagatelle.

Cet ouvrage, plein d'allusions, plaira à tout le monde ; chacun croira y reconnoître le portrait de son voisin & jamais le sien. Nos beaux esprits du jour, nos auteurs d'un moment diront tous : c'est le portrait d'un tel ; & la postérité qui lira cet ouvrage dira : c'est l'éloge des beaux esprits du dix-huitième siècle.

Extrait du nouvel'ſte littéraire.

Nous reviendrons sur cette ingénieuse production lorsque nous pourrons la juger par nous-mêmes.

Il paroît, depuis peu, à Paris, un ouvrage périodique, tres piquant pour les amateurs des rapprochemens, intitulé : *les Fj merides*
p litiques,

politiques, littéraires & religieuses: on y trouve, pour le 13 de Septembre passé, les évènements suivans, article d'Angleterre.

L'an 1650, le 13 septembre, victoire de Cromwell à Dombar, sur Charles premier.

L'an 1651, le 13 septembre, victoire de Cromwel à Worchester, sur Charles premier.

L'an 1658, le 13 septembre, mort de Cromwel à Londres.

L'an 1660, le 13 septembre, exécution des régicides à Londres, Charles II étant remonté sur le trône.

L'an 1666, le 13 septembre, embrasement de la ville de Londres.

Extrait de *l'Abréviateur universel*, cet excellent & agréable journal, sommaire des opinions, productions & nouvelles publiques, que nous avons fait connoître à nos lecteurs. On peut s'abonner au bureau du journal littéraire de Lausanne, à Lausanne, pour l'Abréviateur, prix 9 livres de France pour trois mois, 18 pour six mois, 36 pour l'année.

Annuaire de la république Française pour l'an 5, (1797, v. st.) C'est l'ouvrage que le règlement des longitudes oblige à présenter chaque année au corps législatif. C'est le type

le plus parfait de tous les almanacs , nous dit une annonce de libraire. On y trouve les mois nouveaux & anciens , les lever & coucher du soleil , de la lune & des planètes , & tout ce qui intéresse dans les mouvemens des corps célestes. Les rédacteurs n'y ont omis ni la période Julienne , ni l'hégire des Turcs. Ils n'y ont oublié simplement dans les époques de la page 6 , que *la création du monde , le déluge & l'ère chrétienne*. Il se vend à Paris , chez Dupont , libraire. Prix 10 sous pour Paris.

LITTÉRATURE SUISSE FRANÇOISE.

*Découvertes faites sur le Rhin , d'Amagetobrie & d'Auguste Rauracorum , anciennes villes Gauloises , dans la Sequanie Rauracienne. Par A***. avec des dissertations sur l'histoire des Rauraques , le Mont-Terrible & la Pierre-Pertuis , par C. D***. Poentruï , 1796 , petit in 8°. 131 pag.*

CE petit ouvrage est une seconde édition d'un ouvrage peu connu , quoiqu'il soit curieux & intéressant pour les amateurs de l'antiquité & de l'histoire. On sait que les Rauraques , dont l'Auteur décrit le pays , sont les anciens habitans de l'évêché de Bale & de Poentruï , aujourd'hui le Mont Terrible ,

par la révolution qui en a fait le cinquante-huitième département de la France. Après avoir donné l'ancienne histoire de cette peuplade, l'Auteur, cherchant à prouver l'identité de Porentrui, capitale de la principauté de ce nom, avec Amagetobrie, ancienne ville des Sequanois, s'appuye sur les distances indiquées par César, entre Befançon & la ville près de laquelle les Gaulois furent défaits par Arioviste avant que celui-ci fut vaincu par César.

2°. Sur la ressemblance des chemins avec ceux que décrit César.

3°. Sur les vestiges du camp Romain, qui se trouvent encore dans cette contrée sous le nom de camp de Jules César.

4°. Enfin, sur la pierre percée ou Pierre-Pertuis, qui paroît à l'auteur un monument de la victoire d'Arioviste.

C'est aux antiquaires à décider si ces antiquités autorisent l'auteur à conclure que Porentrui n'est autre chose que l'ancienne Amagetobrie. Plus difficile à l'égard d'Augst sur le Rhin, il établit, que son enceinte ne présente dans ses ruines, absolument aucun vestige des édifices qui embellissoient toujours les villes considérables des Romains, & qu'elles n'annoncent qu'une de leur grande & belle forteresse, consistant en trois forts, un

au-delà du Rhin, les deux autres en-deçà de ce fleuve, avec les restes d'un petit temple découvert, qui paroît avoir été à l'usage de la garnison. Ce petit ouvrage est terminé par la description du rocher appelé Pierre-Peruis, & deux explications de la partie restante de l'inscription qui signifient, ou que le *Decemvir Paternus* a fait creuser le rocher sur le mont Durvan, ou que cette route est l'ouvrage d'un autre Paternus, qui s'appelloit aussi Durvus, & qui agissoit par les ordres de Marc-Aurele & de Verrus son frere.

NOUVELLES LITTÉRAIRES SUISSES.

LA bibliothèque & le cabinet d'histoire-naturelle de feu Mr. le chanoine Jean Gesner de Zurich sont à vendre, soit ensemble, soit séparément. La première contient un grand nombre de livres rares & précieux; quant au cabinet, c'est un des premiers en curiosités naturelles; il contient, dans la classe des vers, une belle collection de Mollusca, parmi lesquels se distinguent de très-grandes étoiles de mer, hérissons de mer & têtes de Meduse; ensuite de la classe des têtes de testacees, une collection complète de coquillages, rangés d'après le système de Linné,

avec des supplémens à chaque espèce, d'après Martini & Schroter. Ces espèces y sont, pour la plupart en double, avec des variétés, & il s'y trouve des pièces fort rares, qui se distinguent par la grandeur & la diversité, spécifiées précisément dans un catalogue. Les meilleures pièces furent dessinées exactement d'après nature, & enluminees au mieux sous la direction de Gesner, par Geisler, excellent artiste. Il s'y trouve entr'autres, un charmant *conus adriaticus summus*, un *cardium costatum*, *ostium mullus*, d'une grandeur & beauté admirables; *ostium cornucopiæ*, *mytilus cristagalli*, chitons, argonautes, nautilus, limaçons, anomies, trochi de la nouvelle Zelande & d'autres rares espèces, &c. *perspectivi*, *telestocopia lepadæ prægrandes*: *veneres*, *dione*, &c. *voluta mitrae*, *olive*; *buccina harpæ* de toutes les espèces.

Les testacées à double coquilles s'y trouvent presque toutes en double. Enfin, les richesses de ces coquillages ne sauroient se décrire en si peu de lignes. Il y a aussi une charmante collection de lytophites & de zoophites, dont les pièces les plus précieuses sont peintes sur des feuilles particulières, comme par exemple, *madrepora fungites*, *mussa*, *labyrinthus*, &c.— Toutes sortes de corails, gorgones, &c. sans y compter la col-

lection d'œufs d'un grand nombre d'oiseaux, dessines de même soigneusement d'après la nature, celle de plusieurs poissons sechés, squelettes de tortues, de lézards; un autre de papillons, parmi lesquels se distinguent, papil. Eq. *Paris & Midamus*, & *phal. bomb. Atlas*; & celle de *Carabes*, où vous trouvez un couple de superbes *Scarabæi fullones*, & un scarabé brillant de Virginie.

Du regne végétal. Il y est une grande provision de toutes sortes de semences rangées systématiquement, partie dessinées soigneusement d'après nature; puis une collection complète des différentes espèces de bois avec leurs noms.

Du regne minéral. Gesner a laissé une très-riche collection de tout ce qu'il y a de connu en pierres, terres, sels, métaux, mines, produits des volcans, &c. rangées la plupart, d'après Linné & Wallerius, parmi lesquels on remarque une collection nombreuse & instructive de cristaux, marbres polis, mines d'argent, de cobalt, mercure, cuivre, fer & d'autres métaux tirés des mines de Furstenberg, de Saxe, Deux-Ponts, Hongrie, Tyrol, Baygorry, du St. Gothard; de précieux ambres, produits des volcans de la Solfatare & de l'Isle d'Elbe, zéolithes, schorls, couleurs de terre, pierres polies, arrangées

artiftement, jaspes superbes, agathes & pierres précieuses. A tous ces fossiles se joint encore une collection de pierres produites dans les animaux, du précieux bezoar, jusqu'à la pierre de la vessie.

De plus, vous y voyez, de ce dernier règne, une collection très-ample & complète de pétrifications de diverses contrées, particulièrement de la Suisse, où il se trouve des pièces extrêmement rares & précieuses, une rangée de morceaux de bois pétrifiés, polis d'un côté : dendrites polis ; un couple d'anthropolites, dont l'un est le fameux *homo antediluvianus* de Scheuchzer. Des superbes chamites, glossopètres, astrolithes, & des coquillages calcinés, &c. s'y distinguent supérieurement. On trouve encore joint à la plupart des pièces de cette entière collection de curiosités naturelles, l'écriveau original de la personne dont Gefner les a reçues, & les desseins enluminés des mines, pierres précieuses & pétrifications les plus remarquables, exécutées avec grand soin par les artistes très-renommés C. G. Geisler d'Ausbourg & J. R. Schellenberg.

Les amateurs s'adresseront à Jean-Henri Fuesli fils, à Zurich en Suisse.

LITTERATURE ANGLOISE,

Ou annonce des nouveautés littéraires, avec le jugement succinct qu'en ont porté les journaux littéraires Anglois. Extrait des feuilles Angloises.

The history of great Britain, connected with the chronology of Europe. London 1795, ou histoire de la Grande-Bretagne, liée à la chronologie de l'Europe.

DEPUIS l'histoire d'Humes, il a paru presque chaque six mois une histoire de ce pays, entre lesquelles celle de Cootes & celle-ci font les plus distinguées. Et cette dernière a le grand mérite de jeter un coup-d'œil sur le reste de l'Europe, & de joindre à l'histoire des rois celle de la nation, de ses mœurs, de ses progrès dans les lumières.

(*Monthly review.*)

The Common Wealth in danger with an introduction containing Remarks on some late Writings of Arthur Yung. Esq. 8°. London 1795; ou l'Etat est en danger.

ON fait qu'Arthur Yung n'a pas perdu une occasion, dans son voyage en France,

de parler de la constitution de sa patrie, en termes aussi amers que peu convenables; mais devenu secrétaire de la société d'agriculture, ses nouvelles productions annoncent qu'il n'est pas de défenseur plus zélé que lui des mesures ministérielles. L'auteur de cette production l'attaque sur ce changement & cherche à prouver à ses compatriotes tous les dangers auxquels l'Etat est exposé (selon lui) par la conduite du ministre; & le rédacteur du *Monthly Review* nous assure, que cette production doit intéresser tous les Anglois. Nous supposons que cet écrit & ce jugement pourroient encore couter au ministère deux nominations à quelque place vacante.

C A T A L O G U E

D'une collection de tableaux de différentes écoles, appartenant à Mr. Mérian l'aîné, à Bâle.

LES amateurs de peinture nous sauront gré, sans doute, de leur indiquer ce catalogue. La collection dont il leur donnera l'idée est composée de soixante & treize tableaux, en grande partie du premier mérite, est à vendre, en bloc ou en détail, à des prix fixes, que les amateurs pourront

apprendre du propriétaire, en s'adressant directement à lui.

Le cabinet de M. Mérian est trop connu des voyageurs qui ont passé à Bâle, pour que nous nous arrêtions à décrire chacun des tableaux qu'on y admire. Nous indiquons cependant les plus précieux, si l'abondance de nos matériaux ne nous forçoit à nous borner aujourd'hui à cette annonce succincte, mais nous reviendrons à ce catalogue dans un autre N^o.

A N N O N C E.

Nous apprenons dans ce moment, par un de nos abonnés, que le 4 Septembre de cette année, l'honorable Commune de Granges, l'une des cinquante-deux Communes qui composent le bailliage de Moudon, a voulu signaler sa reconnoissance envers son seigneur baillif, Mr. le colonel de Weifs, en lui offrant une tabatiere d'argent, sur laquelle on lit l'inscription suivante : *Elle seroit d'or & brillantée, si l'homme du peuple n'étoit simple.* Ce présent, moins magnifique qu'il n'est précieux, est sans doute, plus proportionné aux facultés pécuniaires & aux idées de ces bons payfans qu'au service

rendu ; mais il prouve du moins leur gratitude , ainsi que l'attachement du peuple pour le gouvernement & pour les administrateurs qu'il employe.

Continuation des quatre âges de la vie. Idylle de Mallet , inserée dans le No. d'Octobre.

L' A G E M U R.

DÉJA l'astre du jour , au milieu de sa course ,
 En flots d'or a changé l'azur de nos guerets ;
 Et ses rayons brûlans , du midi jusqu'à l'ourse ,
 Font chercher aux troupeaux l'ombrage des forêts.
 Les trésors de Cérès , & les dons de Pomone
 De Flore ont remplacé les aimables présens ;
 L'été majestueux & l'opulente automne

Me font oublier le printems.

Pourquoi le printems de ma vie ,

Lorsque je suis dans mon été ,

Seroit-il donc l'objet de mon envie

Et des regrets de mon cœur attristé ?

A la fraîcheur de la jeunesse ,

A cette aimable enchanteresse

Qui nous seduit par sa gaité ,

Et dans nos sens porte l'yvresse ,

Au vain éclat de la beauté ,

A la paisible insouciance ,

J'ai vu succéder la prudence ,

La raison , la maturité.

La force a remplacé les graces du bel âge ,

Comme dans un verger les plus brillantes fleurs

De fruits plus précieux font les avant-coureurs.

Ne nous plaignons donc point d'un si noble partage ,

D'un triste gouverneur j'ai rompu l'esclavage ;

Je jouis des plaisirs que je rêvois alors ;

Et devenu mon mentor & mon maître,
 J'augmente chaque jour, mes facultes, mon être,
 Et je vois les beaux arts m'ouvrir tous leurs tresors.

Si je gravis une montagne,
 Et parviens au sommet, apres bien des efforts,
 Avec ravissement contemplant la campagne,
 Je n'ai d'autres re rets que de quit er ces lieux :
 Et je querellerois l'Auteur de la nature

Lorsqu'il me comble fans mesure
 De ses dons les plus precieux !
 Ah ! s'il est injuste & peu sage
 Qu'un favori se plaigne de son Roi,
 Homme fait, est-ce donc à toi
 D'envier le fort d'un autre âge ?

LA VIEILLESE.

Que ces brillans glaçons suspendus sur nos têtes,
 Ces aibres couronnes de givre & de frimats,
 Ces torrens enchainés à la voix des tempetes
 Donnent pendant l'hyver, de lustre a nos climats!

C'est en vain que Flore & Pomone
 De leurs dons les plus chers,
 Aux depens des hyve s,

Ont orne le printems, ont embelli l'automne.
 Chaque saison, chaque à re ont leurs attraits divers;
 Et la Nature, en creant l'Univers,

Dot a tous ses enfans d'un utile appanage,
 Les orna de quelque beaute.

Aucun par cette mere sage,
 Aucun ne fut desherite.

Viellard ! d'ou vient d nc ce murmure ?

Que manque-t-il a ton bonheur ?

Ingrat ! ta plainte est une in'ure,

C'est un outr ge à la nature,

C'est un reproche a son Auteur.

Tu n'as plus à ta suite & les ris & les graces;

Les jeux, les plaisirs, les amours

T'ont quitté, dis-tu, pour toujours,

Et ne marchent plus sur tes traces.
 Mais comptes tu pour rien un si doux souvenir?
 Tu vis dans le passé, l'enfant dans l'avenir,
 Et s'il n'est de mortels heureux dans cette vie
 Que ceux qui du présent font leur unique objet,
 A peu d'entr'eux tu dois porter envie.
 A tant de passions l'homme fait est sujet
 Qu'il ne voit le moment d'en rompre les entraves.
 Vieillissons donc pour cesser d'être esclaves
 De l'amour & de l'interêt.
 Vieillissons pour avoir la sagesse en partage,
 Elle tient lieu de tout ; elle nous dédommage
 Des jeux & des plaisirs, compagnons du bel âge,
 Mais que suit trop souvent la honte & le regret.
 Heureux le vieillard respectable
 Qui de cheveux blancs couronné,
 Au sein d'une famille aimable,
 Dans ses bras se voit enchainé !
 Si la mort à ses yeux ne paroît qu'un passage,
 Si sans infirmités,
 Du tems qui détruit tout, loin de sentir l'outrage,
 Il conserve ses facultés.
 Sans prôner le passé, par humeur ou caprice,
 Au tems présent s'il fait rendre justice,
 Si la jeunesse en lui, loin d'avoir un censeur,
 Ne voit qu'un protecteur :
 Pourroit-il souhaiter des destins plus prospères,
 Ou du sort craindre le retour ?
 La mort pour lui, la mort est le soir d'un beau jour,
 C'est un sommeil qui l'unit à ses pères.

V E R S P H I L O S O P H I Q U E S .

DANS ce monde que d'inepties !
 Chacun vante son art, ses talens, ses travaux ;
 L'un se croit sage, & l'autre s'humilie,

Mais dans le fond, chacun méprise ses rivaux.

Epicure met l'homme au rang des animaux

Lorsque Zenon le desfie ;

Et tel qui vit de leur double folie .

Oppose à leurs erreurs des sophismes nouveaux ;

Tâchons d'apprécier le songe de la vie ;

Ses craintes, son espoir, ses plaisirs & ses maux ;

Ce moment précieux, que l'on nomme jeunesse,

Moment si court & seul fait pour jouir,

Est consacré par le desir

Qui nous sollicite sans cesse

A nous jeter dans l'avenir.

Plus instruit sans être plus sage,

Dans sa plus utile saison,

Sous le regne de la raison,

L'homme se croit à l'abri de l'orage.

Vain espoir que l'orgueil vainement veut saisir,

Tout échappe à notre foiblesse,

Et les succès & le plaisir :

Les fruits tardifs de la sagesse

Sont à peine meuris, que la froide vieillesse,

De sa tremblante main ne peut plus les cueillir.

La beauté n'a qu'un jour, l'esprit n'a que des heures,

Le plaisir des instans, la raison des travers,

Et la fortune des revers.

L'espoir & le bonheur, ici-bas sont des heures ;

Hélas ! à tant d'erreurs, à tant de maux divers

Joindrai-je encor l'effroi d'un cœur pusillan'ne.

Soupçonner la bonté du maître que je sers

Est, à mes yeux, le plus grand crime.

Quoi ! la raison de l'Univers
 Des mondes infinis le principe sublime
 Auroit créé quelque victime ;
 Non, s'il s'est réservé le secret de mon fort,
 De l'homme au Créateur s'il cache le rapport,
 Il veut ma confiance, & ma crainte l'outrage ;
 Je ne puis voir en lui qu'un pere tendre & sage.
 Je jouis de la vie & ne crains point la mort ;
 De son trône caché j'approche avec courage ;
 La vie est un bienfait, le trépas un passage
 Un détroit qui conduit au port.

L A C O M E T E.

F A B L E.

QUE je suis malheureux ! disoit à son ami
 Ariste qu'avoit poursuivi
 La ténébreuse calomnie ;
 On me moleste, on m'injurie,
 On m'impute des torts dont je suis innocent.....
 Eh bien ! quoi ! dit l'ami, pouvez-vous chan_ger
 l'homme ?
 Il est fait de la sorte, injuste, faux, méchant ;
 Et du côté du jugement,
 Souvent inferieur à la bête de somme.
 En voulez-vous la preuve ! Avant hier au soir
 Le peuple sur nos murs, observoit la Comete ;
 Chacun la maudissoit, & prétendoit y voir
 Mille fléaux, guerre, peste, disette :

Voilà l'homme ; telle est sa démence complète ;
 Or, dans ses propos odieux ,
 S'il ne respecte pas les cieux ,
 Epargnera-t-il son semblable !
 Allez , mon pauvre ami , foyez plus raisonnable.

Par M. D. V.

E N I G M E.

DANS les pala's presque par-tout je brille,
 Et toutefois je ne suis qu'un pendu ;
 Sur les habits qui sortent de l'aiguille
 On me voit toujours répandu ;
 Et rarement garçon & fille
 S'engagent sans m'avoir par trois fois attendu

Par un Fribourgeois.

*Explication du logogriphe & de l'énigme du
 N^o. précédent.*

Le mot du logogriphe est *caprice* , où l'on trouve
carpe , *capre* , *epi* , *pie* , *arc* , *race* , *paire* , *repic* ,
caire , *cire* , *ire* , *parc* ; celui de l'énigme est *Ete*.

A V I S

Du Rédacteur du Journal Littéraire de Lausanne.

INTERPELLÉS au nom de la justice, par Mr. le Professeur Tralles, d'inferer l'article suivant dans notre N°. de Novembre, nous ne pouvons nous refuser à cette sommation sans blesser l'impartialité, devoir du Journaliste. Mais voulant aussi sauver aux abonnés de Mr. Weifs, le désagrément d'être l'intervalle d'un mois sans éclairciffemens sur un objet fait pour les intéresser, nous avons communiqué l'attaque qu'il alloit essuyer à l'un des protecteurs de son entreprise, qui vient de nous envoyer l'article qui suit celui de Mr. Tralles. Du reste soit étrangers à ces querelles littéraires, & tout en desirant qu'on y conserva toujours le ton d'honnêteté & d'urbanité qui embellit le vrai savoir, nous nous voyons forcé de présenter au public sans aucun changement, le morceau du Professeur Bernois; car, déclarant lui-même qu'il ne veut pas être poli, ce seroit lui déplaire, & affoiblir en effet ses raisons, que de nous permettre de changer ou retrancher les expressions plus énergiques que polies dont il accompagne cette attaque contre Mr. Weifs & les cartes Suisses.



R E M A R Q U E S ,

Sur la réfutation de la Notice touchant la carte de Mrs. Meyer & Weifs, inféré dans le Cahier du mois d'Octobre du Journal Littéraire de Laufanne.

IL y a deux personnes , Mrs. Muller & Weifs, qui ont travaillé à la construction de la carte dont il est ici question. Le premier est un habitant de l'Abbaye d'Engelberg, très-intelligent, qui, sans le secours des livres, sans instruction particulière, a fait de lui-même tout ce qu'on peut raisonnablement attendre dans des circonstances si peu favorables. Il a levé une très-grande partie pour cette carte tout seul, & dans les autres il a eu le fort de l'ouvrage, qui sans lui ne se feroit pas fait. Autant que Mr. Muller est modeste & actif, autant Mr. Weifs est vain & impérieux, & c'est à ces titres que Mr. Weifs n'a pu permettre qu'on fit mention de Mr. Muller, ni dans l'annonce de souscription, ni sur la carte; quoique à côté de Mr. Muller la place eut été fort honorable pour Mr. Weifs. Mr. W. a donc tort de dire que

c'est la carte, il n'a fait seul que le dessin. Je n'ai pas voulu critiquer la carte, dans la notice que j'ai fait, je n'ai contesté que le titre qui promet trop, vu qu'on ne sauroit donner d'autre titre à une carte faite avec toutes les connoissances, & le plus exactement possible. Mr. W., certainement l'auteur de ce titre, a trouvé bon de le défendre. Il croit y réussir au mieux, en parlant premièrement mal de mon caractère moral, puis il parle assez de l'échelle, moins de la projection & presque point du trigonométrique de la carte. Il eut mieux valu de faire tout en ordre inverse; mais la convenance & le sentiment que ses connoissances paroissent en raisons inverses du nombre des mots dont il se sert, l'exigent ainsi. Je me soumettrai à l'ordre qu'il a préféré.

L'imputation qu'il m'a fait je la repète.
 “ Sans pouvoir faire quelque chose à un ou-
 „ vrage, sans qu'on m'en eut demandé un élo-
 „ ge, néanmoins après quelques jours de réflé-
 „ xions, j'ai proposé de m'associer au béné-
 „ fice de cet ouvrage, déjà terminé, pour
 „ faire un hors d'œuvre séparé de la carte,
 „ composé d'un éloge & des chiffres dont la
 „ valeur étoit absolument nulle pour la carte
 „ même, & qui ne pouvoit être qu'une glo-
 „ riolle pour moi”.

Ce font là les phrafes de Mr. W. joints ensemble. Je ne fais M. W. fi je dois avoir pitié de votre entendement, de votre caractère moral ou de l'un & de l'autre, de ce que vous ayez pu compofer un menfonge fi lourd. Comme vous ne doutez pas de la bonne constitution de la carte, il me vint à l'efprit l'hiftoire du gentilhomme qui s'offrit aux Américains pour être leur roi, & fi votre refutation *aurait* l'air tant foit moins sérieux, j'aurois pris l'imputation pour une mauvaife plaifanterie à laquelle cette hiftoire eut fervi de modèle. Mais fupposant l'affaire que vous rapportés véritablement arrivée, il me femble que vous n'auriez eu rien de plus preffant à faire qu'à gagner le large, & vous vous contentez d'accufer le *propofant* de mal connaître ces proportions.

Quoiqu'il fuffit de prendre l'imputation de Mr. W. en mafle, *cependant* je ferai quelques remarques fur le detail. Ayant pofé en fait que l'ouvrage n'étoit plus à refondre, que je n'y pouvois rien faire, que c'étoit terminé Mr. W. eft comme *mene* à l'île du hors d'œuvre & forcé à l'embraffer; il n'y avoit autre chofe à trouver, pour fauver les apparences, en me faifant propofer quelque chofe pour avoir un prétexte d'entrer en affo-

ciation au bénéfice. Cet hors d'œuvre Mr. W. le compose de deux choses, l'accessoire par excellence & l'éloge. Pour ce qui regarde l'accessoire Mr. W. s'exprime d'une façon vague, il dit qu'il eut été composé de chiffres, & de ce qu'il ajoute on pourroit tirer la conclusion que ces chiffres n'auroient eu le moindre rapport avec la carte. Mais il me semble qu'un éloge d'une carte accompagné d'exemples d'arithmétique ne va pas bien ensemble. Supposons donc quelque rapport, des nombres relatifs à l'économie politique, je n'aurois pas pu fournir, & si ces chiffres eussent exprimés des quantités qui doivent se trouver dans la carte, Latitudes & Longitudes des endroits, leurs distances, hauteurs des montagnes &c. il eut été nécessaire que ces chiffres répondissent à ce que la carte indique, qu'elle soit bonne ou mauvaise; il auroit fallu donc les prendre de la carte même, ce que Mr. W. seroit bien en état de faire. La supposition de non concordance entre les chiffres & la carte auroit infailliblement jetté du soupçon sur la carte, ou en soupçonnant les chiffres cela n'auroit pu contribuer à ma réputation. Mr. W. a bien vu tout cela, il s'est seulement trompé en y voyant une acquisition de gloire pour moi.

Il en est de même de l'éloge pompeux. Sans doute Mr. W. vous n'auriez pas été content d'une louange du dessin et surtout du graveur. Si vous ne vouliez que la carte fut *deuare* exacte dans toutes ces parties & faite selon des principes mathématiques, vous ne vous seriez pas levé contre la notice que j'en ai donné. Mais si la carte est exacte &c. à quoi vous offrir à si haut prix un éloge que vous aviez déjà su *acheter* ailleurs & qui est contenu dans le plan de souscription. Je vois fort bien que vous savez employer des plumes étrangères. Vous ne devez donc pas ignorer leur prix, & dans la supposition que la carte a besoin d'un protecteur je me *serai* bien gardé de l'être. Car en disant que la carte étoit *levé* trigonométriquement, *projeté* stéréographiquement, qu'elle étoit donc exacte, parfaite, &c. j'aurois eu contre moi les personnes qui savent que la carte n'est rien moins que trigonométrique, & il y a plusieurs personnes aussi dans ce pays qui auroient sans doute remarqués les fautes dans la carte que j'avois assuré exacte. Les connoisseurs sur l'inspection de la carte auroient prononcés que la carte n'étoit pas projetée comme je l'avois dit. Mon éloge donc, sans vous être utile, eut été très-défavan-

tageux pour moi. J'aurois été à votre place, l'accufation d'ignorance & de mauvaife foi contre moi eut été irrécufable, la perte d'honneur aux yeux des perfonnes parmi lesquels je me trouve *fi bien* que dans le lointain auroit été ma récompense. L'eloge donc *fi bien* que l'accessoire ne pouvoient être utile à vous dans aucun cas, & pour moi tres-nuifible dans l'un, dans l'autre point honorable. Les menaces donc en cas que vous n'acceptaffiez ma proposition euffent tourné en *vengeance* contre moi même si vous euffiez cédé. Il vous a plu d'ajouter un article si modeste que je craindrois de compromettre la mienne si j'y *toucherois*.

Vous defendez l'échelle de la carte par sa grandeur, & pour ne pas perdre de ce côté vous ajoutez la carte générale aux 16 qui entrent proprement en considération, alois vous auriez du ajouter aux 6 feuilles de la carte avec laquelle vous faites comparaison la carte générale aussi, cela fait 7. Mais mettons 16 feuilles contre 6. Si vous euffiez des connoiffances sur le rapport des surfaces vous n'auriez touché cette matiere & je fuis contre mon gré obligé d'y entrer. Vous avez cru apparemment que 16 feuil contre 6 fait à-peu-près le rapport de trois a un &

qu'il en résulteroit que la carte à 6 feuilles seroit à une échelle trois fois plus petite que la vôtre , point du tout. Je vous expliquerai comment il faut considérer cela. Supposez que vous n'eussiez formés que 9 planches & imaginez les jointes trois à trois pour faire la carte entière. Mettez de côté les trois planches à la droite & les deux planches d'enbas, restent 4 ensembles. Si sur ceux-ci on fait le même dessin qui devoit être sur 9 , n'est il pas clair qu'il n'y a de perdu que le tiers en longueur & largeur. Vous comprenez donc que l'échelle ne doit être diminuée que d'un tiers quoique le nombre des planches le soit diminué de 5. De même en réduisant vos 16 feuilles à 6 l'échelle sera (à un vingtième près) le deux tiers de la vôtre , la lieue de Suisse y seroit d'un pouce , c'est encore une grande échelle , & qui peut comporter plus de détail que n'en contient la vôtre en 16 feuilles. Donc à 6 feuilles point de perte vis-à-vis de 16 , mais voyons les avantages. Sur chacune des 6 feuilles plus de pais , c'est un agrément , pour chercher quelque chose dans la carte , c'est plus vite fait de chercher parmi 6 que parmi 16 feuilles , puis on rencontre moins les défagréments que ce qu'on veut examiner soit en

partie sur une feuille en partie sur l'autre. La carte à 6 feuilles auroit l'avantage même de faire encore une carte totale maniable, & qu'on peut avoir dans son cabinet devant les yeux; regardez s'il est possible de joindre 16 feuilles pour faire encore quelque chose d'utile. N'étoit-ce donc pas le moins qu'il y avoit à dire de votre carte que l'échelle étoit grande à l'incommodité. Mais ce n'est pas le tout. Les 10 planches moins à graver, à imprimer &c. Le public ne les auroit eu à payer. Le prix de votre carte de £. 104 se réduit à £. 44 pour l'acheteur, de £. 80 à £. 33 pour les souscrivants. Vous savez bien que la carte annoncée à 6 feuilles avec une carte générale fut proposée pour £. 20, mais je ne crois pas qu'un particulier puisse imiter ce prix.

Vous voyez donc Mr. W. que le nombre de 6 cartes n'étoit pas si mal imaginé, je fis *reflexion* au public si bien qu'à la dépense, aussi la Société économique & physique de Berne agréa ma proposition. Car vous savez bien que l'annonce d'une c r e de la Suisse fait il y a 3 à 4 ans (pas 4 à 5 vous aimez être peu exact) n'étoit pas pour moi, mais pour la Société, pourquoi donc a ribuez-vous cette annonce simplement à moi? Mais

quoique cette carte eut été de ma façon vu que la Société me fit l'honneur de me charger de la direction de cet ouvrage & de l'exécution des parties essentielles, néanmoins ma façon de faire ne vous doit pas paroître si mauvaise, sans cela vous n'auriez pas profité de mes observations. La Société desira que l'ouvrage seroit tel qu'il *repondroit* à l'état actuel des connoissances & au degré de précision dont la pratique & les observations sont *susceptible* aujourd'hui. Dans cette vue les meilleurs instruments ont été construits par les plus habiles mécaniciens de l'Europe, beaucoup de préparation sont *fait*, une partie pénible de l'ouvrage même fini. Et si depuis 1793 l'ouvrage a paru suspendu, ce n'est pas ma faute, c'est que l'ouvrage n'étant pas une affaire de spéculation (car personne n'y a un intérêt pécuniaire quelconque) tous les moments ne sont pas également favorables, & d'une ou d'autre manière ces opérations seront reprises avec activité, il y a trop de fait soit en dépenses, soit en travail, pour l'abandonner.

Mr. W. a changé la projection de la carte sans y toucher. C'est actuellement une projection orthographique faite sur le plan de l'équateur. Pour vous traduire cela Mr. W.

à votre portée, sachez qu'en disant cela, vous dites ma carte n'a que les trois quarts de la dimension du Sud au Nord qu'elle devoit avoir pour être conforme à l'étendue du *terrin* tel qu'il est représenté de l'Est à l'Ouest. Je n'aurois pourtant pas besoin de vous dire que quand vous graduez en projection orthographique sur le plan de l'équateur, il faut nécessairement projeter la carte de même manière. Vous ne pouviez faire plus que cela, & si j'ai dit que la projection orthographique p. e. eut convenu à la carte, j'étois bien éloigné de penser à celle *fait* sur le plan de l'équateur. Il n'auroit pas fallu être si complaisant sur ma parole, & je suis fâché que vous n'ayez su trouver le sens, vous auriez pu un peu mieux cacher l'ignorance extrême. Mais consolez-vous sur la carte même, elle n'est point orthographique à l'équateur, elle n'a comme je l'ai dit aucun caractère proprement mathématique.

Votre façon de lever a un caractère également variable. Vous comprenez qu'elle ne fera pas trigonométrique, quand j'aurai produit une meilleure carte que la vôtre. Le personnel ne fait rien ici. Si une autre personne produiroit une meilleure carte, ce seroit sans contredit la même chose. Or nous

pouvons passer le tems que cette démonstration exige en prouvant qu'une meilleure carte est physiquement possible. En levant trigonométriquement, on est certain de ne pas commettre des erreurs de trois & quatre mille pieds dans les positions, tels qu'on les trouve dans les points les plus essentiels de votre carte (le point le plus méridional du lac de Zurich, la ville de *Luzerne* p. c.) on est certain de ne pas faire des fautes de 300 pieds dans les hauteurs comme vous avez commis sur la hauteur du mont Pilate. Vous voyez donc Mr. W. qu'une meilleure carte est bien possible, donc suivant votre façon même de démontrer elle n'est pas trigonométrique. Au reste vous auriez certainement bien mieux aimé de prouver le positif vous-même si vous *seussiez* ce que c'est que trigonométriquement & que vous eussiez suivi une telle méthode.

Je n'entre pas dans le détail de la carte, ni dans les petiteffes que je remarque dans la réfutation comme Mr. W. la nomme. Je n'ai voulu que montrer a Mr. W. qu'il n'est pas un homme avec lequel je puisse avoir un différend devant le public. Il manque de deux qualités nécessaires pour cela. Je n'ai qu'un reproche à me faire. C'est qu'ayant

voulu obliger Mr. Meyer, & l'ayant fait vis-à-vis de son ouvrage, je n'ai pas fermé mon appartement pour Mr. W. qui m'affoimait de ses visites ennuyeuses. Trop de politesse vis-à-vis de gens mal élevés est nuisible. Mr. W. donc ne trouvera pas mauvais que je n'en ai fait dépense actuellement.

TRALLES.

Observations sur l'article précédent.

L'Editeur du Journal de Lausanne m'ayant communiqué la nouvelle production de la plume de Mr. le Professeur Tralles, j'ai cru devoir à Mr. l'Ingénieur Weifs, duquel j'ai procure générale pour tout ce qui regarde la souscription de ses cartes au Pays-de-Vaud, de faire suivre par quelques lignes en son nom, cette collection de propos offensants & grossiers.

Si Mr. Tralles s'imagine pouvoir engager Mr. Weifs dans de nouvelles controverses au sujet des cartes annoncées, j'ose presque assurer qu'il se trompe: Mr. Weifs connoit trop bien ce qu'il doit au public respectable qui lit le Journal Littéraire de Lausanne, ainsi qu'au goût épuré de son Editeur, pour ne pas préférer de se taire, quoiqu'il dusse lui en coûter, plutôt que de perpétuer cette

querelle; dans la crainte sur-tout que le style de Mr. Tralles n'atteigne bientôt toute l'énergie du Père Duchesne.

Ce n'est pas cependant faute de bonnes raisons propres à refuter Mr. Tralles, à quelque hauteur de science que celui ci se croye, que Mr. Weifs gardera le silence, mais il laisse au tems le soin de le justifier, persuadé que les vrais connoisseurs sauront vérifier & juger ses cartes : dans cette confiance il les présentera au public dans les termes promis, & bien loin de gagner le large, comme Mr. Tralles le lui conseille, il gardera son domicile accoutumé, constamment occupé à perfectionner son ouvrage afin de le rendre aussi exact qu'il en a pris l'engagement; s'il réussit, il est à esperer qu'on lui pardonnera la faute irréparable d'avoir songé à faire une carte de la Suisse dans le même siècle que Mr. Tralles a choisi pour entreprendre la sienne.

Il est assez plaisant que Mr. Tralles ait avancé il y a plusieurs mois que les cartes de Mr. Weifs n'étoient pas exactes, & que cependant il ait fait en tout dernier lieu le voyage de Lucerne, &c, pour voir si effectivement il y avoit de l'erreur sur la pre-

mière planche qui a paru. (*) De retour de ce voyage, il parle maintenant de 4000 pieds &c, d'erreur, on peut juger par tout ce qu'il écrit quelle est l'impartialité & le sang-froid de cet observateur.

En s'appitoyant sur le caractère moral & l'entendement de Mr. Weifs, Mr. Tralles oublie qu'au même instant il donne les preuves les plus évidentes qu'il est lui-même l'homme le plus à plaindre de ce côté là, & qu'on feroit en droit de lui dire avec vérité, c'est vraiment vous, Monsieur ! qui n'êtes pas l'homme avec lequel on puisse avoir un différend devant le public, toutes les qualités vous manquent pour cela.

En bon mathématicien Mr. Tralles donne par ses procédés la démonstration la plus évidente de l'axiome qu'il avance, que trop de politesse est nuisible vis-à-vis de gens mal élevés ; il est si convainquant dans cette partie, qu'on ne peut résister à la tentation de faire aussi-tôt l'application du principe sur lui-même.

Il est plus que probable que ni Mr. Weifs, ni ses amis ne perdront plus leur tems à contester par voie d'impression avec M. le Profes-

(*) Mr. Weifs & lui ne se sont manqués que d'une heure à Lucerne.

leur Tralles : si cependant l'abandon de ce champ de bataille pouvoit l'encourager à épancher encore une fois sa bile sur eux, on se verroit forcé d'employer des moyens plus efficaces & abrégés pour le renvoyer à s'occuper de ses Logarithmes.

C'est bien à regret que j'entre dans cette désagréable discussion, mais l'amitié exigeoit cette démarche, & mon estime parfaite pour Mr. Weifs ne me permettoit pas de le laisser maltraiter impunément par un adversaire qui garde si peu de ménagements.

Château du Châtellard pres Vevay, ce 26 d'Octobre 1796.

BONDELI D'ARWANGUEN.

E R R A T A

Pour le Journal d'Octobre pag. 207 note (a) de l'auteur.

Rodolphe I. Lisez Rodolphe II. Il paroît par la suite même de l'histoire, qu'Arzon avoit déjà embrasé les intérêts de ce Prince contre Berenger, prédécesseur du Roi Hugue, & que ce Seigneur qui s'étoit attaché à la fortune de Rodolphe I. en servant son fils contre Hugue, vengeoit aussi quelque injure personnelle.

ERMENGILDE ET BOZON,

O U

Les mystères du donjon de Wufflens. Suite.

UN jour pur éclaire déjà les murs où le fils insensé d'Azzon croit commander, & toute la contrée qu'ils dominant se présente à ses regards : réveillé par l'aurore, ainsi que les hirondelles qui ont fait leurs nids sous son toit, il parcourt d'un œil attentif, & les côtes & la plaine, sans pouvoir découvrir l'ennemi de Berthe. „ Qu'il vienne, le roi d'Italie, s'écrie-t-il; oui, qu'il vienne! j'ai tout à la fois ma reine à défendre, mon honneur à soutenir, mon pere à venger; il ne trouvera ni lâche, ni perfide ici.” (a)

C'est ainsi que le vigilant Adalbert se prépare à repousser une armée qui est encore au-delà des monts, & ne songe point à les

(a) On se rappelle qu'Azzon, pere d'Adalbert, proscriit par Huues son Souverain, pour avoir pris parti contre ce Prince en faveur du roi de Bourgogne, avoit passé à la cour de ce dernier. Une telle defection eut probablement pour cause quel-

passer, lorsque la fille d'Ittisburge arrive chez lui. Pendant qu'ils s'entretiennent ensemble des dispositions à faire pour la défense de la place, le charmant Vocelin (1) poursuit le projet qui l'a conduit à Wuffleus. Il a fait préparer ses chevaux pour partir aussi-tôt après l'audience qu'il a demandée; déjà sellés, ils l'attendent à la porte du château, & témoignent leur impatience en frappant la terre. Eimengilde quitte à peine son prisonnier qu'elle entend arriver le serviteur de Bozon. En entrant chez elle, la dame rencontre le page; & le trouble qui s'empare de ses sens ne lui permet pas de songer que, ni la porte d'Adalbert, ni celle qui conduit de l'appartement qu'elle occupe au Donjon, ne sont fermées au verrouil; cette dernière, pratiquée au fond d'une alcove obscure, est même demeurée entr'ouverte; mais le page lui fait oublier tout le reste.

Si la présence de Vocelin étonne à ce

que injure antérieure, dont Azon, suivant l'usage & les mœurs de son pays, avoit laissé le ressentiment en héritage à son fils.

(1) C'est par erreur que le page est nommé Mario, son nom véritable étant Vocelin. La difficulté de déchiffrer le manuscrit & l'inexactitude de la

point la belle Ermengilde, la sienne ne produit pas un moindre effet sur lui. Après s'être respectueusement incliné devant la future épouse de son maître, il jette un regard furtif & curieux sur des attraits dont la renommée est parvenue jusqu'aux bords du Tibre. Le jeune Romain veut sans doute s'assurer si tant de célébrité est bien méritée; & trouvant tout ce qui peut la justifier, il demeure immobile d'étonnement. Une prompt rougeur colore son teint, ses regards étincellent, en parcourant l'objet d'une curiosité depuis long-tems excitée; mais l'examen ne peut qu'ajouter à l'admiration qu'avoit produit le premier coup-d'œil. Noblesse, sensibilité, modestie, tout se réunit pour donner une expression ravissante à la figure la plus parfaite. Qu'on imagine cet éclat radieux des blondes, joint à ce que les brunes peuvent

chronique, ont cause quelques autres erreurs, entr'autres celle de la page 294 du mois de Novembre, où l'on doit lire: „ Mais la mort ayant bientôt frappé le transfuge, Adalbert, très-jeune encore, se vit orphelin dans un pays où il étoit étranger. On conçoit comment Rodolphe avoit juré l'affection, &c. — „ NB. Rodolphe II fut enterré à St. Maurice, mais sa famille l'est à Payerne.

avoir de piquant, c'est donner une foible idée de la beauté d'Ermengilde. L'abandon de son maintien, la mélancolie qui se peint dans ses regards; sa vivacité comme sa langue; ses discours comme son silence, tout est charme en elle. Vocelin interdit lui présente, en balbutiant, les riches présens dont il est chargé, foible hommage dont Bozon a voulu être précédé, & qu'il la supplie de recevoir.

Pour accepter, avec l'air de la complaisance, des bijoux qui ne peuvent ajouter à sa beauté, la fille d'Ittisburge se pare, à l'instant, d'un fil de perles de grand prix; & s'adressant au page, elle lui dit d'un air contraint: „Rendez grace à votre maître de la magnificence de ses présens, en attendant que je puisse l'en remercier moi-même..... Sans doute nous ne tarderons pas long-tems à le voir.”

Ces derniers mots qu'Ermengilde prononce en baissant les yeux, sont une sorte de question dont elle attend avec effroi la réponse; mais elle est loin de soupçonner que cette réponse doit être un coup de poignard.

— Jamais ! Non jamais tu ne le verras, s'écrie Vocelin avec l'accent & le geste de la fureur, meurs, rivale audacieuse de Mar-

fié, (a) meurs avant que tes dangereux apas aient fait un infidelle de celui qu'elle aime.... meurs fans avoir pû voir Bozon.—

En parlant ainfi, le page fond à coups

(a) Marofie, dame Romaine, fameufe par fes crimes, par fa beauté, & par la part qu'elle eut aux troubles qui agitèrent l'Italie de fon tems : elle étoit fille de Théodora, non moins célèbre dans le même genre. Marofie époufa d'abord Adalbert, marquis de Tofcane, dont elle eut un fils nommé Alberic ; veuve d'Adalbert, elle époufa Gui, fils aîné de fon premier mari, marquis de Tofcane, après la mort de fon pere ; après la mort de Gui, ayant fcandalifé toute l'Italie par fa vie licentieufe, elle eut un fils naturel nommé Jean, lequel fût anti-pape pendant une année, à l'âge de dix-huit ans ; l'an 929, Marofie époufa Hugues, roi d'Italie, & fe vit enfin victime de fes intrigues pour élever le fruit de fes honteufes amours fur la chaire de St. Pierre ; fon fils Albéric l'ayant renfermée avec l'anti-pape, dans une prifon où elle mourut miférablement. L'aventure de Marofie avec Bozon, & le voyage de Wuffens qu'on lui attribue ici, ne peuvent avoir eu lieu qu'en 928 ou 929, peu de mois avant fon troifieme mariage avec le roi Hugues. Quoiqu'il en foit, ce voyage & cette aventure font au moins dans la vraifemblance, vû le caractère de cette celebre Romaine.

redoublés sur la fille d'Ittisburge ; c'en étoit fait de sa vie, si le bras mal assuré qui dirigeoit le poignard eut mieux servi la rage de sa rivale. Mais le premier coup se perdit dans le dossier du fauteuil, le second n'éfleura qu'à peine son épaule ; & comme l'assassin portoit le troisieme, il fût tout-à-coup arrêté. Une main invisible se cramponna dans ses beaux cheveux, une voix tonnante se fit entendre, & le mot de scélérat fût prononcé avec l'accent de l'indignation & de la menace.

Si l'on se rappelle les soupçons que le vertueux Eléard avoit conçus dès la veille contre le page, on ne s'étonnera pas de le voir survenir aussi à propos ; placé derrière un prie-Dieu, il veilloit à la sûreté d'Ermengilde : „ Arrête, scélérat, s'écrie-t-il, en saisissant par les cheveux le perfide, arrête, & confesse ici tes forfaits. ”

Le page s'épuise alors en vains efforts pour se dégager ; le vénérable aumônier rassemble toutes ses forces pour le retenir. Pâle, sanglante, atterrée par la surprise & l'effroi, Ermengilde demeure spectatrice de cette lutte ; on la croiroit étrangère à la scène qui se passe sous ses yeux. Tout-à-coup, les échos solitaires du Donjon retentissent de ces mots, que prononce une voix sonore : „ A moi, braves camarades, à moi ; l'ennemi s'est sur-

tivement glissé dans la place, il ne peut nous échapper.”

Au même instant on voit fortir de l'alcove un beau chevalier ; il a l'épée à la main, la visière haute ; & son attitude héroïque est celle du commandement.

L'étonnement d'Eléard à cette apparition imprévue, a sauvé son adversaire ; & le saint homme, après l'avoir laissé échapper, n'étant point assez agile pour le suivre dans l'escalier, qu'il franchit en véritable page, ce scélérat a gagné la dernière porte du château ; il est à cheval, & déjà bien loin avant que personne se doute de l'étrange scène qui vient de se passer au Donjon. „ Le voilà donc sauvé, dit Eléard avec le ton du regret, & je n'en puis accuser que la subite apparition d'Adalbert. Comment a-t-il pu sortir de l'appartement dans lequel il est confiné ? Comment a-t-il pu passer dans le vôtre ?

Ermengilde, ainsi qu'on le sait déjà, ayant oublié d'en fermer la porte sur elle, ne pouvoit alléguer d'autres causes d'un tel oubli que le trouble où la présence du page l'avoit jettée. Elle pria le sage aumônier de reconduire Adalbert dans la prison où sa vie devoit s'écouler : pour le déterminer à s'y rendre incessamment de lui même, on n'eut qu'à lui dire qu'on venoit de signaler d s hau-

teurs, l'avant-garde de l'armée du roi d'Italie, & le pauvre insensé courût en toute hâte au Donjon, d'où il se mit à observer la marche de l'ennemi.

Bientôt de retour auprès d'Ermengilde, Eléard s'entretient avec elle de l'attentat inouï du serviteur de Bozon. Le charme & la finesse de ses traits, l'audacieuse fierté qui démentoit sa feinte modestie, aussi bien que sa timidité apparente; le nom de la trop célèbre Marosie, que ce scélérat avoit prononcé en s'abandonnant à sa fureur; l'excès même de cette fureur, tout enfin, ne semble-t-il pas attester que c'est Marosie elle-même, dont le projet étoit de prévenir par un crime, la perte de son amant? „ On ne sauroit en douter, oui, c'est elle, c'est Marosie; on ne venge avec cet emportement que soi-même. Mais s'il est vrai que Bozon soit aimé à un tel excès, il faut que Bozon soit aimable. ” (a)

(a) Conséquence absurde! qui, si l'on en juge d'après Ermengilde, paroît remonter à la plus haute antiquité. Il suffit qu'une femme veuille b'en s'intéresser à l'homme le plus médiocre, pour persuader à toutes les autres qu'il est aimable. Ce travers, plus ancien qu'on ne l'a crû jusqu'ici, n'est peut-être à cet amour-propre qui date de la

Bozon aimable ! C'est le premier instant où l'amante de Rainfroi envisage son frere sous cet aspect ; & déjà plus indulgente pour lui , elle exige d'Eleard un secret profond sur l'attentat du prétendu page. „ Pourquoi nuire à Bozon auprès de ses maîtres ? A quoi bon prévenir Eberhard contre son fils ? C'est à elle à jeter un voile sur les erreurs de l'époux qu'elle s'apprête à suivre aux autels , elle doit dissimuler ou pallier les égaremens de sa jeunesse ; & l'extrême beauté de Marosie peut , en quelque sorte , les excuser. ”

Satisfait de voir Ermengilde dans des dispositions où il avoit en vain essayé de l'amener jusqu'à ce moment , le saint homme consent d'autant plus volontiers à se taire , que l'aveugle fureur de l'Italienne l'a trompée , & que ses coups mal dirigés ont à peine blessé sa rivale. Il observe que le fils d'Eberhard , moins coupable sans doute que malheureux , ignore l'attentat de sa détestable amante ; & regardant ce jeune homme comme la première victime de Marosie , Ermengilde s'attendrit bientôt sur son sort avec l'aumônier. L'atroce Romaine épuise seule toute

création du monde ; on aime à subjuguer celui dont l'amour d'une rivale fait tout le prix ; & d'ordinaire on paye cette erreur assez cher

l'indignation ou l'horreur dont des ames si pures sont susceptibles; & Eozon n'est plus l'objet que de leur pitié. Mais plaindre Bozon, c'est presque l'aimer. Ainsi donc, semblable à la baguette d'une magicienne, le poignard de Marosie aura fait une métamorphose complete dans l'ame de la fille d'Itisburge, & deja le frere de ce Rainfroi tant aimé, lui inspire une forte d'intérêt.

Dans le dessein de visiter la frontiere de ses états du côté de l'Italie, Rodolphe avoit prolongé son absence & poussé jusqu'à Saint Maurice. (a) Après une absence de quinze jours, on voit arriver ce monarque à Wulfens, avec toute sa famille; & selon l'usage, Ermengilde va le recevoir à la porte du chateau. Entre plusieurs Seigneurs dont la suite s'est grossie dans le voyage, un sur-tout, se fait remarquer par la magnificence de ses

(a) Saint Maurice, capitale du Bas-Valais, autrefois Agaune, & fameuse sous ce nom-la, par le martyre de la légion Thébaine, sous les empereurs Maximien & Dioclétien. C'est dans cette ville que Rodolphe premier fut sacré roi de la Bourgogne Transjurane en 888. C'étoit une place frontiere très-importante à la sûreté de ses Etats du côté de l'Italie, & son fils Rodolphe II, l'honora plusieurs fois de sa présence pendant son regne.

armes, par sa jeunesse, par sa beauté; c'est le fils du sage Eberhard. Après s'être fait attendre long-tems, il s'est enfin déterminé à venir joindre la cour à Saint Maurice, pour remplir des engagements qui doivent assurer sa fortune; & sa profonde dissimulation déguise l'éloignement qu'il a pour les nœuds qu'il va former. A l'instant où le roi de Bourgogne aperçoit la belle Ermengilde, il lui présente cet époux avec lequel elle est engagée sans le connoître; & le noble Eberhard, qui ne peut retenir les larmes que lui arrache le souvenir de Rainfroi, lui dit d'une voix altérée par l'émotion qu'il éprouve :

„Oui, madame, voilà mon fils.... le fils qui me reste.... puisse-t il faire votre bonheur & le mien !”

Etonné, ébloui, le jeune Bozon garde le silence, en s'inclinant respectueusement devant la belle Ermengilde; l'admiration absorbe sans doute ses facultés. C'est là, du moins, ce qu'il est naturel d'imaginer; c'est ce que presume la cour de Rodolphe. Mais la perspicacité d'Eléard, mais je ne sais quel secret pressentiment d'Ermengilde, les ont avertis de la vérité au premier coup d'œil; & l'amant, que dis-je? l'élève de Marosie, n'a pû leur dérober entièrement ce qui se passe au fond de son cœur. Que leur sert, l e l s ' cette

funeste sagacité ? La cérémonie se prépare ; l'autel est dressé, l'instant de remplir un fatal engagement est arrivé ; & dans quelques heures, la fille d'Ittisburge sera liée indissolublement au fils d'Eberhard. C'est alors que le souvenir du héros auquel elle fût destinée renaît plus tendre, plus douloureux que jamais. Ermengilde va suivre le fils d'Eberhard à l'autel ! Ah, combien cette idée, aujourd'hui insupportable, eut été charmante autrefois ! Pourquoi faut-il qu'Eberhard ait eu deux fils ?

Hors d'état de soutenir la présence de tant de témoins importuns, la fille d'Ittisburge a cherché dans la solitude & dans la prière, les forces nécessaires pour achever un sacrifice dont sa mere expirante a fû lui arracher la promesse. Mais en se rappelant cette promesse fatale, elle se rappelle aussi les sermens que l'amour lui dicta dans d'autres tems. „Rainfroi, cher Rainfroi, s'écrie-t-elle éperdue & désespérée, n'est ce point un crime que je vais commettre ? Ah ! si c'en est un, je le sens, il ne demeurera pas impuni.”

Cependant tout est prêt, & l'on n'attend plus que l'épouse de Bozon ; Berthe qui veut elle-même la conduire à l'autel, pensant n'avoir à surmonter que le modeste embarras d'une jeune fille, vient interrompre ses méditations

solitaires; mais quel est son étonnement de trouver tous les signes du désespoir, où elle ne cherche que les craintes délicates de la pudeur? Toutefois la force d'ame naturelle à Ermengilde, les sages remontrances du vertueux Eléard qui se retracent à sa pensée en cet instant, & sur-tout la présence de la reine, dissipent par degré l'orage qui vient de troubler ses sens. Un calme apparent succède à de violentes agitations; mais l'abattement, la pâleur sont de sûrs garans de tout ce que l'ame vient d'éprouver. Pour réparer ce désordre trop visible, la reine daigne présider à la parure de l'infortunée; elle arrange elle-même les boucles de ses blonds cheveux, elle y place la couronne de fleurs dont un usage antique veut que la coëffure des épouses soit surmontée; & le collier de perles offert par la cruelle Marosie n'est point oublié. Ainsi parée, Ermengilde est belle encore, mais c'est un genre de beauté dont elle ne peut briller que dans le malheur. On voit qu'elle lutte contre une souffrance morale, qui a changé l'expression habituelle de ses traits, sans en altérer la perfection; & de tous les sentimens qu'elle inspire, le plus vif est celui de la pitié. Berthe soutient sa démarche tremblante jusqu'à la porte de la chapelle; c'est-là que le roi l'attend pour la

conduire à l'autel, où les deux époux doivent prononcer le serment qui va les lier. Prêt à les unir, Eléard ne peut se défendre d'un triste pressentiment; Eberhard se range pour laisser passer le monarque; Bozon s'avance, & de l'air le plus libre, il présente la main à la fille d'Uttisburge, qui lui abandonne la sienne en frémissant. Un frisson rapide parcourt ses veines, sa pâleur redouble, ses forces l'abandonnent; elle ne voit ni n'entend plus, & la reine la reçoit évanouie entre ses bras. Mais la cérémonie est achevée, Ermengilde a reçu l'anneau nuptial, elle est l'épouse de Bozon. On la transporte à l'instant chez elle, on lui prodigue tous les secours. Bozon s'acquitte des soins que la bienéance exige de lui; on n'a nul reproche à lui faire; mais on chercheroit vainement dans ses yeux l'expression du trouble ou de la douleur; il est empressé sans intérêt, c'est une tâche qu'il paroît remplir; & cette imperceptible nuance n'échappe point au pénétrant Eléard. Seul instruit des liaisons de Bozon avec Marosie, il est seul à même de faire une telle observation; il en soupire, & recommande au ciel l'intéressante victime qu'il vient d'unir à l'amant d'une furie.

Cependant les yeux de Bozon sont tout-à-coup frappés d'un objet qu'ils n'ont point

d'abord aperçu; & sa surprise est extrême, en reconnoissant sur le sein d'albatre de son épouse, un joyau d'or, & des perles qu'il offrit autrefois à Marosie comme un gage de son amour. Il faut tout le pouvoir que le fils d'Eberhard a sur lui-même pour déguiser l'émotion qu'il éprouve en retrouvant un pareil bijou au col d'Ermengilde, mais il fait la dissimuler; & n'attendant que d'elle seule l'éclaircissement qu'il desire, il brule de la voir reprendre ses sens. Un profond soupir échappe enfin au malheureux objet de tant de soins; ses grands yeux bleus s'ouvrent à demi; & se voyant entre les bras de Bozon, leur regard douloureux semble le reprocher au ciel. A peine apperçoit-on ce signe de sentiment & de connoissance, qu'on croit devoir laisser les deux époux sans témoins; ils demeurent seuls, & tout aussi embarrassés l'un que l'autre.

Confuse, affligée, on présume qu'Ermengilde garde le silence; le trouble où Bozon la voit plongée l'enhardit, & lui sauve l'embarras qu'il auroit à s'expliquer dans tout autre instant. „ D'où vous vient ce joyau, madame? lui demande-t-il d'un air sombre, en fixant sur elle un regard perçant. ”

Cette question, en rappelant à la fille d'Itisburge les fureurs de sa rivale, vient de lui

rendre à elle-même l'ascendant de la vertu, avec tout le calme de l'innocence; elle regarde en pitié l'esclave de cette femme hautaine, & lui répond avec une dignité qui le confond.

— Ce bijou m'a été présenté, il y a peu de jours, de votre part. Marosie, déguisée en page, me l'offrit à l'instant où elle levoit le poignard sur mon sein..., mais le ciel a détourné le coup qu'elle m'avoit destiné. —

— Marosie ! s'écrie alors Bozon transporté de rage, Marosie ! qu'osez-vous dire ? Craignez de compromettre celle que vous vous permettez de nommer, craignez..... —

— Je n'ai plus rien à craindre, interrompt la fille d'Ittisburge; mon sort vient d'être fixé sans retour, & je suis loin d'inventer des fables atroces. En me poignardant, ma rivale s'est nommée, elle a révélé vos amours; Eléard étoit présent à tous ses aveux; & la cicatrice de la blessure que j'ai reçue seroit encore un témoin irrécusable des fureurs de votre amante. Rassurez-vous cependant, Bozon, ce secret ne sera jamais divulgué; par respect pour vous, j'ai dû jeter un voile sur cette horrible aventure. Il importoit trop à votre épouse que vos rapports avec la coupable Marosie fussent à jamais ignorés.

— Madame, répond Bozon d'un ton plus doux,

doux, vous savez qu'on ne dispose pas toujours de son cœur au gré du devoir ou de la raison. Si le mien n'eût été engagé depuis long-tems, vos charmes l'eussent subjugué aussi a sement que vos vertus ont captivé mon estime; & je sens qu'il faudra finir par vous adorer. J'admire le noble silence que vous opposez à l'emportement d'une rivale dont le bras s'est armé contre vos jours. La fortune & l'honneur de cette femme passionnée, sont désormais entre vos mains; & plus elle est à plaindre, plus elle me fût chère, plus vous avez acquis de droits sur mon cœur. Je n'ose vous parler d'amour en ce moment; mais vous êtes belle, généreuse, je suis sensible; & je viens de vous engager ma foi.

Ici Bozon tombe aux genoux d'Ermenigilde, presse de ses levres sa belle main, & laisse échapper un soupir. » Fuyez, souvenirs importuns, s'écrie-t-il, j'appartiens a la plus charmante, que dis je? a la plus sublime des créatures mortelles; laissez-moi jouir de tout mon bonheur..... Et vous, dont la beauté feroit un infidelle du plus fortuné des amans, songez que des nœuds sacrés nous unissent, oubliez les égaremens de ma jeunesse, ne me punissez pas d'avoir ignoré des attraits que mon cœur est destiné à idolâtrer... »

Tant de véhémence eut il inspiré quelques soupçons à la fille d'Ittisburge, si la candeur pouvoit deviner l'astuce; & si, pour se livrer à la défiance, elle n'eut été trop embarrassée du tour qu'avoit pris subitement la conversation. Elle se desespéroit en voyant la colere de Bozon se tourner en transports d'un autre genre. „Qu'avoit-elle dit qui dût l'appaiser? Et comment pouvoit-il oublier sitôt cette belle Marosie qu'il croyoit avoir tant aimée? Hélas, l'image de Rainfroi ne s'effaçoit pas de même; & le langage séducteur, les regards passionnés de son frere la lui rappelloient encore à l'instant où elle auroit dû ne plus y songer.”

Mais que vouloit donc l'amant de Marosie aux genoux de sa rivale? Cherchoit-il à l'abuser par de feints transports, pour mieux assurer un secret qui pouvoit échapper à l'amour-propre humilié d'une jeune épouse, & que ce même amour-propre sauroit respecter, étant satisfait? Ou l'incomparable beauté d'Ermengilde en avoit-elle fait un infidelle pour quelques momens...? C'est ce qu'il importe peu d'éclaircir. Susceptible des passions les plus ardentes, le cœur corrompu de Bozon ne sauroit l'être d'un amour pur & vertueux. Loin d'être captivé par les attraits modestes de son épouse, ses desirs

lui rappelleront bientôt l'attrayante Italienne; & après avoir obtenu la promesse d'enfevelir à jamais dans l'oubli l'effroyable scène du Donjon, il profitera du premier prétexte pour voler où l'appellent ses penchans coupables. Ni les charmes paisibles de l'hymen, ni l'espoir flatteur d'être bientôt pere ne pourront retenir Bozon à Wufflens; & dès que le printems viendra ranimer la nature, dès que l'amour pourra se frayer une route au milieu des neiges qui couvrent le sommet des Alpes, il tentera de franchir les monts.

A peine, en effet, le couple royal est-il de retour dans sa résidence ordinaire, que, laissant Ermengilde à Wufflens, Bozon vole à Chavornai. Là cet infidelle époux obtient, à force d'obstination & d'adresse, une mission de Rodolphe auprès du roi d'Italie; & sitôt que la belle saison permet le passage des montagnes, il part, malgré les remontrances du vertueux Elcard, malgré les tendres reproches d'Ermengilde. A l'instant où il arrive à Pavie, le monarque, à qui sa mission s'adresse, vient du sur son fort à cette même Marosie qu'il a loit chercher au depend des plus fins devoirs. La marquise de Toscane (a) est rine e Lombardie;

(a) Marosie e oit ve ve des d ux rniers mar-

Hugues l'adore, & vient de la couronner: mais Bozon est toujours aimable, il lui sacrifie une rivale qu'elle abhorre; un tel sacrifice peut-il être perdu pour Bozon?

La suite à l'ouvrage prochain.

Continuation de la lettre adressée au Rédacteur du Journal littéraire de Laufar ne, & dont le commencement est inséré dans le No. d'Octobre.

Du Val-d'Illiez.

S'IL est intéressant & utile d'aclimater chez nous beaucoup de productions végétales étrangères, dont la transplantation épargneroit des sommes immenses à l'Europe en général, à la Suisse en particulier, il est cependant beaucoup de ces productions dont nous pourrions & devrions peut-être nous passer, non-seulement sans préjudice, mais avec un double avantage pour notre santé & notre fortune, parce qu'outre leur prix souvent très-haut, le long trajet qu'elles doivent faire pour arriver jusqu'à nous, détruisant quelquefois, ou altérant du moins leurs proprié-

qu's de T fane, Adalbert & Gui, lorsqu'elle épousa le roi Hugues l'an 979.

tés, les rendent, la plupart du tems, plus nuisibles qu'utiles.

Entre les productions dont nous nous passons très-bien avant qu'on les connut en Europe, le thé, le café, le tabac & les épices tiennent, à mon avis, le premier rang. On fait que le thé de la Chine & du Japon est devenu d'un usage si fréquent en Europe (sur-tout en Angleterre & en Hollande) qu'on y en consume jusqu'à dix-sept millions de livres par an : il nous vient presque tout par les Anglois & par les Hollandois. Que d'argent prodigué pour se fournir d'une drogue qui, à des qualités suspectes, en joint de très dangereuses ; car il est reconnu par les médecins, qu'il attaque le genre nerveux, qu'il donne à la tête ; & les Japonnois eux-mêmes n'osent s'en servir que dix ou douze mois après la dessication. On espere naturaliser en France le thé de St. Domingue, *Capraira, biflora. Linn.* qui sert aux mêmes usages que le thé de la Chine & du Japon ; & cette acquisition, si elle a lieu, peut épargner sans doute beaucoup d'argent à l'Europe. Mais nous avons déjà des plantes, la *Veronica*, par exemple, qui exempte du juste reproche qu'on fait au thé verd & autres thés étrangers, pourroit remplacer cette boisson, si l'on ne méprisoit pas les plantes

indigènes dont le Créateur a enrichi nos contrées.

Le café, ce fruit dont l'usage est devenu si commun depuis quelques années, & qui entraîne des dépenses énormes par l'abus criant qu'on en fait, n'est connu en Europe que depuis l'année 1591, c'est à-dire, depuis deux-cents quatre ans. Ce fut Prosper Albinus qui l'apporta à Venise, au retour d'un voyage d'Egypte. On attribue à Mr. la Roque l'introduction du café en France, en 1644. Vers l'an 1632, on le vendoit déjà publiquement à Londres. Mais voici ce qu'en dit le savant & judicieux chevalier de la Marck dans son dictionnaire de botanique.

„ Le café ou arbre à café, *coffea*, Linn. se distingue en quatre espèces; l'Arabique, le café de Bourbon, le café de la Guiane & le café à panicules. La première espèce qui croît naturellement dans l'Arabie, a été transportée par les Hollandois à Moka, à Batavia, de Batavia à Amsterdam, d'Amsterdam au jardin du roi à Paris; & c'est d'un pied de café élevé dans la serre du jardin du Roi, que sont provenus tous les caféiers que l'on cultive actuellement en Amérique. Ce pied fut transporté à la Martinique, par les soins de Mr. de Clieux, qui j uit encore, dit le pere Nicolson, du plaisir d'avoir enrichi la France

d'une nouvelle branche de commerce devenue confiderable. Ce zélé citoyen, durant fon paffage, qui fut long & pénible, fe vit forcé de fe priver d'une partie de la portion d'eau qu'il recevoit pour fa boiffon, afin de conferver le dépôt précieux dont il s'étoit chargé. A cette hiftoire de l'introduction du café en Europe, j'ajouterai, que Mr. le comte de Ferrieres Sauvebeuf, nous apprend, dans les relations des voyages qu'il a faits en 1782, 1789, en Turquie, en Perfe & en Arabie, que le café que nous appelons, & qu'on nous vend pour du *Moka*, ne croit du tout point dans ce territoire ou diftrict, mais qu'il eft feulement transporté du port de *Moka*, (qui eft à quelque diftance du détroit de la Mer-rouge)"

Je ne m'arrêterai point ici aux excellentes qualités du café; on ne l'employoit au commencement que comme remede, & fi l'on s'en fut tenu là, il pouvoit produire de très-bons effets; mais on l'a changé en poifon, par l'abus étrange qui en a fait un befoin réel, au point que dans toutes les claffes, tant dans le Pays-de-Vaud que dans le Valais, on eft dans l'habitude d'en donner à l'ordinaire aux enfans, quelque pernicioeux qu'en foit pour eux l'ufage.

Les mêmes abus, les mêmes dépenses fe

retrouvent dans l'usage que nous faisons d'une autre plante exotique, si connue aujourd'hui sous le nom de tabac, & qui, au seizième siècle, portoit le nom de Nicotiane, parce que Mr. Nicot, ambassadeur de France en Portugal, revenant de ce pays-là, où les Portugais l'avoient transplanté, en rapporta, l'an 1560, qu'il sema dans son jardin, & dont il présenta les premiers essais à Catherine de Médicis, d'où cette plante prit aussi le nom d'herbe à la Reine. Selon d'autres auteurs, c'est à l'hermite Espagnol Pano qu'on doit la première découverte de cette plante en 1496; il la trouva à St. Dominique, & il en décrit les vertus, ainsi que la manière de se servir de la pipe. Les Espagnols en retrouvèrent, en 1520, dans le Jucatan; mais l'usage ne s'en introduisit en Europe que depuis 1600.

On en compte sept espèces, dont trois des principales se cultivent en Europe; & si j'en excepte les précieux fruits de la vigne, il n'est peut-être aucune production dont il se fasse un aussi grand abus que du tabac. Aussi le pape Urbin chercha-t-il à l'arrêter, en excommuniant ceux qui prenoient du tabac dans l'église. Divers souverains temporels, le Czar, l'empereur des Turcs, le roi de Perse en défendirent l'usage, sous peine

de la vie , ou d'avoir le nez coupé. Sans recourir à des moyens auffi terribles, & qui mutileroient au moins les deux tiers des visages de l'Europe, il feroit à defirer qu'on put remédier & aux abus & aux dépenses énormes qu'entraîne l'ufage du tabac. On peut juger de ces dernieres en lifant, qu'en 1750, on estima que le *Maryland* & la *Virginie* produifoient chaque année aux Anglois, plus de cent mille tonnes ou boucants de tabac, dont ils gardoient à peu près la moitié pour leur confommation, & faisoient exporter en France une grande quantité du refte, ce qui les enrichiffoit chaque année d'une fomme de 9 millions, 200 mille livres de France. Dans la feule Paroiffe du Valais où j'écris, l'abus y eft fi prodigieux, que tout le monde, même les enfans y fument; & je fuis perfuadé que ce feul objet y monte annuellement au moins à cinquante Louis.

Ne feroit-il donc pas poffible de trouver des plantes Européennes, même Suiffes, qui fuppleaffent au tabac à fumer; il a fans doute fon mérite; c'eft une plante efficace parmi les âcres & les narcotiques; mais nous ne manquons pas de plantes de cette famille, & nous en avons auffi qui fourniffent des poudres fternutatoires plus agréables, & dont

l'usage est moins dangereux que celui du tabac.

Les Hollandois étoient parvenus , par le monopole le plus honteux , à être les seuls en possession du débit des épices en Europe , c'est à-dire de la canelle , muscade , clous de girofle. Mais celui qui gouverne les empires en Maître & Souverain , vient de faire passer une bonne partie de leurs possessions en d'autres mains , & tels sont les beaux fruits qu'ils ont recueillis de leur empressement à se franciser. Ils avoient jusqu'ici des magasins immenses dans les Indes & en Europe , ils ne vendoit jamais que la récolte faite quinze ou seize ans auparavant , lorsqu'ils en avoient de reste , plutôt que d'en baisser le prix , ils brûloient les épices. On sait qu'en 1760 , on brûla publiquement à Amsterdam , une si grande quantité de ces épices , qu'on les évaluoit à huit millions de France. Les pieds des spectateurs nageoient dans l'huile essentielle ; & il étoit défendu , sous peine de la vie , de retirer seulement une noix muscade du feu.

Ce monopole odieux coûtoit des sommes à toute l'Europe. On peut juger de l'avantage qu'elle retirera de la transplantation des mêmes épices dans les possessions Françaises. Il arriva , en 1770 , à l'île de France en Afri-

que, des îles Moluques les moins fréquentées, quatre cents cinquante plantes de muscadiers, septante pieds de girofliers, dix mille muscades germées ou propres à germer, & une caisse de baye de girofle, dont plusieurs étoient hors de terre. Deux ans après, il fut fait une nouvelle importation beaucoup plus considérable encore ; on en a aussi introduit & transporté dans les îles de Sechelles, de Bourbon, de Cayenne, & cela par les soins du savant & laborieux Mr. Poivre.

En 1775, deux girofliers de cette plantation fleurirent, l'année suivante ils donnèrent des fruits. En 1782 & 1783 ils étoient chargés de cloux aussi parfaits que ceux des possessions Hollandoises. L'on peut donc se flatter que les succès de la canelle transplantée dans la Martinique & celui des muscadiers & girofliers dans l'île de France diminuera le prix de ces objets. Mais il seroit bien plus avantageux en core, si l'on pouvoit trouver entre les plantes & arbres de l'Europe quelque production qui nous tînt lieu de poivre & même de la canelle. Jusqu'ici, toute celle qui se consumoit dans l'Univers a été recueillie par les Hollandois dans un espace de dix-sept lieues sur les bords de la mer. Le canellier, dont la ca-

nelle est l'écorce, croît dans l'île de Ceylan; on distille de cette écorce fraîche une huile essentielle, qui se vend jusqu'à septante livres, c'est-à-dire, passé vingt trois écus l'once. Les Hollandois fournissoient annuellement en Europe cinq à six-cents livres pesant de canelle; & au prix où elle se vend, lors même qu'elle a déjà servi, on peut juger des sommes immenses qu'elle produisoit aux Hollandois & qu'elle coutoit aux autres nations. On peut actuellement se flatter que les succès de la canelle transplantée dans la Martinique, & celui des muscadiers & girofliers dans l'île de France, diminuera le prix de ces objets; mais il seroit bien plus avantageux encore, si l'on pouvoit trouver entre les plantes & les arbres de l'Europe quelque production qui nous tinssent lieu de ces épices.

L I T T É R A T U R E F R A N Ç O I S E.

Voyage d'un philosophe , par Pierre Poivre ; nouvelle édition , à laquelle on a joint une notice sur la vie de l'auteur ; deux de ses discours aux habitans & au conseil supérieur de l'isle de France, & l'extrait d'un voyage aux isles Moluques , fait par ses ordres , pour la recherche des arbres à épicerie. A Paris , au bureau du bulletin de littérature. Prix 1 L. 10.

C E petit ouvrage , qui mérite d'être lû par tous les amateurs de l'agriculture & tous les amis de l'humanité , renferme deux mémoires intitulés : *Observations sur les mœurs & sur les arts des peuples de l'Asie & de l'Afrique* , par Mr. Poivre , qu'il lut à l'académie de Lyon , dont il étoit membre , qu'on imprima à son insçu , sous le titre de *Voyageur philosophe* , & auquel les éditeurs ont ajouté la notice intéressante de la vie de Mr. Poivre , qui se trouve à la tête de l'ouvrage.

Né à Lyon en 1719 , d'une famille commerçante , Mr. Poivre , a la suite de ses études , entra dans la congrégation des missions étrangères , il s'y distingua. Ses supérieurs l'envoyèrent à la Chine , il y passa deux ans , & autant à la Cochinchine , où

il rendit de grands services à la compagnie des Indes : de retour dans sa patrie, son mérite bientôt reconnu, le fit choisir, en 1749, pour aller, en qualité de ministre de France, à la Cochinchine, fonder sur des liaisons d'amitié, une nouvelle branche de commerce. Sa mission eut le plus heureux succès. Pendant le cours de ses voyages, il s'occupa continuellement à recueillir toutes les plantes qu'il croyoit susceptibles d'être naturalisées en France. Ses vues se portèrent particulièrement vers les épiceries, dont il projeta la conquête. Il obtint à cet effet, après bien des obstacles, une petite frégate de cent soixante tonneaux, sur laquelle il s'embarqua en 1754. Le résultat de son voyage fut satisfaisant. Le journal de son séjour à Madagascar offre des détails curieux sur les mœurs de ses habitans, les ports, les rivières, les sites du pays, son histoire-naturelle, ses productions & les ressources qu'elle peut fournir aux îles de France & de Bourbon.

Revenu en France avec une grande réputation, il s'établit près de Lyon dans une campagne agréable, où il se livroit à son amour pour les lettres & cultivoit les plantes les plus curieuses des quatre parties du monde.

En 1766, la réputation de Mr. Poivre le fit nommer intendant des isles de France & de Bourbon. Dans l'espérance qu'il feroit fleurir ces deux colonies. Il remplit parfaitement les vues du ministère, & parvint à rétablir dans ces isles, la culture, le commerce & les fortifications, qui y avoient été également négligées; il y fit naître l'amour de l'agriculture & des arts; & pour les approvisionner & faire subsister les escadres pendant la guerre, il tira de Madagascar une quantité immense de troupeaux, il forma une pépinière de tous les arbres utiles: il naturalisa entr'autres, l'arbre à pain ou *Rima*, & après beaucoup de peines & de dangers, il parvint à assurer aussi la naturalisation à l'isle de France, du giroffier & du muscadier.

Mr. Poivre ne borna point là ses travaux; il feroit trop long de rapporter ici toutes les plantes précieuses & utiles dont il a enrichi sa patrie. Il quitta l'ile de France en 1775, laissant sa mémoire en bénédiction dans les deux colonies qui furent confiées à ses soins. Sa santé affaiblie par ses longs travaux, s'étoit fort affaiblie dans les deux dernières années de sa vie. Une hydropisie de poitrine le mina lentement, & il mourut le 6 Janvier 1786, à Lyon, dans la soixante-septième année d'une vie dont il avoit con-

sacré tous les momens au bien être des pays confiés à ses soins & au desir d'être utile, en accelerant les progrès de l'agriculture, qu'il regardoit avec raison, comme l'art le plus utile & le plus digne de fixer l'attention du gouvernement.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Geschichte eines dicken mannes , 2 bände mit kupfer , Berlin und Settin 1794, c'est à-dire : Histoire d'un gros homme , 2 volumes avec figures. Berlin & Stettin.

C'EST à une plaisanterie que l'Allemagne doit cette production, en général d'un bon genre. Feu Mr. Bode, qui s'est acquis un rang distingué parmi les écrivains Allemands (1), rencontrant l'auteur, son ami, dans un voyage, & faisant avec lui la même route, pendant l'espace de quelques milles, lui reprocha l'oisiveté dans laquelle il lissoit sa plume, & le somma d'écrire un Roman.—

(1) Par les traductions du Voyage Sentimental de Stern, celle de Tristram Schandi & de Humphrei Klinker, toutes trois vrai chef-d'œuvres, & par quelques autres productions.

Si

Si vous m'en pressiez beau coup, r'pondez l'Auteur en riant, j'n composerois un qui aura pour titre, *l'art de r'loin*; (car B étoit aussi gros au physique qu'il étoit fin & d'au moral.) Il refa l'Auteur de trouver la matière d'un livre sur un titre semblable: une autre fut la suite de ce dessein. Les deux amis séparés, l'Auteur, en continuant son chemin, entreprit que cette plaisanterie pouvoit le conduire à un but moral; & dans peu d'heures, le plan de cette production fut tracé.

Fils d'Artine Redlich, riche fabricant de drap, enfant, gros garçon, gros homme, le caractère insouciant & léger, le cœur bon, l'humeur joyeuse, l'esprit faux, l'imagination ardente & la mauvaise opinion de lui-même; A l'âge de ce Roman, destiné par son père, à étudier la médecine & à jouer un rôle dans le monde, passe de l'école à l'Université, où l'on se voit occupé que de faire des sottises, dans un des nouveaux établissements philanthropiques, dont l'Allemagne foumille.

C'étoit alors, dit l'Auteur, la première période de la réforme pédagogique connue, dont *Basslow* avoit fait le plan; ou, pour parler plus juste, sans avoir formé de plan, il s'étoit imaginé, qu'au moyen d'un

petit institut d'éducation, il en changeroit la méthode & opéreroit une réforme qui perfectionneroit la race humaine. Il ne demandoit pour ce grand œuvre qu'une somme de trente mille écus. Ses prospectus, ses annonces imprimées, envoyées à plus de trois cents grands & petits Souverains, ne lui ayant pas procuré cette somme, il se vit forcé de faire avance sur avance, pour le bonheur du genre-humain. Ses chimères & ses avances sont oubliées, mais la postérité la plus reculée doit reconnoître avec gratitude, les soins qu'il a pris pour montrer, (non par des spéculations, mais par la pratique) l'utilité de cet établissement élémentaire, & cette entreprise d'une heureuse influence pour l'éducation, a affranchi les pauvres enfans d'un magasin de mots inutiles, dont on surchargeoit leur mémoire, & de la dure ferule des écoles ordinaires.

Il se trouvoit alors, comme il y en a encore, des pédagogues qui n'avoient ni les lumières, ni le courage de Basedow; mais la perspective de trente mille écus, & la présomption de se croire en état de réformer aussi le monde, les engageoit à se persuader qu'ils avoient une vocation décidée pour l'éducation. Entre les amateurs nombreux de cette profession, se distinguoit Mr. Erasme

Quincunx, ex prédicateur réformé du duché de Juliers, bel esprit, grand chasseur, plus exerce à courir qu'à pêcher. Après avoir été déposé par le synode Provincial, il cherchoit à D ssau un emploi de chasseur; mais n'y trouvant pas de poste pour l'exercice de ce talent, & ayant entendu parler de l'établissement de Basedow, il forma le dessein de devenir instituteur; malheureusement pour lui, on parloit latin dans le philantrope; ignorant cette langue il fut refusé: sans se décourager de cette aventure, il examine l'extérieur de l'Institut, l'uniforme, le tambour qui sert à l'appel des repas, & tant d'autres choses importantes à ces établissemens, & qui le mettent en état de se réunir à d'autres pédagogues de sa trempe, pour établir dans le village d'Herbock, sur les rives de la Meuse, un institut philantropique.

Notre Auteur jette, à pleine main, sur cet institut [imaginaire ou réel] les ridicules & les inconveniens réunis de tous les philantropes; Anselme, après y avoir demeuré deux ans, en revient absolument changé, C'est un joli petit gros homme, en uniforme, botines, cheveux ronds, sautant comme un fauteur, courant sans but, l'espace de quelques milles, raisonnant à tort & à travers, s'imaginant vivre selon la nature, parce

qu'il se baigne dans chaque ruiffeau ou étang qu'il rencontre. Ayant en fin appris quantité de choses inutiles, & méprisant tout ce qui n'étoit pas caqué par l'institut d'Horbock, parce que ses instituteurs l'avoient assuré que le monde avoit befoin d'être régénéré, & qu'il se reformeroit dans peu, sur le modèle des philanthropes; assurance en vertu de laquelle Anselme se voyoit déjà le modèle des générations futures.

Envoyé à l'Université, notre gros jeune homme, ainsi que tous les étudiants riches & maîtres d'eux-mêmes, se livre à ses penchans & à ses goûts; il parcourt rapidement, sans suite, sans application, tout ce qu'on peut apprendre dans une université, & néglige la médecine, but pour lequel il y est envoyé.

Perdant son tems en plaisirs, il cherche à réparer cette perte, en redoublant ses heures de leçons, en multipliant le genre de ses études. Il paye des cours auxquels il n'assiste pas, un étudiant pour les répétitions qu'il écoute à peine. Il achète des livres sur toutes les sciences, qu'il feuillette tous à la fois, ou qu'il relit par ennui. Mais l'étude de la philosophie l'enchanté; après la danse, les armes, le manège, c'est celle qu'il poursuit avec le plus d'ardeur, s'attachant principalement aux parties speculatives, qui sur-

passent les bornes de l'entendement humain; bien que sa tête se remplit d'une multitude de idées confuses peu développées; & avec des connaissances superficielles de tout, un esprit toujours tendu sans aucun but; il vit tour-à-tour, dans le monde idéal des spéculations philosophiques, ou dans la sphère chimérique de l'imagination, & croit n'exister dans le monde réel que pour jouir de la vie. Trois ans s'écoulent ainsi, sans qu'il ait pensé un moment à s'acquérir les connaissances véritablement utiles, soit dans la vie ordinaire, soit à l'état auquel il est destiné; il n'en obtient pas moins le bonnet de docteur en médecine, que l'or de son père lui procure.

En partant de la maison paternelle, Anselme croit emporter la plus vive passion pour Sophie sa cousine, fille charmante, élevée avec lui, destinée par leurs parens à devenir son épouse. Lorsqu'il revient de l'Université, Sophie a surpassé ce qu'elle promettoit pour le caractère & pour l'esprit. Mais elle a eu la petite vérole, sa figure n'a plus que les grâces & l'intérêt que donnent de beaux yeux & une belle ame. Anselme ne pouvant aimer qu'une belle femme, rejette le bonheur que lui offre son père; & dégage, par le mariage de Sophie avec un au-

tre, du peu de scrupule que lui cauſoit ſon inſonſtance, il vole de belle en belle, de plaisir en plaisir. Tour-à-tour médecin, poète, philosophe, sachant tout mieux que les autres, entr prenant tout, & ne faisant rien, Anselme appelle cela chercher le bonheur, car il a déjà éprouvé que la jouissance continuée du plaisir cesse d'en être un.

Maitre de lui même, par la mort de son pere, héritier d'une fortune considerable, réunissant les avantages de la figure, de la santé, même de l'esprit, Anselme, auquel il ne manque que du bon sens, se croit un penseur profond, un philosophe. Son imagination toujours exagérée, lui a tracé la peinture la plus ravissante de la félicité conjugale, il veut la réaliser. Léger, imprudent, presomptueux, il s'expose à deux refus qui l'étonnent sans le corriger, & il est la dupe de son troisième choix. La femme qu'il épouse a des fantaisies ruineuses, des vapeurs qui ne se guérissent que par l'acquiescement le plus complet à toutes ses volontés, un ami joueur, devenu lami & le débiteur de la maison. En un mot, Anselme, par une triste expérience, a perſoit en peu de tems, que le bonheur qu'il n'est pas toujours suivi du bonheur qu'il se crée. Il ure semet la philosophie critique de la raison pure, & la

métaphysique des mœurs, dont elle est la base, commence à percer dans les contrées qu'Anselme habite ; il pèse à cette balance sa théorie sur la félicité conjugale, il la trouve juste. Néanmoins, lorsqu'il s'agit d'oublier l'ami de la maison, & l'arrivée d'un héritier trois mois plutôt qu'il ne l'attendoit, il est forcé, pour se tranquilliser, de recourir non-seulement à l'apparence transcendente, mais encore à l'apparence empirique ou expérimentale.

Philippe, pauvre orphelin adopté par Antoine, élevé avec le bouillant Anselme, contraçoit en tout point avec lui. D'un caractère tranquille, d'un esprit réfléchi, le bon sens, la froide raison dominoient en lui. A l'école au philanthrope, à l'Université, où il avoit suivi Anselme, il s'est acquis des connoissances utiles, & il s'est tracé une carrière de travail & d'activité, dans laquelle, en remplissant ses devoirs envers ses bienfaiteurs, il acquiert, par son zèle & son application à se rendre propre aux affaires, la plus grande capacité & habileté dans le commerce. Sans avoir parcouru les profondeurs de la philosophie, sans connoître la théorie de la morale pure, sa conduite dans la pratique, est toujours si sage, si raisonnable, qu'il parvient à la situation la plus heu-

reuse, la plus aisée ; & lorsqu'Anselme, libéré de ses liens par la mort de sa femme, & privé de sa fortune par son inconduite, se livre, [malgré les deux systèmes de philosophie qu'il possède à fond] à la douleur la moins philosophique, Philippe, guidé par le bon sens, ne perd pas la tête, & liquide les affaires embrouillées de son ami.

Celui-ci, peu corrigé par cette leçon, bientôt consolé par sa légèreté, & toujours enthousiaste des principes de la raison pure, continue à courir de projets en projets chimériques, de plans hasardés en entreprises échouées, des dissertations les plus philosophiques, aux actions les plus inconséquentes ; & se replonge par-là dans une série d'aventures malheureuses, de situations bizarres, dans lesquelles il paroît tour-à-tour melecine, secrétaire, intendant, auteur, valet-de-chambre d'un espion des patriotes & d'un aristocrate, muet, batelier, charlatan, maître d'école & d'écriture. Philippe, son ange tutelaire, après l'avoir plusieurs fois secouru parvient en fin à lui procurer un sort assuré, en le réunissant à Sophie devenue veuve ; & Anselme, corrigé par ses malheurs & par les conseils de son ami, prend une façon de penser qui le rend digne de ce sort & en assure la stabilité.

Tel est le cadre imaginé par l'auteur de cette production, dans le but très-moral de prouver que le gros bon sens & l'expérience valent mieux dans la vie ordinaire, que l'esprit philosophique & les principes abstraits de la raison pure; des allusions satyriques mais ingénieuses sur le système de la philosophie critique, beaucoup de gaieté, d'originalité distinguent ce Roman d'ailleurs bien écrit, qui annonce une plume exercée, & qui présente au lecteur une lanterne magique de caractères originaux bien dessinés, d'autres caricatures plaisantes, dont le contraste avec les premiers répandent de l'agrément & de la vie sur les diverses scènes du Roman, qui presque toutes fournissent à l'auteur des objets de critiques souvent pleines de sel & de finesse sur les ridicules, les abus ou les systèmes anciens & modernes.

Il seroit difficile de traduire cet ouvrage sans qu'il y perdît, vu les localités sur lesquelles roulent les critiques de l'Auteur; mais ceux qui connoissent l'Allemagne le liront avec plaisir, sans se dissimuler cependant que l'Auteur, en consultant le vrai gout, n'auroit pas laissé subsister beaucoup de personnes & de plaisanteries assez pesantes, qui sont des taches qu'on trouve avec peine dans une production d'un aussi bon genre.

BEAUX ARTS.

*LETTRE au Rédacteur du Journal littéraire de
Lausanne.*

LES voici, M. ces observations que vous desirez sur les arts, & c'est me procurer une jouissance nouvelle que de me rappeler celles que j'ai éprouvées pendant mon long séjour en Italie. Je ne vous parlerai pas des morceaux de sculpture qui nous viennent des Grecs, des tableaux des grands maîtres prédécesseurs & successeurs de Raphael; ces chefs-d'œuvres ont été appréciés par les savans & les artistes de diverses nations. Je ne m'arrêterai pas non plus sur le peu de morceaux d'architecture ancienne qui nous restent, généralement connus par le moyen de la gravure, de même que les ruines de toute espèce, multipliées autour de Rome & de ses environs. Mais l'état actuel des arts en Italie, principalement à Rome, les artistes que j'y ai rencontrés, avec lesquels j'ai eu des relations, me paroissent des objets moins connus & dignes d'intéresser les amateurs des arts. Je me garderai bien, néanmoins, de leur présenter la nombreuse nomenclature des artistes de toutes nations, jusqu'à des Turcs & des Kalmouks, que j'ai aperçus à Rome,

& entre lesquels il y en avoit d'assez médiocres. Je ne les entretiendrai que des plus distingués, sans chercher à les classer, & en me bornant à placer ensemble chaque nation & chaque genre.

Une observation qui m'a paru digne de remarque, est que les artistes distingués qui se trouvoient à Rome pendant mon séjour, étoient des Ultramontains, & que parmi les Italiens, on n'en comptoit que trois; un peintre Romain, un peintre Milanois & un sculpteur Venitien; aussi le célèbre Winckelmann nous dit-il, dans ses lettres familières, „ qu'aucun des Italiens dont nous avons des ouvrages, n'a cherché la route de la plus grande perfection; ils en ont toujours été détournés par la vanité, l'indigence ou l'amour du gain; & que c'est aux amateurs ignorans & riches qu'il faut attribuer la décadence des arts.”

Angelica Kaufmann, née au pays des Grisons, établie à Rome depuis long-tems, peint l'histoire avec un grand succès; elle a puisé dans l'étude de l'antique ces belles formes, ces attitudes nobles qu'elle donne à ses figures: sa touche est franche, légère & facile, son coloris frais & brillant, ses draperies légères & vraies; elle peint sur-tout la soye supérieurement; ses compositions sont con-

nues par un grand nombre d'estampes que les artistes Anglois ont gravées d'après elle.

Elle peint le portrait avec une grace particulière, & elle fait si facilement la ressemblance; la plupart des étrangers de ma connaissance qui sejournerent à Rome veulent emporter leur portrait de sa main. Souvent ces portraits en pied sont des tableaux; j'ai vu chez elle celui d'un jeune Anglois, & dans un kiosque de la plus belle architecture; il est vêtu de noir dans l'ancien costume Espagnol. Si elle a une famille à peindre, elle choisit un trait d'histoire ancienne, ou l'on peut introduire le nombre de personnes dont cette famille est composée. C'est alors un tableau d'histoire excellent & plein d'expression, où elle se sert à chaque trait de la plus exacte ressemblance. A l'occasion de ces compositions charmantes de Angelica Kauffmann, on ajoute avec plaisir celui de son caractère; car cette artiste, aussi intéressante qu'aimable, a cette politesse franche, amicale, qui gagne les cœurs, & la modestie, compagne du vrai talent & qui en relève l'éclat. Elle possède une collection d'excellens tableaux de grands maîtres, qu'elle montre avec plaisir & complaisance aux amateurs des arts.

Jacob S. de Mirens, Suisse, naquit à Lausanne, & a vécu à Rome plus de vingt ans.

ans; il y a fait un nombre incroyable d'études, tant d'après l'antique que d'après nature, & d'après les plus grands peintres. Il est établi depuis trois ans à Paris, où il s'est fait connoître d'une façon distinguée, par des compositions qui lui ont fait obtenir, à la dernière exposition des tableaux, un prix de quatre mille livres & une pension de la République. Grand dessinateur, il ébauche avec une facilité rare & pleine de feu. Sa couleur est vigoureuse, & quoiqu'il finisse ses morceaux avec amour, ils conservent la franchise & la fraîcheur d'une production faite du premier coup. J'ai vu de lui plusieurs portraits d'une ou plusieurs figures en pied, de la proportion de huit à dix pouces; ce sont des tableaux précieux, pleins d'expressions, qui ont une grace, une naïveté délicate, où toutes les parties de la peinture sont traitées d'une égale force; draperies, architecture, paysage. Il fit y placer à propos des ornemens antiques du meilleur choix. Peu de tems avant de quitter Rome, il fit le portrait de la princesse Borghese, dans le genre dont j'ai vu de parler. Elle se promène dans sa délicieuse *Villa*, avec ses deux fils, & s'avance auprès d'un bateau qui l'attend, au bord du joli lac qui fait un des ornemens de cette belle campagne. On ne

peut rien ajouter à la grace qu'il a su répandre dans ce morceau.

François Sablet, son frere aîné, né avec beaucoup de talens, étoit allé jeune à Paris, où il s'attacha au genre du portrait; après y avoir vécu nombre d'années & s'y être marié, il fut en 1791, rejoindre son frere à Rome, avec sa femme, qui s'occupe aussi de la peinture. Il quitta alors le portrait pour s'attacher au paysage à l'huile, dans lequel il réussit admirablement; il peignoit dans la campagne, d'après nature, & fit un recueil charmant des environs de *Gensano* (petite ville à dix-huit milles de Rome,) orné de figures qu'il fait avec la plus grande facilité; lorsqu'il retourna à Paris, avec son frere en 1794, passant à Florence, il y vendit, à un prix d'affection, ce recueil précieux.

DuCros d'Yverdon en Suisse, a vécu à Rome près de trente ans; la jalousie des artistes Italiens l'obligea de quitter son établissement; il se retira à Naples, où il est actuellement. Il a perfectionné, on peut dire même créé un genre de peinture en detrempe; appelé par les Italiens *Aquarilla*. Il est parvenu à donner à cette peinture toute la force des tableaux à l'huile, quoique travaillée avec des couleurs pour la plupart transparentes. Sa maniere plut tellement, qu'il ven-

doit ses morceaux au prix qu'il vouloit, & qu'il s'acquît en peu de tems, une fortune honnête, qu'il méritoit par son application infatigable au travail. Personne n'a plus connu le prix du tems que lui ; aucune faison ne l'arrêtoit pour aller dans la campagne saisir la nature & les différens effets de lumière. Il a épuisé ce que fournissent les environs de Rome, de Naples & de toute la Sicile ; ses choix sont toujours intéressans, vrais, & du plus grand effet ; la grandeur de ses morceaux n'est bornée que par celle qu'on peut donner aux glaces, absolument nécessaires à ce genre de peinture. Ne pouvant suffire à toutes les demandes qui lui étoient faites, il fut obligé de former des élèves & de s'associer quelques artistes choisis qui travailloient sous ses yeux, & dont il terminoit les ouvrages ; il leur faisoit copier ses morceaux dans différentes grandeurs, dont les prix étoient proportionnés aux fortunes des divers amateurs. Tant de succès irritèrent l'avidité des artistes, tant Italiens qu'étrangers ; ils voulurent singer Mr. DuCros, mais ils n'en approcherent que de fort loin ; alors parurent des essaims de troupes légères *Aquarellistes*, qui bientôt assaillirent les étrangers. Des qu'il en arrive un à Rome, les valets de place aux gages de ces *Aquarellistes* les

avertissent de sa demette; on voit aussitôt une procession de portefeuilles à courir de toute part. Si l'étranger, fatigué de cette gêne de portefeuilles, le renvoie, ils cherchent à découvrir, soit par le valet de place, soit par le ci-devant, les conditions qu'à l'étranger à Rome, les portefeuilles pour lesquelles il a des lettres, aient de se présenter de nouveau chez lui sous leur recommandation. Souvent aussi ils se firent sans scrupule du nom de quelque amateur ou seigneur connu. J'avois dîné un jour chez un ancien ministre des finances de France, qui faisoit quelque séjour à Rome. Nous étions à la fin du dessert, lorsqu'on vint annoncer un portefeuille, sous la recommandation d'un gentilhomme François de la connoissance du ministre, l'homme de lettres & grand connoisseur; il fut reçu; on acheta deux morceaux assez médiocres, par pure honnêteté. A peine l'artiste fut-il parti, que son prétendu protecteur arriva. Voilà, dit le ministre, deux morceaux que je viens d'acheter d'un homme que vous m'avez envoyé; il le lui nomma: — je ne l'ai jamais vu, répondit le gentilhomme; si je vous avois adressé quelqu'un, il eut été porteur de meilleures choses.

Ces coureurs d'étrangers se déchirent impitoyablement

pitoyablement les uns les autres ; ils ont entr'eux un manège perfide qui avilit les arts, & qui n'a pour but qu'une avidité insatiable ; aussi se défient-ils tous les uns des autres. Il n'y a jamais entr'eux ni émulation, ni correspondance. Il y en a qui ont l'impudence de copier des estampes de Piranesi ou d'autres, qu'ils donnent pour être de leur cru ; on croit acheter un original & l'on ne possède qu'un plagiat ; & si l'on n'est pas connoisseur, ou guidé par quelque homme qui le soit, on risque d'ordinaire d'être la dupe de ces escrocs soi-disants artistes.

Les Anglois, généralement plus connoisseurs, plus défiants que les autres nations, ne sont pas si facilement trompés. Les artistes n'ignorent pas que lorsqu'ils leur donnent des commissions, ils chargent leurs banquiers, ou quelqu'un de confiance, d'aller de tems en tems, voir si l'artiste y travaille lui-même ; c'est un vrai service à rendre aux voyageurs que de les prévenir de la finesse & de la ruse qu'on employe pour les duper sur toutes sortes d'objets. On en feroit un gros volume ; mais je me borne à donner l'exemple des faïoneries usitées sur les pierres gravées. Des soi-disants vigneron se trouvent sur les grands chemins, ils vous montrent des patés empreintes, qu'ils disent

avoir trouvées en travaillant leurs vignes ; & ils ont eu le soin de les charger en partie de terre. Si l'on ne s'y connoît pas, on croit faire une trouvaille, & on les paye en conséquence, bien au-delà de leur valeur.

Mais quittons ces insectes des arts pour revenir aux véritables artistes. Il est satisfaisant pour notre amour-propre national, d'en avoir pu commencer la liste par quatre artistes Suisses, aussi célèbres que ceux dont j'ai parlé.

St. Ours de Geneve, peintre d'histoire, a vécu long-tems à Rome, où il étoit aimé & estimé. Il s'y est formé un excellent genre, aidé par les grands modèles. Il fit un morceau dont le sujet étoit les jeux Olympiques, plein d'érudition & de toutes les beautés de l'art ; ce tableau a été acheté par un amateur Genevois. Il a encore peint plusieurs morceaux dans le genre agréable des allégories, pleines d'expressions & d'esprit. Dès sa plus tendre jeunesse, il donna des preuves du plus grand talent & d'une facilité extraordinaire à rendre avec feu & génie tous les objets qui le frappèrent. Cela joint à des études suivies, en ont fait un artiste du plus grand mérite. Peut être trop de zèle & de travail ont influé sur sa santé, qui est très-délicate. Son caractère est plein

d'aménité & sa conversation très-intéressante.

Gagneron de Dijon, peintre d'histoire, a aussi excellé dans le genre des batailles; il étoit le premier coloriste de Rome; à ses grandes & fieres compositions, il savoit joindre des sujets pleins de graces; c'étoient des nymphes & des amours d'une beauté sans égale. Il puisoit ses sujets dans la fable de Pſiché ou dans les Pastorales. Je n'oublierai jamais son nid d'amours; on y voyoit des œufs d'où commençoient à éclore de petits amours; deux étoient déjà dehors de la coquille; une nymphe, belle comme Hébé, les regardoit tendrement & leur donnoit ses soins avec le plus touchant intérêt

Le grand duc de Toscane a fait l'acquisition d'un morceau de cet artiste, qui est placé à la galerie de Florence, dans la salle de l'école Françoisse; il représente des Turcs à cheval, attaqués par un lion. Ce jeune & intéressant artiste avoit eu, à Rome, une attaque d'hypocondrie. Il passa à Florence peu après l'affaire de Mr. de Basseville. A mon arrivée dans cette ville, mon premier soin fut de le chercher; & j'appris avec douleur, que quelques jours auparavant, dans un nouvel accès d'hypocondrie, il s'étoit précipité de sa fenêtre dans la rue, & étoit mort peu de tems après

Cacault, peintre François, frere du résident de la république Françoisise auprès du St. Siege, a fait à Rome un grand tableau, representant le moment où Caton a résolu de se donner la mort ; sa famille éplorée cherche à l'en détourner ; une pauvre fille à ses genoux lui baise la main & tâche de le toucher. Ce morceau étoit rempli de belles parties, de beaux détails, mais il m'a paru un peu froid, & se ressentir du long tems que l'artiste avoit mis à le faire : la couleur en étoit belle, néanmoins on y trouvoit plus de savoir que de génie & d'enthousiasme.

Denis, payfagiste, Flamand de naissance, est établi à Rome depuis plusieurs années, & a epousé une Romaine. A côté d'un genre vrai, & brillant, d'un choix seduisant, d'un coloris enchanteur, il a conservé le précieux fini de l'école Flamande ; il excelle dans toutes les parties du paylage. Ses arbres sont admirables ; il a un faire & un feuiller à lui ; le flou, la légéreté de la nature. Ses eaux sont vraies, ses effets de lumiere savans, son choix est heureux, ses figures toutes d'apres nature, ses animaux ne laissent rien à desirer. Ses tableaux, quoique très-chers, sont fort recherchés, sur-tout par les Anglois, & il a de la peine à suffire à toutes les demandes qui lui sont faites.

Bquet, des environs de Paris, étoit à Rome déjà avant la révolution de France; il est aussi passé à Florence, à l'occasion des défagrémens que les François éprouverent à Rome, lors de la mort de Mr. de Basseville. Le talent de Boquet est le payfage dans le grand genre du *Guaspre*; ses tableaux, en général, sont très-grands. Il a le plus brillant coloris, des sites d'un beau choix; ses arbres sont admirables, son pinceau large & moëlleux, sa perspective aérienne vraie. Ce qui fait l'éloge de ses talens, c'est que le grand Duc de Toscane a placé depuis peu, un grand payfage de sa main, à la galerie de Florence, dans la salle de l'école Française.

Moore, payfagiste Anglois, mort pendant mon séjour à Rome, traitoit le payfage d'une manière piquante, agréable & nouvelle. Il faisoit aussi parfaitement bien la figure. On voit son portrait, fait par lui-même, dans une des salles des peintres, à la galerie de Florence; il s'est placé dans un bois touffu, traité dans le clair; il a bien exprimé la grande chaleur, & s'est mis en veste sans manche. Son habit & son chapeau jettés à côté de lui, il commence un tableau. La forêt est traitée sagement & avec beaucoup de franchise.

Le Tertre, artiste François, s'est uniquement attaché à copier à la pierre noire, & l'estampe rehaussée de blanc, les tableaux de Raphaël. Il a un talent tout particulier pour saisir la correction, l'esprit & la finesse de ce grand maître; on peut dire que ses dessins valent des tableaux. J'ai vu aussi un morceau charmant qu'il avoit fait d'après une bambochade de Jacob Sablet, dans le genre de Greuse; on payoit des sommes considérables des morceaux de Du Tertre; ses dessins avoient un caractère le plus séduisant. Il avoit eu la patience de faire un recueil de tous les morceaux capitaux de Raphaël, qu'il vendit à un Anglois pour une somme prodigieuse.

J'ai connu particulièrement le seul peintre Romain d'un certain mérite; il étoit fils d'un médecin célèbre, nommé *Toney*. Il peignoit l'histoire avec beaucoup de feu & de génie; mais son feu l'empêchoit de rien finir, surtout s'il entreprenoit de grands morceaux. Il avoit un talent particulier pour saisir la manière de Raphaël, *Raphaelesen* & d'autres grands maîtres; & il travailloit avec une facilité & une prestesse extraordinaire. Je lui ai vu faire un portrait d'homme en buste de grandeur naturelle, dans une heure. Aucun genre ne lui étoit étranger. Sculpture,

gravure , miniature , poësie , musique de sa composition , clavecin , mandore ; il chantoit avec tout le goût possible. Avec beaucoup d'esprit , de connoissance , sa bonhomie , sa franchise en faisoit un homme de la plus aimable & meilleure société ; aussi étoit-il l'enfant gâté de toutes ses connoissances. Il voyage actuellement avec le prince Poniatowski , neveu du roi de Pologne.

L'abbé Conti , Milanois , peignoit le portrait d'une maniere intéressante ; il tient un peu de celle de *Battoni*. J'ai vu , dans son atelier , le portrait en pied du sculpteur *Canova* , dont je parlerai dans l'article de la sculpture ; l'artiste étoit debout dans son atelier. *Studio* , entouré des modèles de ses meilleurs ouvrages , entr'autres du tombeau du Pape Clément XIII. Resonico , qui a été placé depuis peu à St. Pierre du Vatican. Dans ce portrait , l'artiste a plutôt l'air d'un seigneur visitant l'atelier ; & j'aurois mieux aimé le voir dans son habit de travail. Mais l'Italien est comme le François , amateur de la parure. J'ignore cependant si l'idée venoit du peintre ou du sculpteur. *L'abbé Conti* excelle dans les bas reliefs , d'après le marbre & le plâtre ; j'en ai vu qui m'ont parfaitement trompé. Cet artiste qui réunit à

ses talens le mérite d'être un des meilleurs humains est trop peu connu.

La suite au No. prochain,

LITTÉRATURE SUISSE.

Bibliothèque du Pere de Famille, ou Cours complet d'éducation ; par Mr. Lanteires, Professeur en belles-lettres, &c. Tome IX, X, XI, XII. A Lausanne, 1796, avec cette épigraphe :

» L'ame est un feu qu'il faut nourrir
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente. »

DIGNE des premiers volumes, que nous avons successivement annoncés dans notre Journal, ces quatre derniers, que nous annonçons aujourd'hui, terminent le cours d'éducation que s'est proposé l'auteur de cet utile ouvrage, & présente à ses lecteurs, dans le neuvième volume, la Cosmographie, la Géographie, dans toutes ses divisions & subdivisions, l'Agriculture, l'Histoire, considérée comme objet d'étude sous toutes ses branches, la Chronologie & ses diverses époques, selon l'ordre adopté par Mr. Bossuet. Cet article, terminé par les costumes des anciens, divisés en usages militaires, usages religieux & usages civils, est abrégé, mais sans recherche, & en rappelant au lecteur instruit ce

qu'il fait, il inspire à la jeunesse le desir d'acquiescer les mêmes connoissances.

L'histoire naturelle, dans toutes les parties, occupe la moitié du tome dix; on y lit avec intérêt, l'essai succinct qui traite de la conchiologie, & le fragment d'un cours élémentaire de botanique, destiné aux jeunes demoiselles. Nous ne nous arrêtons pas à la nomenclature des autres connoissances ou objets d'études, tels que la métaphysique, morale, théologie, &c. qui terminent ce volume. Selon le plan de l'auteur, elles ne peuvent qu'être indiquées & non approfondies. Mais cette indication, utile aux peres & aux instituteurs, les met à même de choisir l'article sur lequel ils veulent instruire leur élève.

On trouve dans les volumes onze & douze des lectures variées, contenant des traits d'histoire, de morale, des contes, des historiettes, différens morceaux de poésie, quelques bons mots, articles choisis par l'Auteur, dans le but d'exercer la mémoire des jeunes gens, de leur fournir matière à l'exercice utile, appelle thème dans les colleges, ou à en donner des extraits, d'après ce que la lecture attentive en aura laissé dans la mémoire. Si l'on en fait cet usage, ces anecdotes, ces traits qui ne semblent nullement utiles à l'instruction, n'y seront point absolu

ment étrangers. Ils la rendront plus agréable, moins monotone, en développant l'esprit ou la sensibilité des enfans. On connoit la manière de l'Auteur, son style, son choix; & nous sommes convaincus que ces quatre volumes seront accueillis du public avec le même empressement que l'ont été les premiers.

Etrennes Helvétiques & patriotiques pour l'an de grace 1797, N^o. XV, à Lausanne, chez Henri Vincent.

C'EST toujours avec plaisir qu'on voit paroître, qu'on annonce & qu'on lit cette production annuelle, qui jouit depuis quinze ans, d'une réputation aussi méritée qu'elle est soutenue.

L'érudit Auteur de ces *Etrennes* exploite, dans le N^o. que nous avons sous les yeux, une mine aussi nouvelle que riche, celle des monastères Suisses: plus liée qu'on ne le croit à l'histoire de notre pays, dans ces tems reculés, l'abbaye de St. Gall, entr'autres, lui fournit des traits d'un genre neuf, curieux; & les amateurs des mœurs & des anecdotes du moyen âge, ne peuvent qu'accueillir ces morceaux piquants dans leur détail & très-nouveaux en François. Ces fragmens histo-

riques font suivis de quelques anecdotes nationales, anciennes & modernes, plus ou moins intéressantes, mais qui, dans leur ensemble, contrastent fortement avec les principes & les mœurs actuels.

Un poëme traduit du latin, qui contient la description d'une course faite en 1536, sur une montagne du canton de Berne, nommée le Stock-Horn, présente des observations intéressantes pour le tems où il a été écrit. Son Auteur a le mérite d'être le premier qui ait publié un voyage dans les Alpes, & qui a donné le goût des courses dans ces montagnes. Le traducteur a ajouté à ce poëme des notes aussi instructives qu'intéressantes.

Un essai historique sur une ancienne société militaire de Zurich, communément nommée les *Boucs*; peu connue de nos jours, bien digne de l'être, renferme des faits & des détails qu'on lit avec le plus grand plaisir. En général, on voudroit non-seulement indiquer, mais s'arrêter sur chacun des morceaux qui composent ce N^o. des *Etrennes*. Les cœurs sensibles ne liront pas sans attendrissement la charmante romance intitulée *le phare du Limmat*; & les amateurs & commençans en botanique suivront l'Auteur avec le plus vif intérêt, sur les montagnes du bail-

Il ge Bernois de Sanen ou de Rougemont; excursion botanique dont le but est de leur faire connoître une partie de la flore de Alpes, de leur indiquer, s'ils passent cette contrée, les lieux les plus propres à herboriser avec succès, enfin, de leur présenter la science sous une forme plus agréable que ne l'est celle des premiers élémens ou d'une simple nomenclature.

Pour ne point anticiper sur le plaisir qu'auront nos compatriotes à lire les éternelles Helvétiques, nous terminons ici cette annonce, nous réservant d'y revenir pour nos lecteurs étrangers, amateurs des productions Suisses, auxquels nous croyons rendre service, en leur faisant connoître celle-là.

S C I E N C E S E T A R T S .

PASIGRAPHIE, ou premiers élémens de l'art d'écrire & d'imprimer en une langue de manière à être lue & entendue dans toutes les langues sans traduction; inventée par D. M..... A. M. d'I., & religée par l'inventeur lui-même & par R. A. SICARD, instituteur des Sourds-Muets, à Paris. Un volume grand in 8°.

Plusieurs Avis ont annoncé que les moyens infiniment simples de ce nouvel art, dont

le résultat est si étonnant & sera si utile, se borneront à 12 caractères & à 12 règles qui ne souffriront jamais aucune exception quelconque. En attendant le moment très prochain où l'on pourra indiquer l'époque de la livraison de l'ouvrage, devenu l'objet d'un desir curieux de toute l'Europe savante & commerçante, nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs la forme exacte des douze caractères *Pasgraphiques*. Les voici :

— ~ £ ƒ € € ð ò Ƴ Ƶ ƶ /

C'est avec ces douze signes & la ponctuation généralement reçue, que l'inventeur de la *Pasgraphie* & son illustre & vertueux collaborateur mettront ceux qui liront la méthode en état d'écrire en français de façon à être lus & compris par tout étranger qui, ne sachant que sa propre langue, aura aussi donné quelques momens à l'utile plaisir d'apprendre à l'écrire avec ces mêmes douze caractères & conformément aux mêmes douze règles précises, claires & invariables.

On souscrit pour la PASIGRAPHIE au Bureau de l'*Abreviateur Universel*, rue N. D. de Nazareth, N°. 130, à Paris. Pour la Suisse, à Lausanne, au bureau du Journal littéraire. Le prix du volume in-8°. est de 12 livres prenumérées. Il ne sera tiré d'exemplaires que pour les souscripteurs

ANNONCE LITTÉRAIRE.

IL vient de paroître deux nouveaux volumes du *Voyage dans les Alpes*, de Mr. le Professeur de Saussure, in-4°. chez Fauche à Neuchâtel. Ces deux volumes sont remplis d'observations savantes & nouvelles, qui ne peuvent qu'intéresser beaucoup les physiciens & les minéralogistes. Il s'y trouve aussi quelquefois des réflexions & des faits importants pour la connoissance des hommes & des nations. En attendant qu'on puisse donner une notice de cet excellent ouvrage, nous citerons un trait curieux, honorable pour un des cantons de la Suisse, qui se trouve dans le second ou quatrième volume, pag.62.

„Le peuple du Canton d'*Uri* s'est toujours distingué par la douceur de ses mœurs, & par la modération qu'il a mise dans l'exercice de sa souveraineté. Il ne s'est jamais rendu coupable des excès de despotisme démocratique que l'on peut reprocher à d'autres peuples. Un de ses magistrats me citoit un trait peu connu, & qui fait un grand honneur à la probité de ce peuple. Comme il n'y a aucun commerce dans ce Canton, & que l'on n'aime pas à voir accaparer de grandes pos-

ussions, ceux qui ont de la fortune ne peuvent faire valoir leur bien qu'en prêtant de l'argent aux payfans, qui l'employent à bonifier leurs fonds, & qui en payent l'intérêt au cinq pour cent. Ainsi les payfans sont presque tous débiteurs des gens aisés. Un de ces débiteurs imagina un jour de se libérer par une subtilité théologique. Sachant que l'usure, & même tout prêt à intérêt est prohibé par l'Eglise, il prétendoit faire envisager les intérêts payés comme des sommes avancées à compte du capital. Or, suivant les loix du pays, l'assemblée générale du peuple délibère & décide souverainement sur toute proposition qui lui est présentée par sept de ses membres. Cet homme réunit donc six débiteurs, qui conjointement avec lui, présentèrent sa proposition. Suivant eux, tout débiteur qui, depuis vingt ans avoit payé les intérêts au cinq pour cent, devoit être censé acquitté; & ceux qui les avoient payés depuis moins long tems, devoient être censés avoir diminué au prorata la dette principale. Ils s'attendoient que comme la grande pluralité de l'assemblée étoient des débiteurs, cette proposition seroit bien accueillie. Cependant son injustice excita un sentiment si vif d'indignation, que ceux qui l'avoient portée furent à l'instant ignomi-

nieusement chassés de l'assemblée, avec défense d'y jamais reparoitre."

Mémoire sur les prétendus émigrés Savoisiens, dédié à la nation Française & à ses législateurs, avec ce te et gravé.

Nullum imperium tutum nisi benevolentia munitum.

1796.

C. NEPOS.

LE but que se propose l'Auteur de cette brochure, est d'éclairer le gouvernement Français sur l'injustice commise envers les Savoisiens, réfugiés d'une province conquise dans une qui ne l'étoit pas, pour s'attacher à leur Souverain légitime. Il trace le tableau, aussi vrai que terrible, des persécutions cruelles qu'on leur a fait souffrir, sous prétexte d'émigration. Il démontre que les habitans de l'ancien duché de Savoie, de quelque manière & à quelque époque qu'ils aient quitté ce pays, avant ou après la conquête, ne peuvent être regardés en émigrés. L'odieux brigandage exercé contr'eux sous cette qualité, est aussi contradictoire aux principes qu'il est injuste dans le fait.

Beaucoup de chaleur dans le style, de force, de clarté dans les moyens, d'authenticité dans les faits & de logique dans

le

Le raisonnement, rendent cette brochure aussi intéressante pour les ames sensibles qu'elle est importante à la cause qu'elle défend.

 P R O S P E C T U S.

MARCOMECIS, ou le beau Troubadour ; nouvelle de chevalerie, suivi de contes en vers, par M. J. L. Mallet ; un vol. in-8°. sous presse, beau papier & beaux caractères. Imprimé à Genève, chez Luc Sestié, & se vend chez Paschoud, libraire à Genève. Prix 3 livres de France, espèces, lettres & argent franco.

CE petit Roman de chevalerie, divisé en 12 livres & entremêlé de vers, est un ouvrage de pure imagination, absolument étranger à toutes les idées politiques : aussi est-il resté sept ans dans le porte-feuille de l'Auteur, qui a cru que le moment étoit enfin venu, où l'on pouvoit trouver des lecteurs sans leur parler de loix & de constitution.

Si l'auteur est très-inconnu, malgré quelques petits vers insérés dans les journaux ; & quoiqu'il fut de l'académie de Dijon, lorsqu'il existoit des académies, le nom qu'il porte, qui n'est ignoré ni en littérature ni en politique, est d'un heureux augure pour son ouvrage.

LE SONGE,

O U

LE COQ ET LE SAVETIER.

CONTE DIALOGUÉ.

Par J. L. MALLET.

MALGRÉ la Mothe & Fontenelles,
 Avec les Dacier je conviens,
 Que dans les beaux arts les anciens
 Sont nos maîtres & nos modèles :
 J'aime entr'eux Esope & Lucien.
 Sur nos défauts chacun d'eux glose,
 Et sous leur plume un mot, un rien
 S'étend & devient quelque chose.
 Mais de l'esclave Phrygien
 Laisant les heureux apologues,
 Imitons un des dialogues
 De l'ingénieur Syrien.

LE SAVETIER.

Que le Diable, à ma voix, emporte
 Le sot coq qui chante à ma porte
 Et m'a réveille si matin,
 A l'instant où l'erreur d'un songe,
 Par le plus séduisant mensonge,
 Donnoit le change à mon chagr'n ;
 Et lorsqu'au sein de l'abondance,
 J'oubio's dans l'insouciance,
 Que je n'ai bientôt plus de pain.
 Maudit coq, pour ta récompense,
 Je te tordrai le col demain.

L E C O Q.

Mon cher Maître, j'ai cru bien faire
 En te mettant, dès le matin,
 Pour fournir à ton nécessaire,
 Savate & pantoufle à la main :
 Deformais je saurai me taire
 Quand tu devrois mourir de faim.

L E S A V E T I E R.

O ciel ! mon coq parle & raisonne !

L E C O Q.

Pauvre hère, cela t'étonne ;
 Tant d'autres bêtes à deux pieds,
 D'oïsons ou sans plume ou plumés,
 Pretendent bien à l'éloquence !

T

L E S A V E T I E R.

Mon coq, trêve à la médifance.

L E C O Q.

Eh bien donc, jafons d'amitié,
 Et si tu ne l'as oublié,
 Maître, raconte-moi ton songe.

L E S A V E T I E R.

Je révois, ô l'heureux mensonge !
 Je révois que de savetier,
 J'étois devenu Financier,
 Fermier-général, maltôtier,
 Banquier, agioteur, usurier,
 Que fais-je !... au sein de l'opulence
 Je nageois comme mon voisin,

E c 2

Comme lui je faisois bombance ,
 Et traitois , dans un grand festin ,
 Et mes amis , & ma maîtresse :
 Quand chacun , le verre à la main ,
 Dans le delire & d'allégresse ,
 Chantoit , buyo't à ma sante ,
 Du vin ou de Chypre ou de Grèce ,
 Ton cri dissipant mon ivresse ,
 Adieu festin , amis , maîtresse ,
 Tout a fui , hors ma pauvreté ;
 Et tu pretens que sans tristesse ,
 Je perde ma félicité !

L E C O Q.

Eh quoi ! vieux fou , dans la richesse
 Tu fais consister le bonheur.
 Entens la voix de la sagesse ,
 Ouvre les yeux sur ton erreur.
 Graces à la métempychose ,
 Avant d'être coq j'étois Roi ;
 Par une autre métamorphose ,
 De Roi je deyins mendiant ,
 Pretre , courtisane , éléphant ,
 Puce , agneau , loup , esclave & maître ;
 J'ai tout vu , j'ai tout su connoître ,
 Sur ce qui rend heureux notre être ,
 Tu peux donc te fier à moi.
 Quand chez le riche , un bruit de guerre
 Porte la tristesse & l'effroi ;
 Ce bruit que pourroit-il sur toi
 Qui n'as trefors , palais ni terre ?
 Tu pars , ton bagage en sautoir ,
 Au premier son de la trompette ,
 Et sans perte , & sans desespoir ,
 Tu vas chercher une retraite.
 Veux-tu rest r dans tes foyers .
 A païr qui peut te contraindre ?
 Et n'ayant rien , que peux-tu craindre

Et de la guerre & des guerriers ?
Au lieu que du haut des murailles,
Le riche voit, en enrageant,
L'ennemi moissonner son champ,
Boire le vin de ses futailles,
Pour tenter le sort des batailles,
L'Etat a-t-il besoin d'argent,
C'est au riche seul qu'il s'adresse :
Si la ville est prise ou se rend
Le riche est encore en détresse ;
Et pour qu'il livre son trésor,
On le moleste, on le houspille,
Pour toi l'on te laisse tranquille,
On fait bien que tu n'as pas d'or.
En paix on te fait des caresses,
Pour parvenir aux dignités,
Du pauvre, par mille largesses,
Les suffrages sont achetés.
Ce riche qui cherche à te plaire,
Pour s'élever au plus haut rang,
Craint une émeute populaire,
Craint les menaces d'un tyran ;
Pour son palais craint l'incendie,
Et l'orage pour ses moissons,
Est en bute à la calomnie,
Aux voleurs, au glaive, aux poisons.
Toi, gagnes-tu, maître Grégoire,
Cinq ou six dragmes dans le jour,
Au cabaret tu cours les boire,
En chantant Bacchus & l'amour.
N'ayant nuls soucis qui te rongent,
Ne faisant aucun des excès
Qui souvent au tombeau le plongent,
Tu ne deviens presque jamais
Malade ou souffrant : si tu l'es,
Ta gaité, qui vient à ton aide,
Soutient tes esprits abattus,
Tandis que le triste Cresus,
Travaillé, tourmenté, perclus,

Par le mal & par le remède
 A le médecin par-dessus.
 Meurs-tu , la mort est ton aïyle ,
 De ton voyage elle est le port ;
 Et lui ne rend qu'avec effort
 Sa triste dépouille à l'argile.

L E S A V È T I E R .

C'est fort bien dit , tu parles d'or ,
 Mais mon voisin & son trésor
 M'éblouit & l'emporte encore.

L E C O Q .

Eh bien je veux , sotte pécora ,
 A la faveur du voile épais
 Qui , pendant que la nuit est sombre ,
 Nous enveloppe de son ombre ,
 T'introduire dans son palais ,
 Afin que tu juges toi-même
 De la félicité suprême
 De l'avare Sifipharès.

L E S A V È T I E R ,

Chez lui comment aurois-je accès ?

L E C O Q .

Cette plume rend invisible ,
 Prends-la , marchons , suis-moi de près.

L E S A V E T I E R .

Mon coq, seroit-il bien possible ?

L E C O Q .

Prends-la , dis-je , marche & te tais.

L E S A V E T I E R .

D'où te vient ce don ?

L E C O Q .

De Mercure.

Mais nous voici chez ton Crésus ,
 A l'aide de sa lampe obscure ,
 Vois cet esclave de Plutus
 Calculant de ses doigts crochus ,
 L'argent que lui rendra l'usure.
 Il compte , il recompte , mesure
 Son or , l'objet de tes souhaits ;
 Au moindre bruit , il tremble , il crie ,
 Il fait le gué dans son Palais ,
 Comme un chien dans sa Bergerie ,
 Il veille quand tu dors en paix ;
 Et quand , pour appaiser leur flamme ;
 Sa fille & sa coupable femme
 Sont dans les bras de leurs valets ,
 Bien moins épris de leurs attraits
 Que de l'espoir de leurs largesses .

LE SAVETIER

C'en est assez. Fi, des richesses!
Je leur dis adieu pour jamais.

J. L. MALLET.

LOGOGRIPE.

Je suis de terre sans ma queue,
Et de métal avec ma queue;
On me met au feu sans ma queue:
Je le fais naître avec ma queue.
Je suis rougeâtre sans ma queue,
Je suis noirâtre avec ma queue;
Rarement seule sans ma queue,
Et toujours seul avec ma queue.

Explication de l'Enigme du N^o. précédent.

Le mot *lustre*, sous trois acceptions différentes.

T A B L E

Générale des pièces contenues dans les Numéros

7, 8, 9, 10, 11, 12.

N^o. 7.

<i>Confession d'Adrienne, ou le mépris des préjugés.</i>	p ^{ge} 3
<i>Notice historique sur M. le baron B. F. A. J. D. de Zurlaut n.</i>	24
<i>Annonce, ext aite du Nouvell ste littéraire, N^o. V & VI.</i>	42
<i>Cartes de la Suisse & de ses Alliés, levées trigonométriquement, & dessinées en projection stéréographique, d'après des principes nouveaux.</i>	46
<i>Annonce littéraire.</i>	50
<i>Sciences & arts, Pasgraphie, ou premiers éléments de l'art d'écrire & d'imprimer en une langue, de manière à être entendu en toute autre langue, &c.</i>	52
<i>Lettre à l'auteur de la Quotidienne.</i>	53
<i>Littérature française.</i>	57
<i>Annonce littéraire suisse.</i>	60
<i>Annonce de divers Journaux français.</i>	63
<i>A mes lunettes.</i>	66
<i>Impromptu fait par Mr. de la Harpe.</i>	67
<i>Distique sur le Moniteur.</i>	ibid.
<i>En gme.</i>	68
<i>Cia ade.</i>	ibid.
<i>Explication de la Charade du N^o. précédent.</i>	ibid.

N^o. 8.

<i>Le conteur Tirc.</i>	page 69
<i>Isme, ane d' te al érienne.</i>	76
<i>Notice sur Ma esherbes.</i>	79
<i>Notice succ n e, relative à l'établissement d'une école pour l'instruction des Sours-muets.</i>	92

<i>Littérature italienne.</i>	page 106
<i>Littérature Suisse.</i>	110
<i>Littérature françoise.</i>	117
<i>Ar nonce.</i>	119
<i>Annon e littéraire Suisse.</i>	121
<i>Annonce</i>	123
<i>Annonce économique.</i>	127
<i>Anecdotes.</i>	132
<i>E t e a l'In t tut , sur le refus de l'abbé Dellille.</i>	134
<i>A eux à n amant partait pour l'armée.</i>	137
<i>L ncentie. F ble.</i>	138
<i>Epig amme d'une femme à son mari.</i>	139
<i>Lo gripie</i>	ibid.
<i>Explication de l'enigme & de la charade du N^o.</i>	
<i>prec dent.</i>	140
<i>Errata sur le N^o. de Juin.</i>	ibid.

N^o. 9.

<i>Suite des Confessions d'A trienne , ou le mépris des preju és.</i>	page 141
<i>Origine des feuilles périodiques en Angleterre.</i>	165
<i>Parallele , extrait des feuilles angloises.</i>	169
<i>Memo re sur l'état actuel des Ecoles de charité de Laufane , &c.</i>	171
<i>Anecdotes sur le lord Chatam.</i>	177
<i>Littérature a emande.</i>	181
<i>La petite Meff ide Chrestomatie héroïque , ou choix de modèles dans l'art d'écrire</i>	181
<i>Contes moraux , par Augustin La Fontaine.</i>	184
<i>Littérature françoise.</i>	186
<i>Le Con licateur , ou l'homme aimable. Comédie.</i>	187
<i>Abuffard ou la famille Ara'te. Tragedie.</i>	188
<i>Note sur les Mémoires du général Dumouriez & sa correspondance avec Miranda.</i>	189
<i>Annon es de livres nouveaux.</i>	19
<i>Variété</i>	19.
<i>Nouvel avis , concernant les cartes de la Suisse & de ses allées.</i>	19
<i>Ode sur l'été.</i>	1
<i>Revue à l'encodore Desforgues.</i>	,
<i>Enigme.</i>	20
<i>Explication de l'Enigme , & de la Charade du N^o. precedent,</i>	ibid

DES MATIÈRES. 423

N^o. 10.

<i>Ermengilde & Bozon, ou les mystères du Donjon de Wuffiens.</i>	page	208
<i>Continuation du voyage dans l'Argovie</i>		219
<i>Lettre au Rédacteur du Journal Littér. de Laus.</i>		2-5
<i>Littérature all. mande.</i>		234
<i>Littérature françoise.</i>		2, 1
<i>Annonce de livres nouveaux.</i>		2, 4
<i>Arts, commerce, littérature & science.</i>		256
<i>Economie.</i>		261
<i>Anno ce.</i>		263
<i>Refutation de la notice touchant ma Carte, &c.</i>		265
<i>Annonce géographique.</i>		268
<i>Annou e de littérature angloise.</i>		270
<i>Les quatre âges de la vie.</i>		ibid.
<i>Les deux souris. Fable.</i>		273
<i>Enigme.</i>		275
<i>Logogriphe.</i>		ibid.
<i>Enigme.</i>		276
<i>Explication de l'Enigme du N^o. précédent.</i>		ibid.
<i>Errata pour le N^o. de Septembre.</i>		ibid.

N^o. 11.

<i>Ermengilde & Bozon, ou les mystères du donjon de Wuffiens.</i>	page	277
<i>Littérature allemande.</i>		302
<i>Fragment de traduction d'un ouvrage allemand.</i>		312
<i>Littérature françoise.</i>		319
<i>Littérature Suisse françoise.</i>		336
<i>Nouvelles Littéraires Suisses.</i>		338
<i>Littérature angloise, ou annonce des nouveautés littéraires.</i>		342
<i>Catalogue d'une collection de tableaux de différentes écoles.</i>		343
<i>Annonce.</i>		344
<i>Continuation des quatre âges de la vie.</i>		345
<i>Vers philosophiques.</i>		347
<i>La Corne te, fable.</i>		349
<i>Enigme.</i>		350
<i>Explication du Logogriphe & de l'Enigme du N^o. précédent.</i>		ibid.

<i>Ermengilde & Bozon, ou les mystères du donjon de Wufflens. Suite.</i>	Page. 359
<i>Continuation de la lettre adressée au Rédacteur du Journal de Lausanne.</i>	370
<i>Littérature françoise.</i>	379
<i>Littérature allemande.</i>	382
<i>Beaux-Arts. Lettre au Rédacteur du Journal de Lausanne.</i>	390
<i>Littérature Suisse.</i>	404
<i>Sciences & Arts.</i>	408
<i>Annonce littéraire.</i>	410
<i>Le songe, ou le Coq et le Savetier. Conte dialogué.</i>	414
<i>Logographe.</i>	420
<i>Explication de l'Enigme du N^o. précédent.</i>	ibid.

Fin de la Table du Tome sixième.

